

COLLEZIONE PISTOIESE
ROSSI-CASSIGOLI

1340

BIBLIOTECA NAZIONALE
CENTRALE - FIRENZE

*R. BIBLIOTECA NAZIONALE CENT
DI FIRENZE*

COLLEZIONE PISTOIESE

RACCOLTA DAL

CAV. FILIPPO ROSSI-CASSIGOLI

nato a Pistoia il 23 Agosto 1835
morto a Pistoia il 18 Maggio 1890

Pergamene - Autografi - Manoscritti - Libri a stampa
- Opuscoli - Incisioni - Disegni - Opere musicali - Facsi-
mile d'iscrizioni - Editti - Manifesti - Proclami - Avvisi
e Periodici.

21 Dicembre 1891

AD

5605.

pcv

1K

1964

1964



L'ITALIE ;

ABRÉGÉE DE

“ CORINNE OU L'ITALIE, ”

PAR MADAME DE STAËL.

.....“ Udrallo il bel paese,
Ch'Apennin parte, e'l mar circonda e l'Alpe.”

PETRARQUE.

LONDON :

WHITTAKER & CO. AVE-MARIA LANE.

MDCCCXXXV.

Entered at Stationers' Hall.

ADVERTISEMENT.

AN Abridgment of Madame de Staël's *Corinne*, containing a beautiful description of modern Italy, is offered to the French student, and especially to Schools, as a valuable addition to the works now in general use.

It has been much regretted, in some very respectable Academies, that the generality of French works, however excellent their style, are little calculated to afford instructive information to juvenile minds. One great object in the present Compilation has consequently been to supply this deficiency, in some degree, by means of a small volume which young persons cannot fail to find both instructive and entertaining.

It will be at once seen what is the character of the work, by just glancing at its principal contents : these are,—a description of the Antiquities of Rome,—an account of Naples, Pompeii, Vesuvius, &c.—and a delineation of the Manners, Customs, and Literature of the Italians.

Errata.

Page 10, line 7, for tonjours, read toujours.

— 12, — 17, — dont — donc.

— 58, — 14, — dont — donc.

— 103, — 4, — léevé — élevé.

— 157, — 25, — . S — , s

— 178, — 1, — ont — sont.

LIVRE I.

CHAPITRE I.

OSWALD.

OSWALD, lord Nelvil, pair d'Écosse, partit d'Édimbourg pour se rendre en Italie, pendant l'hiver de 1794 à 1795. Il avait une figure noble et belle, beaucoup d'esprit, un grand nom, une fortune indépendante ; mais sa santé était altérée par un profond sentiment de peine ; et les médecins, craignant que sa poitrine ne fût attaquée, lui avaient ordonné l'air du Midi. Il suivit leurs conseils, bien qu'il mît peu d'intérêt à la conservation de ses jours. Il espérait du moins trouver quelque distraction dans la diversité des objets qu'il allait voir. La plus intime de toutes les douleurs, la perte d'un père, était la cause de sa maladie ; des circonstances cruelles, des remords inspirés par des scrupules délicats aigrissaient encore ses regrets, et l'imagination y

mêlait ses fantômes. Quand on souffre, on se persuade aisément que l'on est coupable; et les violents chagrins portent le trouble jusque dans la conscience.

Lord Nelvil se flattait de quitter l'Écosse sans regret, puisqu'il y restait sans plaisir; mais ce n'est pas ainsi qu'est faite la funeste imagination des ames sensibles: il ne se doutait pas des liens qui l'attachaient aux lieux qui lui faisaient le plus de mal, à l'habitation de son père. Il y avait, dans cette habitation, des chambres, des places, dont il ne pouvait approcher sans frémir; et cependant, quand il se résolut à s'en éloigner, il se sentit plus seul encore.

Quelquefois aussi, il se reprochait d'abandonner des lieux où son père avait vécu.—Qui sait, se disait-il, si les ombres des morts peuvent suivre partout les objets de leur affection? Peut-être ne leur est-il permis d'errer qu'autour des lieux où leurs cendres reposent! Peut-être que dans ce moment mon père aussi me regrette; mais la force lui manque pour me rappeler de si loin! Hélas! quand il vivait, un concours d'événements inouis n'a-t-il pas dû lui persuader que j'avais trahi sa tendresse, que j'étais rebelle à ma patrie, à la volonté paternelle, à tout ce qu'il y a de sacré sur la terre?

Ces souvenirs causaient à lord Nelvil une dou-

leur si insupportable, que non-seulement il n'aurait pu les confier à personne, mais il craignait lui-même de les approfondir. Il est si facile de se faire avec ses propres réflexions un mal irréparable !

Il en coûte davantage pour quitter sa patrie, quand il faut traverser la mer pour s'en éloigner ; tout est solennel dans un voyage dont l'océan marque les premiers pas : il semble qu'un abîme s'entr'ouvre derrière vous, et que le retour pourrait devenir à jamais impossible.

Deux ou trois fois, dans le passage de Harwich à Embden, la mer menaça d'être orageuse : lord Nelvil conseillait les matelots, rassurait les passagers, et quand il servait lui-même à la manœuvre, quand il prenait pour un moment la place du pilote, il y avait dans tout ce qu'il faisait, une adresse et une force, qui ne devaient pas être considérées comme le simple effet de la souplesse et de l'agilité du corps, car l'âme se mêle à tout.

Quand il fallut se séparer, tout l'équipage se pressait autour d'Oswald, pour prendre congé de lui ; ils le remerciaient tous de mille petits services qu'il leur avait rendus dans la traversée, et dont il ne se souvenait plus.

Lord Nelvil s'était flatté que la variété continuelle des objets extérieurs détournerait un peu son imagination de ses idées habituelles ; mais il fut bien loin d'en éprouver d'abord cet heureux effet.

Il faut, après un grand malheur, se familiariser de nouveau avec tout ce qui vous entoure ; s'accoutumer aux visages que l'on revoit, à la maison où l'on demeure, aux habitudes journalières qu'on doit reprendre ; chacun de ces efforts est une secousse pénible, et rien ne les multiplie comme un voyage.

CHAPITRE II.

LE COMTE D'ERFEUIL.

DANS la ville d'Innsbruck, avant d'entrer en Italie, Oswald entendit raconter à un négociant, chez lequel il s'était arrêté quelque temps, l'histoire d'un émigré français, appelé le comte d'Erfeuil, qui l'intéressa beaucoup en sa faveur. Cet homme avait supporté la perte entière d'une très-grande fortune avec une sérénité parfaite ; il avait vécu et fait vivre, par son talent pour la musique, un vieil oncle qu'il avait soigné jusqu'à sa mort ; il s'était constamment refusé à recevoir les services d'argent qu'on s'était empressé de lui offrir ; il avait montré la plus brillante valeur, la valeur française, pendant la guerre, et la gaieté la plus inaltérable au milieu des revers : il désirait d'aller à Rome, pour y retrouver un de ses parents dont il devait hériter, et souhaitait un compagnon, ou plutôt un ami, pour faire avec lui le voyage plus agréablement.

Les souvenirs les plus douloureux de lord Nelvil étaient attachés à la France ; néanmoins, il était exempt des préjugés qui séparent les deux nations, parce qu'il avait eu pour ami intime un Français, et qu'il avait trouvé dans cet ami la plus admirable réunion de toutes les qualités de l'ame. Il offrit donc au négociant qui lui raconta l'histoire du comte d'Erfeuil, de conduire en Italie ce noble et malheureux jeune homme. Le négociant vint annoncer à lord Nelvil, au bout d'une heure, que sa proposition était acceptée avec reconnaissance. Oswald était heureux de rendre ce service ; mais il lui en coûtait beaucoup de renoncer à la solitude, et sa timidité souffrait de se trouver tout-à-coup dans une relation habituelle avec un homme qu'il ne connaissait pas.

Le comte d'Erfeuil vint faire visite à lord Nelvil, pour le remercier. Il avait des manières élégantes, une politesse facile et de bon goût, et dès l'abord il se montrait parfaitement à son aise. On s'étonnait, en le voyant, de tout ce qu'il avait souffert, car il supportait son sort avec un courage qui allait jusqu'à l'oubli, et il avait dans sa conversation une légèreté vraiment admirable, quand il parlait de ses propres revers ; mais moins admirable, il faut en convenir, quand elle s'étendait à d'autres sujets.

“Je vous ai beaucoup d'obligation, milord, dit

le comte d'Erfeuil, de me retirer de cette Allemagne où je m'ennuyais à périr.—Vous y êtes cependant, répondit lord Nelvil, généralement aimé et considéré.—J'y ai des amis, reprit le comte d'Erfeuil, que je regrette sincèrement ; car, dans ce pays-ci, l'on ne rencontre que les meilleures gens du monde ; mais je ne sais pas un mot d'allemand, et vous conviendrez que ce serait un peu long et un peu fatigant pour moi de l'apprendre. Depuis que j'ai eu le malheur de perdre mon oncle, je ne sais que faire de mon temps : quand il fallait m'occuper de lui, cela remplissait ma journée ; à présent les vingt-quatre heures me pèsent beaucoup.—La délicatesse avec laquelle vous vous êtes conduit pour M. votre oncle, dit lord Nelvil, inspire pour vous, M. le comte, la plus profonde estime.—Je n'ai fait que mon devoir, reprit le comte d'Erfeuil ; le pauvre homme m'avait comblé de biens pendant mon enfance ; je ne l'aurais jamais quitté, eût-il vécu cent ans ! mais c'est heureux pour lui d'être mort : ce le serait aussi pour moi, ajouta-t-il en riant, car je n'ai pas grand espoir dans ce monde. J'ai fait de mon mieux à la guerre pour être tué ; mais puisque le sort m'a épargné, il faut vivre aussi bien qu'on le peut.—Je me féliciterai de mon arrivée ici, répondit lord Nelvil, si vous vous trouvez bien à Rome, et si O pour cela ! interrompit le comte d'Erfeuil, je me trouverai bien partout ; quand on est jeune

et gai, tout s'arrange. Ce ne sont pas les livres ni la méditation qui m'ont acquis la philosophie que j'ai, mais l'habitude du monde et des malheurs ; et vous voyez bien, milord, que j'ai raison de compter sur le hasard, puisqu'il m'a procuré l'occasion de voyager avec vous." En achevant ces mots, le comte d'Erfeuil salua lord Nelvil de la meilleure grâce du monde, convint de l'heure du départ pour le jour suivant, et s'en alla.

Le comte d'Erfeuil et lord Nelvil partirent le lendemain. Oswald, après les premières phrases de politesse, fut plusieurs heures sans dire un mot ; mais voyant que ce silence fatiguait son compagnon, il lui demanda s'il se faisait plaisir d'aller en Italie. " Mon Dieu ! répondit le comte d'Erfeuil, je sais ce qu'il faut croire de ce pays-là ; je ne m'attends pas du tout à m'y amuser. Un de mes amis, qui y a passé six mois, m'a dit qu'il n'y avait pas de province de France où il n'y eût un meilleur théâtre et une société plus agréable qu'à Rome ; mais dans cette ancienne capitale du monde, je trouverai sûrement quelques Français avec qui causer, et c'est tout ce que je désire.—Vous n'avez pas été tenté d'apprendre l'italien ? interrompit Oswald.—Non, du tout, reprit le comte d'Erfeuil, cela n'entrait pas dans le plan de mes études." Et il prit, en disant cela, un air si sérieux, qu'on aurait pu croire que c'était une résolution fondée sur de graves motifs.

“ Si vous voulez que je vous le dise, continua le comte d'Erfeuil, je n'aime, en fait de nation, que les Anglais et les Français ; il faut être fiers comme eux, ou brillants comme nous ; tout le reste n'est que de l'imitation.” Oswald se tut ; le comte d'Erfeuil, quelques moments après, recommença l'entretien par des traits d'esprit et de gaieté fort aimables. Il jouait avec les mots, avec les phrases, d'une façon très-ingénieuse ; mais ni les objets extérieurs, ni les sentiments intimes, n'étaient l'objet de ses discours. Sa conversation ne venait, pour ainsi dire, ni du dehors, ni du dedans ! elle passait entre la réflexion et l'imagination, et les seuls rapports de la société en étaient le sujet.

Lord Nelvil réfléchit quelque temps au caractère du comte d'Erfeuil, à ce mélange singulier de courage et de frivolité, à ce mépris du malheur, si grand, s'il avait coûté plus d'efforts, si héroïque, s'il ne venait pas de la même source qui rend incapable des affections profondes.—Un Anglais, se disait Oswald, serait accablé de tristesse dans de semblables circonstances. D'où vient la force de ce Français ? d'où vient aussi sa mobilité ?

La tristesse qui consumait Oswald eût mis moins d'obstacle au plaisir qu'il pouvait goûter par l'Italie, que la gaieté même du comte d'Erfeuil ; les regrets d'une ame sensible peuvent s'allier avec la contemplation de la nature et la jouissance des

beaux-arts ; mais la frivolité, sous quelque forme qu'elle se présente, ôte à l'attention sa force, à la pensée son originalité, au sentiment sa profondeur. Un des effets singuliers de cette frivolité était d'inspirer beaucoup de timidité à lord Nelvil, dans ses relations avec le comte d'Erfeuil : l'embarras est presque toujours pour celui dont le caractère est le plus sérieux.

Le comte d'Erfeuil était doux, obligeant, facile en tout, sérieux seulement dans l'amour-propre, et digne d'être aimé comme il aimait, c'est-à-dire, comme un bon camarade de plaisirs et de périls ; mais il ne s'entendait point au partage des peines. Il s'ennuyait de la mélancolie d'Oswald, et par bon cœur, autant que par goût, il aurait souhaité de la dissiper. “ Que vous manque-t-il ? lui disait-il souvent. N'êtes-vous pas jeune, riche, et, si vous le voulez, bien portant ? car vous n'êtes malade que parce que vous êtes triste. Moi, j'ai perdu ma fortune, mon existence ; je ne sais ce que je deviendrai, et cependant je jouis de la vie comme si je possédais toutes les prospérités de la terre.—Vous avez un courage aussi rare qu'honorable, répondit lord Nelvil ; mais les revers que vous avez éprouvés font moins de mal que les chagrins du cœur.—Les chagrins du cœur ! s'écria le comte d'Erfeuil, oh ! c'est vrai, ce sont les plus cruels de tous... Mais... mais... encore faut-il s'en consoler ; car un homme sensé

doit chasser de son ame tout ce qui ne peut servir ni aux autres ni à lui-même. Ne sommes-nous pas ici-bas pour être utiles d'abord, et puis heureux ensuite ? Mon cher Nelvil, tenons-nous en là."

Ce que disait le comte d'Erfeuil était raisonnable, dans le sens ordinaire de ce mot ; car il avait, à beaucoup d'égards, ce qu'on appelle une bonne tête : ce sont les caractères passionnés, bien plus que les caractères légers, qui sont capables de folie ; mais, loin que sa façon de sentir excitât la confiance de lord Nelvil, il aurait voulu pouvoir assurer au comte d'Erfeuil qu'il était le plus heureux des hommes, pour éviter le mal que lui faisaient ses consolations.

CHAPITRE III.

ANCONE.

UNE circonstance imprévue accrut beaucoup le sentiment de respect que le comte d'Erfeuil éprouvait déjà, presque à son insu, pour son compagnon de voyage. La santé de lord Nelvil l'avait contraint de s'arrêter quelques jours à Ancône. Les montagnes et la mer rendent la situation de cette ville très-belle, et la foule de Grecs qui travaillent sur le devant des boutiques, assis à la manière orientale, la diversité des costumes des habitants du Levant qu'on rencontre dans les rues, lui donnent un aspect original et intéressant. L'art de la civilisation tend sans cesse à rendre tous les hommes semblables en apparence, et presque en réalité ; mais l'esprit et l'imagination se plaisent dans les différences qui caractérisent les nations : les hommes ne se ressemblent entre eux que par l'affectation ou le calcul ; mais tout ce qui est naturel est varié. C'est dont un petit plaisir, au moins pour les yeux, que la

diversité des costumes ; elle semble promettre une manière nouvelle de sentir et de juger.

Le culte grec, le culte catholique, et le culte juif, existent simultanément et paisiblement dans la ville d'Ancône. Les cérémonies de ces religions diffèrent extrêmement entre elles ; mais un même sentiment s'élève vers le ciel dans ces rites divers, un même cri de douleur, un même besoin d'appui.

L'église catholique est au haut de la montagne, et domine à pic sur la mer ; le bruit des flots se mêle souvent aux chants des prêtres : l'église est surchargée, dans l'intérieur, d'une foule d'ornements d'assez mauvais goût ; mais quand on s'arrête sous le portique du temple, on aime à rapprocher le plus pur des sentiments de l'ame, la religion, avec le spectacle de cette superbe mer, sur laquelle l'homme jamais ne peut imprimer sa trace. La terre est travaillée par lui, les montagnes sont coupées par ses routes ; les rivières se ressèrrent en canaux, pour porter ses marchandises : mais si les vaisseaux sillonnent un moment les ondes, la vague vient effacer aussitôt cette légère marque de servitude ; et la mer reparaît telle qu'elle fut au premier jour de la création.

Lord Nelvil avait fixé son départ pour Rome au lendemain, lorsqu'il entendit, pendant la nuit, des cris affreux dans la ville ; il se hâta de sortir de son auberge pour en savoir la cause, et vit un

incendie qui partait du port et remontait de maison en maison jusqu'au haut de la ville ; les flammes se répétaient au loin dans la mer ; le vent, qui augmentait leur vivacité, agitait aussi leur image dans les flots, et les vagues soulevées réfléchissaient de mille manières les traits sanglants d'un feu sombre.

Les habitants d'Ancône, n'ayant point chez eux de pompes en bon état, se hâtaient de porter avec leurs bras quelques secours. On entendait, à travers les cris, le bruit des chaînes des galériens, employés à sauver la ville qui leur servait de prison. Les diverses nations du Levant, que le commerce attire à Ancône, exprimaient leur effroi par la stupeur de leurs regards. Les marchands, à l'aspect de leurs magasins en flamme, perdaient entièrement la présence d'esprit. Les alarmes pour la fortune troublent autant le commun des hommes que la crainte de la mort, et n'inspirent pas cet élan de l'ame, cet enthousiasme, qui fait trouver des ressources.

Les cris des matelots ont toujours quelque chose de lugubre et de prolongé, que la terreur rendait encore bien plus effrayant. Les mariniers, sur les bords de la mer Adriatique, sont revêtus d'une capote rouge et brune très-singulière ; et du milieu de ce vêtement sortait le visage animé des Italiens, qui peignait la crainte sous mille formes. Les habitants,

couchés par terre dans les rues, couvraient leurs têtes de leurs manteaux, comme s'il ne leur restait plus rien à faire qu'à ne pas voir leur désastre ; d'autres se jetaient dans les flammes, sans la moindre espérance d'y échapper : on voyait tour-à-tour une fureur et une résignation aveugles, mais nulle part le sang-froid qui double les moyens et les forces.

Oswald se souvint qu'il y avait deux bâtiments anglais dans le port, et ces bâtiments ont à bord des pompes parfaitement bien faites : il courut chez le capitaine, et monta avec lui sur le bateau, pour aller chercher ces pompes. Les habitants qui le virent entrer dans la chaloupe lui criaient : " Ah ! vous faites bien, vous autres étrangers, de quitter notre malheureuse ville.—Nous allons revenir," dit Oswald. Ils ne le crurent pas. Il revint pourtant, établit l'une de ses pompes en face de la première maison qui brûlait sur le port, et l'autre vis-à-vis de celle qui brûlait au milieu de la rue. Le comte d'Erfeuil exposait sa vie avec insouciance, courage et gaieté ; les matelots anglais et les domestiques de lord Nelvil vinrent tous à son aide : car les habitants d'Ancône restaient immobiles, comprenant à peine ce que ces étrangers voulaient faire, et ne croyant pas du tout à leurs succès.

Les cloches sonnaient de toutes parts, les prêtres faisaient des processions ; les femmes pleuraient, en se prosternant devant quelques images de saints

au coin de rues ; mais personne ne pensait aux secours naturels que Dieu a donnés à l'homme pour se défendre. Cependant, quand les habitants aperçurent les heureux effets de l'activité d'Oswald ; quand ils virent que les flammes s'éteignaient, et que leurs maisons seraient conservées, ils passèrent de l'étonnement à l'enthousiasme ; ils se pressaient autour de lord Nelvil, et lui baisaient les mains avec un empressement si vif, qu'il était obligé d'avoir recours à la colère, pour écarter de lui tout ce qui pouvait retarder la succession rapide des ordres et des mouvements nécessaires pour sauver la ville. Tout le monde s'était rangé sous son commandement, parce que, dans les plus petites comme dans les plus grandes circonstances, dès qu'il y a du danger, le courage prend sa place ; dès que les hommes ont peur, ils cessent d'être jaloux.

Oswald, à travers la rumeur générale, distingua cependant des cris plus horribles que tous les autres, qui se faisaient entendre à l'autre extrémité de la ville. Il demanda d'où venaient ces cris : on lui dit qu'ils partaient du quartier des Juifs : l'officier de police avait coutume de fermer les barrières de ce quartier le soir ; et l'incendie gagnant de ce côté, les Juifs ne pouvaient s'échapper. Oswald frémit à cette idée, et demanda qu'à l'instant le quartier fût ouvert ; mais quelques femmes du peuple qui l'entendirent, se jetèrent à ses pieds, pour le conjurer de

n'en rien faire. " Vous voyez bien, disaient-elles, ô notre bon ange ! que c'est sûrement à cause des Juifs qui sont ici, que nous avons souffert cet incendie ; ce sont eux qui nous portent malheur, et si vous les mettez en liberté, toute l'eau de la mer n'éteindra pas les flammes : " et elles suppliaient Oswald de laisser brûler les Juifs, avec autant d'éloquence et de douceur que si elles avaient demandé un acte de clémence. Ce n'étaient point de méchantes femmes, mais des imaginations superstitieuses, vivement frappées par un grand malheur. Oswald contenait à peine son indignation, en entendant ces étranges prières.

Il envoya quatre matelots anglais avec des haches, pour briser les barrières qui retenaient ces malheureux ; et ils se répandirent à l'instant dans la ville, courant à leurs marchandises, au milieu des flammes, avec cette avidité de fortune qui a quelque chose de bien sombre, quand elle fait braver la mort. On dirait que l'homme, dans l'état actuel de la société, n'a presque rien à faire du simple don de la vie.

Il ne restait plus qu'une maison au haut de la ville, que les flammes entouraient tellement qu'il était impossible de les éteindre, et plus impossible encore d'y pénétrer. Les habitants d'Ancône avaient montré si peu d'intérêt pour cette maison, que les matelots anglais, ne la croyant point habitée,

avaient ramené leurs pompes vers le port. Oswald lui-même, étourdi par les cris de ceux qui l'entouraient, et qui l'appelaient à leur secours, n'y avait pas fait attention. L'incendie s'était communiqué plus tard de ce côté, mais y avait fait de grands progrès. Lord Nelvil demanda si vivement quelle était cette maison, qu'un homme enfin lui répondit que c'était l'hôpital des fous. A cette idée toute son ame fut bouleversée ; il se retourna, et ne vit plus aucun de ses matelots autour de lui : le comte d'Erfeuil n'y était pas non plus ; et c'était en vain qu'il se serait adressé aux habitants d'Ancône : ils étaient presque tous occupés à sauver ou à faire sauver leurs marchandises, et le trouvaient absurde de s'exposer pour des hommes dont il n'y avait pas un qui ne fût fou sans remède : "C'est une bénédiction du ciel, disaient-ils, pour eux et pour leurs parents, s'ils meurent ainsi sans que ce soit la faute de personne."

Pendant que l'on tenait de semblables discours autour d'Oswald, il marchait à grands pas vers l'hôpital ; et la foule qui le blâmait, le suivait avec un sentiment d'enthousiasme involontaire et confus. Oswald, arrivé près de la maison, vit, à la seule fenêtre qui n'était pas entourée par les flammes, des insensés qui regardaient les progrès de l'incendie, et souriaient de ce rire déchirant qui suppose ou l'ignorance de tous les maux de la vie, ou tant de dou-

leur au fond de l'ame, qu'aucune forme de la mort ne peut plus épouvanter. Un frissonnement inexprimable s'empara d'Oswald à ce spectacle : il avait senti, dans le moment le plus affreux de son désespoir, que sa raison était prête à se troubler ; et, depuis cette époque, l'aspect de la folie lui inspirait toujours pitié la plus douloureuse. Il saisit une échelle qui se trouvait près de là ; il l'appuie contre le mur, monte au milieu des flammes, et entre par la fenêtre dans une chambre où les malheureux qui restaient à l'hôpital étaient tous réunis.

Leur folie était assez douce pour que, dans l'intérieur de la maison, tous fussent libres, excepté un seul qui était enchaîné dans cette même chambre où les flammes se faisaient jour à travers la porte, mais n'avaient pas encore consumé le plancher. Oswald, apparaissant au milieu de ces misérables créatures, toutes dégradées par la maladie et la souffrance, produisit sur elles un si grand effet de surprise et d'enchantement, qu'il s'en fit obéir d'abord sans résistance. Il leur ordonna de descendre devant lui, l'un après l'autre, par l'échelle, que les flammes pouvaient dévorer dans un moment. Le premier de ces malheureux obéit sans proférer une parole : l'accent et la physionomie de lord Nelvil l'avaient entièrement subjugué. Un troisième voulut résister, sans se douter du danger que lui faisait

courir chaque moment de retard, et sans penser au péril auquel il exposait Oswald, en le retenant plus long-temps. Le peuple, qui sentait toute l'horreur de cette situation, criait à lord Nelvil de revenir, de laisser ces insensés s'en retirer comme ils le pourraient ; mais le libérateur n'écoutait rien avant d'avoir achevé sa généreuse entreprise.

Sur les six malheureux qui étaient dans l'hôpital, cinq étaient déjà sauvés ; il ne restait plus que le sixième, qui était enchaîné. Oswald détache ses fers, et veut lui faire prendre, pour échapper, les mêmes moyens qu'à ses compagnons ; mais c'était un pauvre jeune homme privé tout-à-fait de la raison, et, se trouvant en liberté après deux ans de chaîne, il s'élançait dans la chambre avec une joie désordonnée. Cette joie devint de la fureur, lorsqu'Oswald voulut le faire sortir par la fenêtre. Lord Nelvil, voyant alors que les flammes gagnaient toujours de plus en plus la maison, et qu'il était impossible de décider cet insensé à se sauver lui-même, le saisit dans ses bras, malgré les efforts du malheureux qui luttait contre son bienfaiteur. Il l'emporta sans savoir où il mettait les pieds, tant la fumée obscurcissait sa vue ; il sauta les derniers échelons au hasard, et remit l'infortuné, qui l'injurait encore, à quelques personnes, en leur faisant promettre d'avoir soin de lui.

Oswald, animé par le danger qu'il venait de courir, les cheveux épars, le regard fier et doux, frappa d'admiration et presque de fanatisme la foule qui le considérait : les femmes surtout s'exprimaient avec cette imagination qui est un don presque universel en Italie, et prête souvent de la noblesse aux discours des gens du peuple. Elles se jetaient à genoux devant lui, et s'écriaient : "Vous êtes sûrement saint Michel, le patron de notre ville ; déployez vos ailes, mais ne nous quittez pas : allez là-haut, sur le clocher de la cathédrale, pour que de là, toute la ville vous voie et vous prie.—Mon enfant est malade, disait l'une, guérissez-le.—Dites-moi, disait l'autre, où est mon mari, qui est absent depuis plusieurs années." Oswald cherchait une manière de s'échapper. Le comte d'Erfeuil arriva, et lui dit, en lui serrant la main : "Cher Nelvil, il faut pourtant partager quelque chose avec ses amis ; c'est mal fait de prendre ainsi pour soi seul tous les périls.—Tirez-moi d'ici," lui dit Oswald à voix basse. Un moment d'obscurité favorisa leur fuite, et tous les deux en hâte allèrent prendre des chevaux à la poste.

Lord Nelvil éprouva d'abord quelque douceur par le sentiment de la bonne action qu'il venait de faire ; mais avec qui pouvait-il en jouir, maintenant que son meilleur ami n'existait plus ? Malheur aux orphelins ! les événements fortunés, aussi-bien que

les peines, leur font sentir la solitude du cœur. Comment, en effet, remplacer jamais cette affection née avec nous, cette intelligence, cette sympathie du sang, cette amitié préparée par le ciel entre un enfant et son père ? On peut encore aimer ; mais confier toute son ame est un bonheur qu'on ne trouvera plus.

CHAPITRE IV.

LE MEME SUJET.

OSWALD parcourut la Marche d'Ancône et l'État ecclésiastique jusqu'à Rome, sans rien observer, sans s'intéresser à rien : la disposition mélancolique de son ame en était la cause ; et puis une certaine indolence naturelle, à laquelle il n'était arraché que par les passions fortes. Son goût pour les arts ne s'était point encore développé : il n'avait vécu qu'en France, où la société est tout ; et à Londres, où les intérêts politiques absorbent presque tous les autres : son imagination, concentrée dans ses peines, ne se complaisait point encore aux merveilles de la nature, ni aux chefs-d'œuvre des arts.

Le comte d'Erfeuil parcourait chaque ville, le guide des voyageurs à la main ; il avait à la fois le double plaisir de perdre son temps à tout voir, et d'assurer qu'il n'avait rien vu qui pût être admiré, quand on connaissait la France. L'ennui du comte d'Erfeuil décourageait Oswald ; il avait d'ailleurs

des préventions contre les Italiens et contre l'Italie : il ne pénétrait pas encore le mystère de cette nation ni de ce pays ; mystère qu'il faut comprendre par l'imagination, plutôt que par cet esprit de jugement qui est particulièrement développé dans l'éducation anglaise.

Les Italiens sont bien plus remarquables par ce qu'ils ont été, et par ce qu'ils pourraient être, que par ce qu'ils sont maintenant. Le désert qui environne la ville de Rome, cette terre fatiguée de gloire, qui semble dédaigner de produire, n'est qu'une contrée inculte et négligée, pour qui la considère seulement sous les rapports de l'utilité. Oswald, accoutumé, dès son enfance, à l'amour de l'ordre et de la prospérité publique, reçut d'abord des impressions défavorables, en traversant les plaines abandonnées, qui annonçaient l'approche de la ville autrefois reine du monde : il blâma l'indolence des habitants et de leurs chefs. Lord Nelvil jugeait l'Italie en administrateur éclairé ; le comte d'Erfeuil, en homme du monde : ainsi, l'un par raison, et l'autre par légèreté, n'éprouvaient point l'effet que la campagne de Rome produit sur l'imagination, quand on s'est pénétré des souvenirs et des regrets, des beautés naturelles et des malheurs illustres, qui répandent sur ce pays un charme indéfinissable.

Le comte d'Erfeuil faisait de comiques lamentations sur les environs de Rome. " Quoi ! disait-il,

point de maisons de campagne, point de voitures, rien qui annonce le voisinage d'une grande ville ! Ah ! quelle tristesse !” En approchant de Rome, les postillons s'écrièrent avec transport : “ Voyez, voyez, c'est la coupole de Saint-Pierre !” Les Napolitains montrent ainsi le Vésuve ; et la mer fait de même l'orgueil des habitants des côtes. “ On croirait voir le dôme des Invalides,” s'écria le comte d'Erfeuil.— Cette comparaison, plus patriotique que juste, détruisit l'effet qu'Oswald aurait pu recevoir, à l'aspect de cette magnifique merveille de la création des hommes. Ils entrèrent dans Rome, non par un beau jour, non par une belle nuit, mais par un soir obscur, par un temps gris, qui ternit et confond tous les objets. Ils traversèrent le Tibre sans le remarquer ; ils arrivèrent à Rome par la porte du peuple, qui conduit d'abord au Corso, à la plus grande rue de la ville moderne, mais à la partie de Rome qui a le moins d'originalité, puisqu'elle ressemble davantage aux autres villes de l'Europe.

La foule se promenait dans les rues ; des marionnettes et des charlatans formaient des groupes sur la place où s'élève la colonne Antonine. Toute l'attention d'Oswald fut captivée par les objets les plus près de lui. Le nom de Rome ne retentissait point encore dans son ame ; il ne sentait que le profond isolement qui serre le cœur, quand vous entrez dans une ville étrangère, quand vous voyez

cette multitude de personnes à qui votre existence est inconnue, et qui n'ont aucun intérêt en commun avec vous. Ces réflexions, si tristes pour tous les hommes, le sont encore plus pour les Anglais, qui sont accoutumés à vivre entre eux, et se mêlent difficilement avec les mœurs des autres peuples. Dans le vaste caravansérail de Rome, tout est étranger, même les Romains, qui semblent habiter là, non comme des possesseurs, mais comme des pèlerins qui se reposent auprès des ruines. Oswald, oppressé par des sentiments pénibles, alla s'enfermer chez lui, et ne sortit point pour voir la ville. Il était bien loin de penser que ce pays, dans lequel il entraît avec un tel sentiment d'abattement et de tristesse, serait bientôt pour lui la source de tant d'idées et de jouissances nouvelles.

CHAPITRE V.

CORINNE AU CAPITOLE.

OSWALD se réveilla dans Rome. Un soleil éclatant, un soleil d'Italie frappa ses premiers regards ; et son ame fut pénétrée d'un sentiment d'amour et de reconnaissance pour le ciel, qui semblait se manifester par ces beaux rayons. Il entendit résonner les cloches des nombreuses églises de la ville : des coups de canon, de distance en distance, annonçaient quelque grande solennité : il demanda quelle en était la cause ; on lui répondit qu'on devait couronner le matin même, au Capitole, la femme la plus célèbre de l'Italie, Corinne, poète, écrivain, improvisatrice, et l'une des plus belles personnes de Rome. Il fit quelques questions sur cette cérémonie, consacrée par les noms de Pétrarque et du Tasse, et toutes les réponses qu'il reçut excitèrent vivement sa curiosité.

Il n'y avait certainement rien de plus contraire aux habitudes et aux opinions d'un Anglais, que cette grande publicité donnée à la destinée d'une

femme ; mais l'enthousiasme qu'inspirent aux Italiens tous les talents de l'imagination, gagne, au moins momentanément, les étrangers ; et l'on oublie les préjugés même de son pays, au milieu d'une nation si vive dans l'expression des sentiments qu'elle éprouve. Les gens du peuple à Rome connaissent les arts, raisonnent avec goût sur les statues : les tableaux, les monuments, les antiquités, et le mérite littéraire, porté à un certain degré, sont pour eux un intérêt national.

Oswald sortit pour aller sur la place publique ; il y entendit parler de Corinne, de son talent, de son génie. On avait décoré les rues par lesquelles elle devait passer. Le peuple, qui ne se rassemble d'ordinaire que sur les pas de la fortune ou de la puissance, était là presque en rumeur, pour voir une personne dont l'esprit était la seule distinction. Dans l'état actuel des Italiens, la gloire des beaux-arts est l'unique qui leur soit permise ; et ils sentent le génie en ce genre avec une vivacité qui devrait faire naître beaucoup de grands hommes, s'il suffisait de l'applaudissement pour les produire, s'il ne fallait pas une vie forte, de grands intérêts et une existence indépendante, pour alimenter la pensée.

Oswald se promenait dans les rues de Rome, en attendant l'arrivée de Corinne. A chaque instant on la nommait, on racontait d'elle un trait nou-

veau qui annonçait la réunion de tous les talents qui captivent l'imagination. L'un disait que sa voix était la plus touchante d'Italie ; l'autre, que personne ne jouait la tragédie comme elle ; l'autre, qu'elle dansait comme une nymphe, et qu'elle dessinait avec autant de grâce que d'invention : tous disaient qu'on n'avait jamais écrit ni improvisé d'aussi beaux vers, et que, dans la conversation habituelle, elle avait tour-à-tour une grâce et une éloquence qui charmaient tous les esprits. On disputait pour savoir quelle ville d'Italie lui avait donné la naissance : mais les Romains soutenaient vivement qu'il fallait être né à Rome pour parler l'italien avec cette pureté. Son nom de famille était ignoré. Son premier ouvrage avait paru cinq ans auparavant, et portait seulement le nom de Corinne. Personne ne savait où elle avait vécu, ni ce qu'elle avait été avant cette époque ; elle avait maintenant à peu près vingt-six ans. Ce mystère et cette publicité tout à-la-fois, cette femme dont tout le monde parlait, et dont on ne connaissait pas le véritable nom, parurent à lord Nelvil l'une des merveilles du singulier pays qu'il venait voir.

Une musique très-belle et très-éclatante précéda l'arrivée de la marche triomphale. Un événement, quel qu'il soit, annoncé par la musique, cause toujours de l'émotion. Un grand nombre de seigneurs romains et quelques étrangers précédaient le

char qui conduisait Corinne. “ C’est le cortège de ses admirateurs, dit un Romain.—Oui, répondit l’autre ; elle reçoit l’encens de tout le monde, mais elle n’accorde à personne une préférence décidée ; elle est riche, indépendante ; l’on croit même, et certainement elle en a bien l’air, que c’est une femme d’une illustre naissance, qui ne veut pas être connue.—Quoi qu’il en soit, reprit un troisième, c’est une divinité entourée de nuages.” Oswald regarda l’homme qui parlait ainsi, et tout désignait en lui le rang le plus obscur de la société ; mais, dans le Midi, l’on se sert si naturellement des expressions les plus poétiques, qu’on dirait qu’elles se puisent dans l’air, et sont inspirées par le soleil.

Enfin les quatre chevaux blancs qui traînaient le char de Corinne, se firent place au milieu de la foule. Corinne était assise sur ce char construit à l’antique, et de jeunes filles, vêtues de blanc, marchaient à côté d’elle. Partout où elle passait, l’on jetait en abondance des parfums dans les airs ; chacun se mettait aux fenêtres pour la voir, et ces fenêtres étaient parées en dehors de pots de fleurs et de tapis d’écarlate ; tout le monde criait : “Vive Corinne ! vive le génie, vive la beauté !” L’émotion était générale : mais lord Nelvil ne la partageait point encore ; et bien qu’il se fût déjà dit qu’il fallait mettre à part, pour juger tout cela, la réserve de l’Angleterre et les plaisanteries françaises, il ne se

livrait point à cette fête, lorsqu'enfin il aperçut Corinne.

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un schall des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau-noir, entremêlés avec ce schall ; sa robe était blanche ; une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein, et son costume était très-pittoresque, sans s'écarter cependant assez des usages reçus, pour que l'on pût y trouver de l'affectation. Son attitude sur le char était noble et modeste : on apercevait bien qu'elle était contente d'être admirée ; mais un sentiment de timidité se mêlait à sa joie, et semblait demander grâce pour son triomphe. Ses bras étaient d'une éclatante beauté ; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur ; son regard avait quelque chose d'inspiré. L'on voyait dans sa manière de saluer, et de remercier pour les applaudissements qu'elle recevait, une sorte de naturel qui relevait l'éclat de la situation extraordinaire dans laquelle elle se trouvait ; elle donnait à-la-fois l'idée d'une prêtresse d'Apollon, qui s'avavançait vers le temple du soleil, et d'une femme parfaitement simple dans les rapports habituels de la vie : enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection.

L'admiration du peuple pour elle allait toujours croissant, plus elle approchait du Capitole, de ce lieu si fécond en souvenirs. Ce beau ciel, ces Romains si enthousiastes, et par-dessus tout Corinne, électrisaient l'imagination d'Oswald : il avait vu souvent dans son pays des hommes d'état portés en triomphe par le peuple ; mais c'était pour la première fois qu'il était témoin des honneurs rendus à une femme, à une femme illustrée seulement par les dons du génie : son char de victoire ne coûtait de larmes à personne ; et nul regret, comme nulle crainte, n'empêchait d'admirer les plus beaux dons de la nature, l'imagination, le sentiment, et la pensée.

Oswald était tellement absorbé dans ses réflexions, des idées si nouvelles l'occupaient tant, qu'il ne remarqua point les lieux antiques et célèbres à travers lesquels passait le char de Corinne ; c'est au pied de l'escalier qui conduit au Capitole que ce char s'arrêta, et dans ce moment tous les amis de Corinne se précipitèrent pour lui offrir la main. Elle choisit celle du prince Castel-Forte, le grand seigneur romain le plus estimé par son esprit et son caractère ; chacun approuva le choix de Corinne : elle monta cet escalier du Capitole, dont l'imposante majesté semblait accueillir avec bienveillance les pas légers d'une femme.

La musique se fit entendre avec un nouvel éclat au moment de l'arrivée de Corinne, le canon retentit, et la sibylle triomphante entra dans le palais préparé pour la recevoir.

Au fond de la salle où elle fut reçue, étaient placés le sénateur qui devait la couronner, et les conservateurs du sénat : d'un côté, tous les cardinaux et les femmes les plus distinguées du pays ; de l'autre, les hommes de lettres de l'académie de Rome ; à l'extrémité opposée, la salle était occupée par une partie de la foule immense qui avait suivi Corinne. La chaise destinée pour elle était sur un gradin inférieur à celui du sénateur. Corinne, avant de s'y placer, devait, selon l'usage, en présence de cette auguste assemblée, mettre un genou en terre sur le premier degré. Elle le fit avec beaucoup de noblesse et de modestie, de douceur et de dignité. Au milieu de tout cet éclat, de tous ces succès, il semblait à lord Nelvil que Corinne avait imploré, par ses regards, la protection d'un ami, protection dont jamais une femme, quelque supérieure qu'elle soit, ne peut se passer.

Dès que Corinne fut assise, les poètes romains commencèrent à lire les sonnets et les odes qu'ils avaient composés pour elle. Tous l'exaltaient jusqu'aux cieux ; mais ils lui donnaient des louanges qui ne la caractérisaient pas plus qu'une autre

femme d'un génie supérieur. C'était une agréable réunion d'images et d'allusions à la mythologie, qu'on aurait pu, depuis Sapho jusqu'à nos jours, adresser de siècle en siècle à toutes les femmes que leurs talents littéraires ont illustrées.

CHAPITRE VI.

LE MEME SUJET.

Le prince Castel-Forte prit la parole ; et ce qu'il dit sur Corinne attira l'attention de toute l'assemblée. C'était un homme de cinquante ans, qui avait dans ses discours et dans son maintien beaucoup de mesure et de dignité ; son âge , et l'assurance qu'on avait donnée à lord Nelvil qu'il n'était que l'ami de Corinne, lui inspirèrent un intérêt pour le portrait qu'il fit d'elle.

Le prince Castel-Forte lut quelques pages en prose, sans prétention, mais singulièrement propres à faire connaître Corinne. Il indiqua d'abord le mérite particulier de ses ouvrages : il dit que ce mérite consistait en partie dans l'étude approfondie qu'elle avait faite des littératures étrangères ; elle savait unir au plus haut degré l'imagination, les tableaux, la vie brillante du Midi, cette connaissance, cette observation du cœur humain, qui semble le partage des pays où les objets extérieurs excitent moins l'intérêt.

Il vanta la grâce et la gaieté de Corinne, cette gaieté qui ne tenait en rien à la moquerie, mais seulement à la vivacité de l'esprit, à la fraîcheur de l'imagination : il se complut aussi à peindre la sensibilité passionnée qui inspirait la poésie de Corinne, et l'art qu'elle avait de saisir des rapports touchants, entre les beautés de la nature et les impressions les plus intimes de l'ame. Il releva l'originalité des expressions de Corinne, de ces expressions qui naissent toutes de son caractère et de sa manière de sentir, sans que jamais aucune nuance d'affectation pût altérer un genre de charme non-seulement naturel, mais involontaire.

Il s'étendit sur son talent d'improviser, qui ne ressemblait en rien à ce qu'on est convenu d'appeler de ce nom en Italie. " Ce n'est pas seulement, continua-t-il, à la fécondité de son esprit qu'il faut l'attribuer, mais à l'émotion profonde qu'excitent en elle toutes les pensées généreuses ; elle ne peut prononcer un mot qui les rappelle, sans que l'impuisable source des sentiments et des idées, l'enthousiasme, ne l'anime et ne l'inspire." Le prince de Castel-Forte fit sentir aussi le charme d'un style toujours pur, toujours harmonieux. " La poésie de Corinne, ajouta-t-il, est une mélodie intellectuelle, qui seule peut exprimer le charme des impressions les plus fugitives et les plus délicates."

" Je ne me flatte pas, dit, en terminant, le

prince Castel-Forte, d'avoir pu peindre une personne dont il est impossible d'avoir l'idée quand on ne l'a pas entendue ; mais sa présence est pour nous à Rome comme l'un des bienfaits de notre ciel brillant, de notre nature inspirée. Corinne est le lien de ses amis entre eux ; elle est le mouvement, l'intérêt de notre vie : nous comptons sur sa bonté ; nous sommes fiers de son génie ; nous disons aux étrangers :—Regardez-la, c'est l'image de notre belle Italie ; elle est ce que nous serions sans l'ignorance, l'envie, la discorde et l'indolence auxquelles notre sort nous a condamnés.—Nous nous plaisons à la contempler comme une admirable production de notre climat, de nos beaux-arts, comme un rejeton du passé, comme une prophétie de l'avenir : et quand les étrangers insultent à ce pays, d'où sont sorties les lumières qui ont éclairé l'Europe ; quand ils sont sans pitié pour nos torts, qui naissent de nos malheurs, nous leur disons :—Regardez Corinne.—Oui, nous suivrions ses traces, nous serions hommes comme elle est femme, si les hommes pouvaient comme les femmes, se créer un monde dans leur propre cœur, et si notre génie, nécessairement dépendant des relations sociales et des circonstances extérieures, pouvait s'allumer tout entier au seul flambeau de la poésie.”

Au moment où le prince Castel Forte cessa de parler, des applaudissements unanimes se firent en-

tendre ; et quoiqu'il y eût dans la fin de son discours un blâme indirect de l'état actuel des Italiens, tous les grands de l'état l'approuvèrent ; tant il est vrai qu'on trouve en Italie cette sorte de libéralité qui ne porte pas à changer les institutions, mais qui fait pardonner, dans les esprits supérieurs, une opposition tranquille aux préjugés existants !

La réputation du prince Castel-Forte était très-grande à Rome. Il parlait avec une sagacité rare ; et c'était un don remarquable dans un pays où l'on met encore plus d'esprit dans sa conduite que dans ses discours. Il n'avait pas dans les affaires l'habileté qui distingue souvent les Italiens ; mais il se plaisait à penser, et ne craignait pas la fatigue de la méditation. Les heureux habitants du Midi se refusent quelquefois à cette fatigue, et se flattent de tout deviner par l'imagination, comme leur féconde terre donne des fruits sans culture, à l'aide seulement de la faveur du ciel.

CHAPITRE VII.

LE MÊME SUJET.

CORINNE se leva lorsque le prince Castel-Forte eut cessé de parler ; elle le remercia par une inclination de tête si noble et si douce, qu'on y sentait tout à-la-fois et la modestie, et la joie bien naturelle d'avoir été louée selon son cœur. Il était d'usage que le poète couronné au Capitole improvisât ou récitât une pièce de vers, avant que l'on posât sur sa tête les lauriers qui lui étaient destinés. Corinne se fit apporter sa lyre, instrument de son choix, qui ressemblait beaucoup à la harpe, mais était cependant plus antique par la forme, et plus simple dans les sons. En l'accordant, elle éprouva d'abord un grand sentiment de timidité ; et ce fut avec une voix tremblante qu'elle demanda le sujet qui lui était imposé. “ *La gloire et le bonheur de l'Italie !* s'écria-t-on autour d'elle, d'une voix unanime.—Eh bien ! oui, reprit-elle, déjà saisie, déjà soutenue par son talent, *La gloire et le bonheur de l'Italie !*” Et se sentant animée par l'amour de son pays,

elle se fit entendre dans des vers pleins de charmes, dont la prose ne peut donner qu'une idée bien imparfaite.

IMPROVISATION DE CORINNE.

“ ITALIE, empire du Soleil ; Italie, maîtresse du
“ monde ; Italie, berceau des lettres, je te salue.
“ Combien de fois la race humaine te fut soumise,
“ tributaire de tes armes, de tes beaux-arts et de
“ ton ciel !

“ Un dieu quitta l'Olympe pour se réfugier en
“ Ausonie ; l'aspect de ce pays fit rêver les vertus
“ de l'âge d'or, et l'homme y parut trop heureux
“ pour l'y supposer coupable.

“ Rome conquît l'univers par son génie, et fut
“ reine par la liberté. Le caractère romain s'em-
“ prima sur le monde ; et l'invasion des barbares,
“ en détruisant l'Italie, obscurcit l'univers entier.

“ L'Italie reparut, avec les divins trésors que
“ les Grecs fugitifs rapportèrent dans son sein ; le
“ ciel lui révéla ses lois ; l'audace de ses enfants
“ découvrit un nouvel hémisphère : elle fut reine
“ encore par le sceptre de la pensée ; mais ce sceptre
“ de lauriers ne fit que des ingrats.

“ L'imagination lui rendit l'univers qu'elle
“ avait perdu. Les peintres, les poètes enfantèrent

Starch D. A. 11
Tasse

“ pour elle une terre, un Olympe, des enfers et des
“ cieux ; et le feu qui l'anime, mieux gardé par
“ son génie que par le dieu des païens, ne trouva
“ point dans l'Europe un Prométhée qui le ravît.

“ Pourquoi suis-je au Capitole ? pourquoi mon
“ humble front va-t-il recevoir la couronne que
“ Pétrarque a portée, et qui reste suspendue au cy-
“ près funèbre du Tasse ? pourquoi..... ? si vous n'ai-
“ miez assez la gloire, ô mes concitoyens, pour ré-
“ compenser son culte autant que ses succès !

“ Eh bien, si vous l'aimez cette gloire, qui
“ choisit trop souvent ses victimes parmi les vain-
“ queurs qu'elle a couronnés, pensez avec orgueil à
“ ces siècles qui virent la renaissance des arts. Le
“ Dante, l'Homère des temps modernes, poète sacré
“ de nos mystères religieux, héros de la pensée,
“ plongea son génie dans le Styx, pour aborder à
“ l'enfer ; et son ame fut profonde comme les abîmes
“ qu'il a décrits.

“ L'Italie, au temps de sa puissance, revit tout
“ entière dans le Dante. Animé par l'esprit des
“ républiques, guerrier aussi-bien que poète, il souf-
“ fle la flamme des actions parmi les morts ; et ses
“ ombres ont une vie plus forte que les vivants
“ d'aujourd'hui.

“ Les souvenirs de la terre les poursuivent en-
“ core ; leurs passions sans but s'acharnent à leur
“ cœur ; elles s'agitent sur le passé, qui leur semble

“ encore moins irrévocable que leur éternel ave-
“ nir.

“ On dirait que le Dante, banni de son pays,
“ a transporté dans les régions imaginaires les peines
“ qui le dévorâient. Ses ombres demandent sans cesse
“ des nouvelles de l'existence, comme le poète lui-
“ même s'informe de sa patrie ; et l'enfer s'offre à
“ lui sous les couleurs de l'exil.

“ Tout à ses yeux se revêt du costume de
“ Florence. Les morts antiques qu'il évoque, sem-
“ blent renaître aussi Toscans que lui ; ce ne sont
“ point les bornes de son esprit, c'est la force de son
“ ame qui fait entrer l'univers dans le cercle de sa
“ pensée.

“ Un enchaînement mystique de cercles et de
“ sphères le conduit de l'enfer au purgatoire, du
“ purgatoire au paradis : historien fidèle de sa vi-
“ sion, il inonde de clarté les régions les plus ob-
“ scures, et le monde qu'il crée dans son triple
“ poème est complet, animé, brillant comme une pla-
“ nète nouvelle, aperçue dans le firmament.

“ A sa voix, tout sur la terre se change en
“ poésie ; les objets, les idées, les lois, les phéno-
“ mènes, semblent un nouvel Olympe de nouvelles
“ divinités ; mais cette mythologie de l'imagination
“ s'anéantit, comme le paganisme, à l'aspect du pa-
“ radis, de cet océan de lumières, étincelant de ray-
“ ons et d'étoiles, de vertus et d'amour.

“ Les magiques paroles de notre plus grand

“ poète sont le prisme de l’univers : toutes ses mer-
 “ veilles s’y réfléchissent, s’y divisent, s’y recompo-
 “ sent ; les sons imitent les couleurs, les couleurs se
 “ fondent en harmonie : la rime, sonore ou bizarre,
 “ rapide ou prolongée, est inspirée par cette divina-
 “ tion poétique, beauté suprême de l’art, triomphe
 “ du génie, qui découvre dans la nature tous les
 “ secrets en relation avec le cœur de l’homme.

“ Le Dante espérait de son poème la fin de
 “ son exil ; il comptait sur la renommée pour mé-
 “ diateur, mais il mourut trop tôt pour recueillir les
 “ palmes de la patrie. / Souvent la vie passagère de
 “ l’homme s’use dans les revers ; et si la gloire
 “ triomphe, si l’on aborde enfin sur une plage plus
 “ heureuse, la tombe s’ouvre derrière le port, et le
 “ destin à mille formes annonce souvent la fin de la
 “ vie par le retour du bonheur.

“ Ainsi le Tasse infortuné, que vos hommages,
 “ Romains, devaient consoler de tant d’injustices,
 “ beau, sensible, chevaleresque, rêvant les exploits,
 “ éprouvant l’amour qu’il chantait, s’approcha de
 “ ces murs, comme ses héros de Jérusalem, avec
 “ respect et reconnaissance. Mais la veille du jour
 “ choisi pour le couronner, la mort l’a réclamé pour
 “ sa terrible fête : le ciel est jaloux de la terre, et
 “ rappelle ses favoris des rives trompeuses du temps.

“ Dans un siècle plus fier et plus libre que
 “ celui du Tasse, Pétrarque fut aussi, comme le

“ Dante, le poète valeureux de l'indépendance ita-
“ lienne. Ailleurs, on ne connaît de lui que ses
“ amours : ici, des souvenirs plus sévères honorent à
“ jamais son nom, et la patrie l'inspira mieux que
“ Laure elle même.

“ Il ranima l'antiquité par ses veilles ; et, loin
“ que son imagination mît obstacle aux études les
“ plus profondes, cette puissance créatrice, en lui
“ soumettant l'avenir, lui révéla les secrets des
“ siècles passés. Il éprouva que connaître sert
“ beaucoup pour inventer ; et son génie fut d'autant
“ plus original, que, semblable aux forces éternelles,
“ il sut être présent à tous les temps.

“ Notre air serein, notre climat riant, ont in-
“ spiré l'Arioste. C'est l'arc-en-ciel qui parut après
“ nos longues guerres : brillant et varié comme ce
“ messager du beau temps, il semble se jouer fami-
“ lièrement avec la vie ; et sa gaieté légère et douce
“ est le sourire de la nature, et non pas l'ironie de
“ l'homme.

“ Michel-Ange, Raphaël, Pergolèse, Galilée, et
“ vous, intrépides voyageurs, avides de nouvelles
“ contrées, bien que la nature ne pût vous offrir
“ rien de plus beau que la vôtre, joignez aussi votre
“ gloire à celle des poètes ! Artistes, savants, philo-
“ sophes, vous êtes comme eux enfants de ce soleil
“ qui tour-a-tour développe l'imagination, anime la
“ pensée, excite le courage, endort dans le bonheur,
“ et semble tout promettre ou tout faire oublier.

“ Connaissez-vous cette terre où les orangers
“ fleurissent, que les rayons des cieux fécondent
“ avec amour ? Avez-vous entendu les sons mélo-
“ dieux qui célèbrent la douceur des nuits ? avez-
“ vous respiré ces parfums, luxe de l’air déjà si pur
“ et si doux ? Répondez, étrangers, la nature est-
“ elle chez vous belle et bienfaisante ?

“ Ailleurs, quand des calamités sociales affli-
“ gent un pays, les peuples doivent s’y croire aban-
“ donnés par la Divinité ; mais ici nous sentons
“ toujours la protection du ciel, nous voyons qu’il
“ s’intéresse à l’homme, et qu’il a daigné le traiter
“ comme une noble créature.

“ Ce n’est pas seulement de pampres et d’épis
“ que notre nature est parée ; mais elle prodigue
“ sous les pas de l’homme, comme à la fête d’un
“ souverain, une abondance de fleurs et de plantes
“ inutiles, qui, destinées à plaire, ne s’abaissent point
“ à servir.

“ Les plaisirs délicats, soignés par la nature,
“ sont goûtés par une nation digne de les sentir ; les
“ mets les plus simples lui suffisent ; elle ne s’enivre
“ point aux fontaines de vin que l’abondance lui
“ prépare : elle aime son soleil, ses beaux-arts, ses
“ monuments, sa contrée tout à-la-fois antique et
“ printanière : les plaisirs raffinés d’une société bril-
“ lante, les plaisirs grossiers d’un peuple avide, ne
“ sont pas faits pour elle.

“ Ici, les sensations se confondent avec les
“ idées ; la vie se puise tout entière à la même
“ source, et l’ame, comme l’air, occupe les confins de
“ la terre et du ciel. Ici, le génie se sent à l’aise,
“ parce que la rêverie y est douce ; s’il agite, elle
“ calme ; s’il regrette un but, elle lui fait don de
“ mille chimères ; si les hommes l’oppriment, la
“ nature est là pour l’accueillir.

“ Ainsi, toujours elle répare, et sa main secou-
“ rable guérit toutes les blessures. Ici, l’on se con-
“ sole des peines même du cœur, en admirant un
“ Dieu de bonté, en pénétrant le secret de son
“ amour : les revers passagers de notre vie éphé-
“ mère se perdent dans le sein fécond et majestueux
“ de l’immortel univers.”

Corinne fut interrompue pendant quelques moments par les applaudissements, les plus impétueux. Quand elle reprit sa lyre, elle fit rentrer dans le silence toute l’assemblée par les sons touchants et prolongés qu’elle tira de son instrument, et recommença ainsi :

“ Le Colysée, les obélisques, toutes les mer-
“ veilles qui, du fond de l’Égypte et de la Grèce, de
“ l’extrémité des siècles, depuis Romulus jusqu’à
“ Léon X, se sont réunies ici, comme si la grandeur
“ attirait la grandeur, et qu’un même lieu dût ren-
“ fermer tout ce que l’homme a pu mettre à l’abri
“ du temps ; toutes ces merveilles sont consacrées

“ aux monuments funèbres. Notre indolente vie
“ est à peine aperçue, le silence des vivants est un
“ hommage pour les morts : ils durent, et nous pas-
“ sons.

“ Eux seuls sont honorés, eux seuls sont encore
“ célèbres ; nos destinées obscures relèvent l'éclat
“ de nos ancêtres, notre existence actuelle ne laisse
“ debout que le passé ; il ne se fait aucun bruit au-
“ tour des souvenirs. Tous nos chefs-d'œuvre sont
“ l'ouvrage de ceux qui ne sont plus ; et le génie lui-
“ même est compté parmi les illustres morts.

“ Peut-être un des charmes secrets de Rome
“ est-il de réconcilier l'imagination avec le long
“ sommeil. On s'y résigne pour soi ; l'on en souffre
“ moins pour ce qu'on aime. Les peuples du midi
“ se représentent la fin de la vie sous des couleurs
“ moins sombres que les habitants du Nord. Le
“ soleil, comme la gloire, réchauffe même la tombe.

“ Le froid et l'isolement du sépulchre sous ce
“ beau ciel, à côté de tant d'urnes funéraires, pour-
“ suivent moins les esprits effrayés. On se croit
“ attendu par la foule des ombres ; et, de notre ville
“ solitaire à la ville souterraine, la transition sem-
“ ble assez douce.

“ Ainsi la pointe de la douleur est émoussée,
“ non que le cœur soit blasé, non que l'âme soit
“ aride ; mais une harmonie plus parfaite, un air
“ plus odoriférant, se mêlent à l'existence. On

“ s’abandonne à la nature avec moins de crainte, à
“ cette nature dont le Créateur a dit : Les lis ne
“ travaillent ni ne filent ; et cependant, quels vête-
“ ments des rois pourraient égaler la magnificence
“ dont j’ai revêtu ces fleurs !”

Oswald fut tellement ravi par ces dernières strophes, qu’il exprima son admiration par les témoignages les plus vifs ; et cette fois les transports des Italiens eux-mêmes n’égalerent pas les siens.

La plupart des Italiens ont, en lisant les vers, une sorte de chant monotone appelé *cantilene*, qui détruit toute émotion. C’est en vain que les paroles sont diverses ; l’impression reste la même, puisque l’accent, qui est encore plus intime que les paroles, ne change presque point. Mais Corinne récitait avec une variété de tons qui ne détruisait pas le charme soutenu de l’harmonie ; c’était comme des airs différents joués tous par un instrument céleste.

Le son de voix touchant et sensible de Corinne, en faisant entendre cette langue Italienne, si pompeuse et si sonore, produisit sur Oswald une impression tout-à-fait nouvelle. La prosodie anglaise est uniforme et voilée ; ses beautés naturelles sont toutes mélancoliques ; les nuages ont formé ses couleurs, et le bruit des vagues, sa modulation : mais quand ces paroles italiennes, brillantes comme un jour de fête, retentissantes comme les instruments de victoire que l’on a comparés à l’écarlate, parmi

les couleurs ; quand ses paroles, encore tout empreintes des joies qu'un beau climat répand dans tous les cœurs, sont prononcées par une voix émue, leur éclat adouci, leur force concentrée, fait éprouver un attendrissement aussi vif qu'imprévu. L'intention de la nature semble trompée, ses bienfaits inutiles, ses offres repoussées, et l'expression de la peine, au milieu de tant de jouissances, étonne, et touche plus profondément que la douleur chantée dans les langues du Nord, qui semblent inspirées par elle.

Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier qu'il devait placer sur la tête de Corinne. Elle détacha le schall qui entourait son front, et tous ses cheveux, d'un noir d'ébène, tombèrent en boucles sur ses épaules. Elle s'avança la tête nue, le regard animé par un sentiment de plaisir et de reconnaissance qu'elle ne cherchait point à dissimuler. Elle se remit une seconde fois à genoux, pour recevoir la couronne ; mais elle paraissait moins troublée et moins tremblante que la première fois : elle venait de parler, elle venait de remplir son ame des plus nobles pensées, l'enthousiasme l'importait sur la timidité. Ce n'était plus une femme craintive, mais une prêtresse inspirée, qui se consacrait avec joie au culte du génie.

Quand la couronne fut placée sur la tête de Corinne, tous les instruments se firent entendre, et jouèrent ces airs triomphants qui exaltent l'ame

d'une manière si puissante et si sublime. Le bruit des timbales et des fanfares émut de nouveau Corinne ; ses yeux se remplirent de larmes, elle s'assit un moment, et couvrit son visage de son mouchoir. Oswald sortit de la foule, et fit quelques pas pour lui parler, lorsque le prince Castel-Forte vint prendre sa main, pour l'accompagner du Capitole à son char. Il la suivit ; et dans le moment où elle descendait l'escalier, accompagnée de son cortège, elle fit un mouvement en arrière pour l'apercevoir : ce mouvement fit tomber sa couronne. Oswald se hâta de la relever, et lui dit en la lui rendant quelques mots en italien, qui signifiaient que les humbles mortels mettaient aux pieds des dieux la couronne qu'ils n'osaient placer sur leurs têtes. Corinne remercia lord Nelvil, en anglais, avec ce pur accent national, ce pur accent insulaire qui presque jamais ne peut être imité sur le continent.

CHAPITRE VIII.

CORINNE.

LE comte d'Erfeuil avait assisté à la fête du Capitole ; il vint le lendemain chez lord Nelvil, et lui dit : “ Mon cher Oswald, voulez-vous que je vous mène ce soir chez Corinne ?—Comment, interrompit Oswald, est-ce que vous la connaissez ?—Non, répondit le comte d'Erfeuil ; mais une personne aussi célèbre est toujours flattée qu'on désire de la voir ; et je lui ai écrit ce matin pour lui demander la permission d'aller chez elle ce soir avec vous.—J'aurais souhaité, répondit Oswald, que vous ne m'eussiez pas ainsi nommé sans mon consentement.—Sachez-moi gré, reprit le comte d'Erfeuil, de vous avoir épargné quelques formalités ennuyeuses : au lieu d'aller chez un ambassadeur, qui vous aurait mené chez un cardinal, qui vous aurait conduit chez une femme, qui vous aurait introduit chez Corinne, je vous présente, vous me présentez, et nous serons très-bien reçus tous les deux.”—

“ J’ai moins de confiance que vous, et, sans doute, avec raison, reprit lord Nelvil ; mais, tout ce que je désire, c’est de jouir quelquefois de la société d’une personne aussi étonnante : à ce soir donc, puisque vous l’avez arrangé ainsi.—Vous viendrez avec moi ? dit le comte d’Erfeuil.—Eh bien ! oui, répondit lord Nelvil.

Lord Nelvil et le comte d’Erfeuil arrivèrent chez Corinne ; sa maison était placée dans le quartier des Transtévérins, un peu au-delà du château Saint-Ange. La vue du Tibre embellissait cette maison, ornée dans l’intérieur avec l’élégance la plus parfaite. Le salon était décoré des copies, en plâtre, des meilleures statues de l’Italie, la Niobé, le Laocoon, la Vénus de Médicis, le Gladiateur mourant ; et, dans le cabinet où se tenait Corinne, l’on voyait des instruments de musique, des livres, un ameublement simple, mais commode, et seulement arrangé pour rendre la conversation facile, et le cercle resserré. Corinne n’était point encore dans son cabinet, lorsqu’Oswald arriva : en l’attendant, il se promenait dans son appartement ; il y remarquait, dans chaque détail, un mélange heureux de tout ce qu’il y a de plus agréable dans les trois nations, française, anglaise et italienne ; le goût de la société, l’amour des lettres, et le sentiment des beaux-arts.

Corinne enfin parut ; elle était vêtue sans au-

cune recherche, mais toujours pittoresquement. Elle avait dans ses cheveux des camées antiques, et portait à son cou un collier de corail. Sa politesse était noble et facile ; en la voyant ainsi familièrement au milieu du cercle de ses amis, on retrouvait en elle la divinité du Capitole, bien qu'elle fût parfaitement simple et naturelle en tout. Elle salua d'abord le comte d'Erfeuil, en regardant Oswald.— Enfin, elle dit en italien à lord Nelvil quelques mots pleins de grâce sur l'obligeance qu'il lui avait témoignée la veille en relevant sa couronne. Oswald lui répondit en cherchant à lui exprimer l'admiration qu'elle lui avait inspirée, et se plaignit, avec douceur, de ce qu'elle ne lui parlait pas en anglais. “ Vous suis-je, ajouta-t-il, plus étranger qu'hier ? —Non, assurément, lui répondit Corinne ; mais, quand on a comme moi parlé plusieurs années de sa vie deux ou trois langues différentes, l'une ou l'autre est inspirée par les sentiments que l'on doit exprimer.—Sûrement, dit Oswald, l'anglais est votre langue naturelle, celle que vous parlez à vos amis, celle.....Je suis Italienne, interrompit Corinne ; pardonnez-moi, milord, mais il me semble que je retrouve en vous cet orgueil national qui caractérise souvent vos compatriotes. Dans ce pays, nous sommes plus modestes ; nous ne sommes ni contents de nous comme des Français, ni fiers de nous comme des Anglais. Un peu d'indulgence nous suffit de

la part des étrangers ; et, comme il nous est refusé depuis long-temps d'être une nation, nous avons le grand tort de manquer souvent, comme individus, de la dignité qui ne nous est pas permise comme peuple ; mais quand vous connaîtrez les Italiens, vous verrez qu'ils ont dans leur caractère quelques traces de la grandeur antique, quelques traces rares, effacées, mais qui pourraient reparaître dans des temps plus heureux. Je vous parlerai anglais quelquefois, mais pas toujours ; l'italien m'est cher.

Le comte d'Erfeuil fit des reproches aimables à Corinne, de ce qu'elle l'oubliait tout-à-fait en s'exprimant dans des langues qu'il n'entendait pas. " Belle Corinne, lui dit-il, de grâce, parlez français ; vous en êtes vraiment digne." Corinne sourit à ce compliment, et se mit à parler français très-purement, très-facilement, mais avec l'accent anglais. Lord Nelvil et le comte d'Erfeuil s'en étonnèrent également ; mais le comte d'Erfeuil, qui croyait qu'on pouvait tout dire, pourvu que ce fût avec grâce, et qui s'imaginait que l'impolitesse consistait dans la forme, et non dans le fond, demanda directement à Corinne raison de cette singularité. Elle fut d'abord un peu troublée de cette interrogation subite ; puis, reprenant ses esprits, elle dit au comte d'Erfeuil : " Apparemment, monsieur, que j'ai appris le français d'un Anglais.

Le prince Castel-Forte arriva dans ce moment avec plusieurs Romains de ses amis et de ceux de Corinne. C'étaient des hommes d'un esprit aimable et gai, très-bienveillants dans leurs formes, et si facilement animés par la conversation des autres, qu'on trouvait un vif plaisir à leur parler, tant ils sentaient vivement ce qui méritait d'être senti. L'indolence des Italiens les porte à ne point montrer en société, ni souvent d'aucune manière, tout l'esprit qu'ils ont. La plupart d'entre eux ne cultivent pas même dans la retraite les facultés intellectuelles que la nature leur a données, mais ils jouissent avec transport de ce qui leur vient sans peine.

Corinne avait beaucoup de gaieté dans l'esprit. Elle apercevait le ridicule avec la sagacité d'une Française, et le peignait avec l'imagination d'une Italienne ; mais elle mêlait à tout un sentiment de bonté : on ne voyait jamais rien en elle de calculé ni d'hostile ; car, en toute chose, c'est la froideur qui offense, et l'imagination, au contraire, a presque toujours de la bonhomie.

Le prince Castel-Forte était très-occupé de Corinne ; et tous les Italiens qui composaient sa société lui montraient un sentiment qui s'exprimait par les soins et les hommages les plus délicats et les plus assidus : le culte habituel dont ils l'entouraient, répandait comme un air de fête sur tous les jours de

sa vie. Corinne était heureuse d'être aimée ; mais heureuse comme on l'est de vivre dans un climat doux, d'entendre des sons harmonieux, de ne recevoir enfin que des impressions agréables.

CHAPITRE IX.

SUR LE TALENT D'IMPROVISER.

LE comte d'Erfeuil et la société qui se rassemblait tous les soirs chez Corinne étant réunis, la conversation se dirigea sur le talent d'improviser, que Corinne avait si glorieusement montré au Capitole ; et l'on en vint à lui demander à elle-même ce qu'elle en pensait. “ C'est une chose si rare, dit le prince Castel-Forte, de trouver une personne à-la-fois susceptible d'enthousiasme et d'analyse, douée comme un artiste, et capable de s'observer elle-même, qu'il faut la conjurer de nous révéler, autant qu'elle le pourra, les secrets de son génie.—Ce talent d'improviser, reprit Corinne, n'est pas plus extraordinaire dans les langues du Midi, que l'éloquence de la tribune, ou la vivacité brillante de la conversation, dans les autres langues. Je dirai même que malheureusement, il est chez nous plus facile de faire des vers à l'improviste, que de bien parler en prose. Le langage de la poésie diffère tellement de celui de la

prose, que, dès les premiers vers, l'attention est commandée par les expressions mêmes, qui placent, pour ainsi dire, le poète à distance des auditeurs. Ce n'est pas uniquement à la douceur de l'italien, mais bien plutôt à la vibration forte et prononcée de ses syllabes sonores, qu'il faut attribuer l'empire de la poésie parmi nous. L'italien a un charme musical qui fait trouver du plaisir dans le son des mots, presque indépendamment des idées ; ces mots, d'ailleurs, ont presque tous quelque chose de pittoresque, ils peignent ce qu'ils expriment. Vous sentez que c'est au milieu des arts et sous un beau ciel que s'est formé ce langage mélodieux et coloré. Il est donc plus aisé en Italie que partout ailleurs de séduire avec des paroles, sans profondeur dans les pensées, et sans nouveauté dans les images. La poésie, comme tous les beaux-arts, captive autant les sensations que l'intelligence. J'ose dire cependant que je n'ai jamais improvisé sans qu'une émotion vraie, ou une idée que je croyais nouvelle, m'ait animée ; j'espère donc que je me suis un peu moins fiée que les autres à notre langue enchanteresse : elle peut, pour ainsi dire, préluder au hasard, et donner encore un vif plaisir, seulement par le charme du rythme et de l'harmonie."

" Vous croyez donc, interrompit un des amis de Corinne, que le talent d'improviser fait du tort à notre littérature ; je le croyais aussi avant de vous

avoir entendue ; mais vous m'avez fait entièrement revenir de cette opinion.—J'ai dit, reprit Corinne, qu'il résultait de cette facilité, de cette abondance littéraire, une très-grande quantité de poésies communes ; mais je suis bien aise que cette fécondité existe en Italie, comme il me plaît de voir nos campagnes couvertes de mille productions superflues. Cette libéralité de la nature m'enorgueillit. J'aime surtout l'improvisation dans les gens du peuple ; elle nous fait voir leur imagination, qui est cachée partout ailleurs, et qui ne se développe que parmi nous. Elle donne quelque chose de poétique aux derniers rangs de la société, et nous épargne le dégoût qu'on ne peut s'empêcher de sentir pour ce qui est vulgaire en tout genre. Quand nos Siciliens, en conduisant les voyageurs dans leurs barques, leur adressent dans leur gracieux dialecte d'aimables félicitations, et leur disent en vers un doux et long adieu, on dirait que le souffle pur du ciel et de la mer agit sur l'imagination des hommes, comme le vent sur les harpes éoliennes, et que la poésie, comme les accords, est l'écho de la nature. Une chose me fait encore attacher du prix à notre talent d'improviser, c'est que ce talent serait presque impossible dans une société disposée à la moquerie : il faut, passez-moi cette expression, il faut la bonhomie du Midi, ou plutôt des pays où l'on aime à s'amuser sans trouver du plaisir à critiquer ce qui amuse, pour que les poètes se ris-

quent à cette périlleuse entreprise. Un sourire railleur suffirait pour ôter la présence d'esprit nécessaire à une composition subite et non interrompue : il faut que les auditeurs s'animent avec vous, et que leurs applaudissements vous inspirent."

" Mais vous, madame, mais vous, dit Oswald, qui jusqu'alors avait gardé le silence, à laquelle de vos poésies donnez-vous la préférence ? est-ce à celles qui sont l'ouvrage de la réflexion, ou de l'inspiration instantanée ? -- Milord, répondit Corinne, avec un regard qui exprimait et beaucoup d'intérêt et le sentiment plus délicat encore d'une considération respectueuse, ce serait vous que j'en ferais juge ; mais si vous me demandez d'examiner moi-même ce que je pense à cet égard, je dirai que l'improvisation est pour moi comme une conversation animée. Je ne me laisse point astreindre à tel ou tel sujet ; je m'abandonne à l'impression que produit sur moi l'intérêt de ceux qui m'écoutent, et c'est à mes amis que je dois surtout en ce genre la plus grande partie de mon talent. Quelquefois l'intérêt passionné que m'inspire un entretien où l'on a parlé des grandes et nobles questions qui concernent l'existence morale de l'homme, sa destinée, son but, ses devoirs, ses affections ; quelquefois cet intérêt m'élève au-dessus de mes forces, me fait découvrir dans la nature, dans mon propre cœur, des vérités audacieuses, des expressions pleines

de vie, que la réflexion solitaire n'aurait pas fait naître. Je crois éprouver alors un enthousiasme surnaturel, et je sens bien que ce qui parle en moi vaut mieux que moi-même ; souvent il m'arrive de quitter le rythme de la poésie, et d'exprimer ma pensée en prose ; quelquefois je cite les plus beaux vers des diverses langues qui me sont connues. Ils sont à moi, ces vers divins, dont mon ame s'est pénétrée. Quelquefois aussi j'achève sur ma lyre, par des accords, par des airs simples et nationaux, les sentiments et les pensées qui échappent à mes paroles. Enfin je me sens poète, non pas seulement quand un heureux choix de rimes ou de syllabes harmonieuses, quand une heureuse réunion d'images éblouit les auditeurs, mais quand mon ame s'élève, quand elle dédaigne de plus haut l'égoïsme et la bassesse, enfin quand une belle action me serait plus facile : c'est alors que mes vers sont meilleurs. Je suis poète, lorsque j'admire, lorsque je méprise, lorsque je hais, non par des sentiments personnels, non pour ma propre cause, mais pour la dignité de l'espèce humaine et la gloire du monde."

Corinne s'aperçut alors que la conversation l'avait entraînée ; elle en rougit un peu, et se tournant vers lord Nelvil, elle lui dit : " Vous le voyez, je ne puis approcher d'aucun des sujets qui me touchent, sans éprouver cette sorte d'ébranlement qui est la source de la beauté idéale dans les arts, de la

religion dans les âmes solitaires, de la générosité dans les héros, du désintéressement parmi les hommes ; pardonnez-le-moi, mylord, bien qu'une telle femme ne ressemble guère à celles que l'on approuve dans votre pays.—Qui pourrait vous ressembler ? reprit lord Nelvil ; et peut-on faire des lois pour une personne unique.”

Le comte d'Erfeuil était dans un véritable enchantement, bien qu'il n'eût pas entendu tout ce que disait Corinne ; mais ses gestes, le son de sa voix, sa manière de prononcer le charmaient ; et c'était la première fois qu'une grâce qui n'était pas française, avait agi sur lui. Mais, à la vérité, le grand succès de Corinne à Rome le mettait un peu sur la voie de ce qu'il devait penser d'elle, et il ne perdait pas, en l'admirant, la bonne habitude de se laisser guider par l'opinion des autres.

CHAPITRE X.

ROME.

QUINZE jours se passèrent, pendant lesquels lord Nelvil se consacra tout entier à la société de Corinne. Bien que les goûts d'Oswald fussent, à quelques égards, différents de ceux de Corinne, ils se comprenaient mutuellement d'une façon merveilleuse. Le désir de fixer lord Nelvil en Italie, en lui faisant aimer les beautés en tout genre dont ce pays est doué, fut la cause de la lettre suivante. La liberté du genre de vie qu'on mène à Rome excusait cette démarche ; et Corinne en particulier, bien qu'on pût lui reprocher trop de franchise et d'entraînement dans le caractère, savait conserver beaucoup de dignité dans l'indépendance, et de modestie dans la vivacité.

CORINNE, A LORD NELVIL.

Ce 5 Décembre 1794.

“ JE ne sais, mylord, si vous me trouverez trop de
“ confiance en moi-même, ou si vous rendrez justice

“ aux motifs qui peuvent excuser cette confiance.
“ Hier, je vous ai entendu dire que vous n’aviez
“ point encore voyagé dans Rome, que vous ne con-
“ naissiez ni les chefs-d’œuvre de nos beaux-arts,
“ ni les ruines antiques qui nous apprennent l’his-
“ toire par l’imagination et le sentiment ; et j’ai
“ conçu l’idée d’oser me proposer pour guide dans
“ ces courses à travers les siècles.

“ Beaucoup d’étrangers viennent à Rome,
“ comme ils iraient à Londres, comme ils iraient à
“ Paris, pour chercher les distractions d’une grande
“ ville ; et si l’on osait avouer qu’on s’est ennuyé
“ à Rome, je crois que la plupart l’avoueraient :
“ mais il est également vrai qu’on peut y décou-
“ vrir un charme dont on ne se lasse jamais. Me
“ pardonnerez-vous, mylord, de souhaiter que ce
“ charme vous soit connu ?

“ Sans doute il faut oublier ici tous les intérêts
“ politiques du monde ; mais lorsque ces intérêts
“ ne sont pas unis à des devoirs ou à des sentiments
“ sacrés, ils refroidissent le cœur. Il faut aussi re-
“ noncer à ce qu’on appellerait ailleurs les plaisirs
“ de la société ; mais ces plaisirs, presque toujours,
“ flétrissent l’imagination. L’on jouit à Rome
“ d’une existence tout à-la-fois solitaire et animée,
“ qui développe librement en nous-mêmes tout ce
“ que le ciel y a mis. Je le répète, mylord, par-
“ donnez-moi cet amour pour ma patrie, et ne jugez

“ point avec la sévérité anglaise les témoignages de
“ bienveillance qu’une Italienne croît pouvoir don-
“ ner, sans rien perdre à ses yeux, ni aux vôtres.

“ CORINNE.”

En vain Oswald aurait voulu se le cacher, il fut vivement heureux en recevant cette lettre : l’imagination, l’amour, l’enthousiasme, tout ce qu’il y a de divin dans l’ame de l’homme, lui parut réuni dans le projet enchanteur de voir Rome avec Corinne. Cette fois il ne réfléchit pas ; cette fois il sortit à l’instant même pour aller voir Corinne ; et, dans la route, il regarda le ciel, il sentit le beau temps, il porta la vie légèrement.

“ Vous voilà ? dit Corinne en voyant entrer lord Nelvil ; ah ! merci. C’est donc ce matin, ajouta-t-elle, que je vous montrerai le Panthéon et Saint-Pierre.”

Oswald et Corinne allèrent d’abord au Panthéon, qu’on appelle aujourd’hui *Sainte-Marie de la Rotonde*. Partout, en Italie, le catholicisme a hérité du paganisme ; mais le Panthéon est le seul temple antique, à Rome, qui soit conservé tout entier, le seul où l’on puisse remarquer dans son ensemble la beauté de l’architecture des anciens, et le caractère particulier de leur culte. Oswald et Corinne s’arrêtèrent sur la place du Panthéon, pour admirer

le portique de ce temple, et les colonnes qui le soutiennent.

Corinne fit observer à lord Nelvil que le Panthéon était construit de manière qu'il paraissait beaucoup plus grand qu'il ne l'est. " L'église Saint-Pierre, dit-elle, produira sur vous un effet tout différent ; vous la croirez d'abord moins vaste qu'elle ne l'est en réalité. L'illusion si favorable au Panthéon vient, à ce qu'on assure, de ce qu'il y a plus d'espace entre les colonnes, et que l'air joue librement autour ; mais surtout de ce que l'on n'y aperçoit presque point d'ornements de détail, tandis que Saint-Pierre en est surchargé. C'est ainsi que la poésie antique ne dessinait que les grandes masses, et laissait à la pensée de l'auditeur à remplir les intervalles, à suppléer les développements : en tout genre, nous autres modernes, nous disons trop.

" Ce temple, continua Corinne, fut consacré par Agrippa, le favori d'Auguste, à son ami, ou plutôt à son maître. Cependant ce maître eut la modestie de refuser la dédicace du temple, et Agrippa se vit obligé de le dédier à tous les dieux de l'Olympe, pour remplacer le dieu de la terre, la puissance. Il y avait un char de bronze au sommet du Panthéon, sur lequel étaient placées les statues d'Auguste, et d'Agrippa. De chaque côté du portique, ces mêmes statues se retrouvaient sous une autre forme ; et sur le frontispice du temple on

lit encore : *Agrippa l'a consacré.* Auguste donna son nom à son siècle, parce qu'il a fait de ce siècle une époque de l'esprit humain. Les chefs-d'œuvre en divers genres, de ses contemporains, formèrent, pour ainsi dire, les rayons de son auréole. Il sut honorer habilement les hommes de génie qui cultivaient les lettres, et dans la postérité sa gloire s'en est bien trouvée.

“ Entrons dans le temple, dit Corinne ; vous le voyez, il reste découvert presque comme il l'était autrefois. On dit que cette lumière qui venait d'en-haut était l'emblème de la Divinité supérieure à toutes les divinités. Les païens ont toujours aimé les images symboliques. Il semble, en effet, que ce langage convient mieux à la religion que la parole. La pluie tombe souvent sur ces parvis de marbre ; mais aussi les rayons du soleil viennent éclairer les prières. Quelle sérénité ! quel air de fête on remarque dans cet édifice ! Les païens ont divinisé la vie, et les chrétiens ont divinisé la mort : tel est l'esprit des deux cultes ; mais notre catholicisme romain est moins sombre cependant que ne l'était celui du Nord. Vous l'observerez quand nous serons à Saint-Pierre. Dans l'intérieur du sanctuaire du Panthéon, sont les bustes de nos artistes les plus célèbres : ils décorent les niches où l'on avait placé les dieux des anciens. Comme, depuis la destruction de l'empire des Césars, nous n'avons

presque jamais eu d'indépendance politique en Italie, on ne trouve point ici des hommes d'état ni de grands capitaines. C'est le génie de l'imagination qui fait notre seule gloire : mais ne trouvez-vous pas, mylord, qu'un peuple qui honore ainsi les talents qu'il possède, mériterait une plus noble destinée ?—Je suis sévère pour les nations, répondit Oswald, je crois toujours qu'elles méritent leur sort, quel qu'il soit.—Cela est dur, reprit Corinne ; peut-être, en vivant en Italie, éprouverez-vous un sentiment d'attendrissement sur ce beau pays, que la nature semble avoir paré comme une victime : mais du moins, souvenez-vous que notre plus chère espérance, à nous autres artistes, à nous autres amants de la gloire, c'est d'obtenir une place ici. J'ai déjà marqué la mienne, dit-elle en montrant une niche encore vide.

Corinne s'arrêta sous le portique.—“ Là, dit-elle à lord Nelvil, était une urne de porphyre de la plus grande beauté, transportée maintenant à Saint-Jean-de-Latran ; elle contenait les cendres d'Agrippa, qui furent placées au pied de la statue qu'il s'était élevée à lui-même. Les anciens mettaient tant de soin à adoucir l'idée de la destruction, qu'ils savaient en écarter ce qu'elle peut avoir de lugubre et d'effrayant. Il y avait d'ailleurs tant de magnificence dans leurs tombeaux, que le contraste du néant de la mort et des splendeurs de la vie s'y

faisait moins sentir. Il est vrai aussi que l'espérance d'un autre monde étant chez eux beaucoup moins vive que chez les chrétiens, les païens s'efforçaient de disputer à la mort le souvenir que nous déposons sans crainte dans le sein de l'Éternel."—

Oswald soupira, et garda le silence. Les idées mélancoliques ont beaucoup de charmes, tant qu'on n'a pas été soi-même profondément malheureux : mais quand la douleur, dans toute son âpreté, s'est emparée de l'ame, on n'entend plus, sans tressaillir, de certains mots qui jadis n'excitaient en nous que des rêveries plus ou moins douces.

CHAPITRE XI.

SAINT-PIERRE.

En allant à Saint-Pierre, Corinne et lord Nelvil s'arrêtèrent devant le château Saint-Ange. "Voilà, dit Corinne, l'un des édifices dont l'extérieur a le plus d'originalité ; ce tombeau d'Adrien, changé en forteresse par les Goths, porte le caractère de sa première et de sa seconde destination. Bâti pour la mort, une impénétrable enceinte l'environne, et cependant les vivants y ont ajouté quelque chose d'hostile, par les fortifications extérieures, qui contrastent avec le silence et la noble inutilité d'un monument funéraire. On voit sur le sommet un ange de bronze avec son épée nue ; et dans l'intérieur sont pratiquées des prisons très-cruelles. Tous les événements de l'histoire de Rome, depuis Adrien jusqu'à nos jours, sont liés à ce monument. Bélisaire s'y défendit contre les Goths ; et, presque aussi barbare que ceux qui l'attaquaient, il lança contre ses ennemis les belles statues qui décoraient l'inté-

John Milne

rieur de l'édifice. Crescentius, Arnault de Brescia, Nicolas Rienzi,* ces amis de la liberté romaine, qui ont pris si souvent les souvenirs pour des espérances, se sont défendus long-temps dans le tombeau d'un empereur. J'aime ces pierres, qui s'unissent à tant de faits illustres. J'aime ce luxe du maître du monde, un magnifique tombeau. Il y a quelque chose de grand dans l'homme qui, possesseur de toutes les jouissances et de toutes les pompes terrestres, ne craint pas de s'occuper long-temps d'avance de sa mort. Des idées morales, des sentiments désintéressés remplissent l'ame, dès qu'elle sort de quelque manière des bornes de la vie.

“ C'est d'ici, continua Corinne, que l'on devrait apercevoir Saint-Pierre, et c'est jusques ici que les colonnes qui le précèdent devaient s'étendre : tel était le superbe plan de Michel-Ange ; il espérait du moins qu'on l'acheverait après lui ; mais les hommes de notre temps ne pensent plus à la postérité. Quand une fois, on a tourné l'enthousiasme en ridicule, on a tout défait, excepté l'argent et le pouvoir. — C'est vous qui ferez renaître ce sentiment ! s'écria lord Nelvil.

Alors Saint-Pierre leur apparut, cet édifice, le plus grand que les hommes aient jamais élevé ; car

* Ces faits se trouvent dans “ *l'Histoire des républiques italiennes du moyen âge*,” par M. Simonde de Sismondi.

les pyramides d'Égypte elles-mêmes lui sont inférieures en hauteur. "J'aurais peut-être dû vous faire voir, dit Corinne, le plus beau de nos édifices le dernier ; mais ce n'est pas mon système. Il me semble que, pour se rendre sensible aux beaux-arts, il faut commencer par voir les objets qui inspirent une admiration vive et profonde. Ce sentiment, une fois éprouvé, révèle, pour ainsi dire, une nouvelle sphère d'idées, et rend ensuite plus capable d'aimer et de juger tout ce qui, dans un ordre même inférieur, retrace cependant la première impression qu'on a reçue. Toutes ces gradations, ces manières prudentes et nuancées pour préparer les grands effets, ne sont point de mon goût. On n'arrive point au sublime par degrés ; des distances infinies le séparent même de ce qui n'est que beau."--Oswald sentit une émotion tout-à-fait extraordinaire en arrivant en face de Saint-Pierre. C'était la première fois que l'ouvrage des hommes produisait sur lui l'effet d'une merveille de la nature. C'est le seul travail de l'art, sur notre terre actuelle, qui ait le genre de grandeur qui caractérise les œuvres immédiates de la création. Corinne jouissait de l'étonnement d'Oswald. "J'ai choisi, lui dit-elle, un jour où le soleil est dans tout son éclat, pour vous faire voir ce monument. Je vous réserve un plaisir plus intime, plus religieux, c'est de la contempler au clair de la lune ; mais il fallait d'abord vous faire

assister à la plus brillante des fêtes, le génie de l'homme décoré par la magnificence de la nature."

La place de Saint-Pierre est entourée de colonnes, légères de loin, et massives de près. Le terrain, qui va toujours un peu en montant jusqu'au portique de l'église, ajoute encore à l'effet qu'elle produit. Un obélisque de quatre-vingts pieds de haut, qui paraît à peine élevé en présence de la coupole de Saint-Pierre, est au milieu de la place. La forme des obélisques elle seule a quelque chose qui plaît à l'imagination ; leur sommet se perd dans les airs, et semble porter jusqu'au ciel une grande pensée de l'homme. Ce monument, qui vint d'Égypte pour orner les bains de Caligula, et que Sixte-Quint a fait transporter ensuite au pied du temple de Saint-Pierre ; ce contemporain de tant de siècles, qui n'ont pu rien contre lui, inspire un sentiment de respect ; l'homme se sent tellement passager, qu'il a toujours de l'émotion en présence de ce qui est immuable. A quelque distance des deux côtés de l'obélisque, s'élèvent deux fontaines dont l'eau jaillit perpétuellement et retombe avec abondance en cascade dans les airs. Ce murmure des ondes, qu'on a coutume d'entendre au milieu de la campagne, produit dans cette enceinte une sensation toute nouvelle ; mais cette sensation est en harmonie avec celle que fait naître l'aspect d'un temple majestueux.

La peinture, la sculpture, imitant le plus souvent la figure humaine, ou quelque objet existant dans la nature, réveillent dans notre ame des idées parfaitement claires et positives ; mais un beau monument d'architecture n'a point, pour ainsi dire, de sens déterminé, et l'on est saisi, en le contemplant, par cette rêverie sans calcul et sans but, qui mène si loin la pensée. Le bruit des eaux convient à toutes ces impressions vagues et profondes ; il est uniforme, comme l'édifice est régulier.

“ L'éternel mouvement et l'éternel repos ”

sont ainsi rapprochés l'un de l'autre. C'est dans ce lieu surtout que le temps est sans pouvoir ; car il ne tarit pas plus ces sources jaillissantes, qu'il n'ébranle ces immobiles pierres. Les eaux qui s'élancent en gerbe de ces fontaines sont si légères et si nuageuses, que, dans un beau jour, les rayons du soleil y produisent de petits arcs-en-ciel formés des plus belles couleurs.

“ Arrêtez-vous un moment ici, dit Corinne à lord Nelvil, comme il était déjà sous le portique de l'église, arrêtez-vous, avant de soulever le rideau qui couvre la porte du temple ; votre cœur ne bat-il pas à l'approche de ce sanctuaire ? et ne ressentez-vous pas, au moment d'entrer, tout ce que ferait éprouver l'attente d'un événement solennel ? ” Corinne elle-même souleva le rideau, et le retint pour

laisser passer lord Nelvil ; elle avait tant de grâce dans cette attitude, que le premier regard d'Oswald fut pour la considérer ainsi : il se plut même pendant quelques instants à ne rien observer qu'elle. Cependant il s'avança dans le temple, et l'impression qu'il reçut sous ces voûtes immenses fut profonde et religieuse. Il marchait lentement à côté de Corinne ; l'un et l'autre se taisaient. Là, tout commande le silence : le moindre bruit retentit si loin, qu'aucune parole ne semble digne d'être ainsi répétée dans une demeure presque éternelle ! La prière seule, l'accent du malheur, de quelque faible voix qu'il parte, émeut profondément dans ces vastes lieux. Et quand, sous ces dômes immenses, on entend de loin venir un vieillard, dont les pas tremblants se traînent sur ces beaux marbres arrosés par tant de pleurs, l'on sent que l'homme est imposant par cette infirmité même de sa nature, qui soumet son ame divine à tant de souffrances, et que le culte de la douleur, le christianisme, contient le vrai secret du passage de l'homme sur la terre.

Corinne interrompit la rêverie d'Oswald, et lui dit : “ Vous avez vu des églises gothiques en Angleterre et en Allemagne, vous avez dû remarquer qu'elles ont un caractère beaucoup plus sombre que cette église. Il y avait quelque chose de mystique dans le catholicisme des peuples septentrionaux. Le

nôtre parle à l'imagination par les objets extérieurs. Michel-Ange a dit, en voyant la coupole du Panthéon : " Je la placerai dans les airs." Et en effet, Saint-Pierre est un temple posé sur une église. Il y a quelque alliance des religions antiques et du christianisme, dans l'effet que produit sur l'imagination l'intérieur de cet édifice. Je vais m'y promener souvent, pour rendre à mon ame la sérénité qu'elle perd quelquefois. La vue d'un tel monument est comme une musique continuelle et fixée, qui vous attend pour vous faire du bien quand vous vous en approchez ; et certainement il faut mettre, au nombre des titres de notre nation à la gloire, la patience, le courage et le désintéressement des chefs de l'église, qui ont consacré cent cinquante années, tant d'argent et tant de travaux, à l'achèvement d'un édifice dont ceux qui l'élevaient, ne pouvaient se flatter de jouir. C'est un service rendu, même à la morale publique, que de faire don à une nation d'un monument qui est l'emblème de tant d'idées nobles et généreuses.—Oui, répondit Oswald, ici les arts ont de la grandeur ; l'imagination et l'invention sont pleines de génie : mais la dignité de l'homme même, comment y est-elle défendue ? Quelles institutions ! quelle faiblesse dans la plupart des gouvernements d'Italie ! et quoiqu'ils soient si faibles, combien ils asservissent les esprits !—D'autres peuples, interrompit Corinne, ont supporté le joug

comme nous ; et ils ont de moins l'imagination qui fait rêver une autre destinée :

Servi sîam, si, ma servi ognor frementi.

Nous sommes esclaves, mais des esclaves toujours frémissants, dit Alfieri, le plus fier de nos écrivains modernes. Il y a tant d'ame dans nos beaux-arts, que peut-être un jour notre caractère égalera notre génie.

Regardez, continua Corinne, ces statues placées sur les tombeaux, ces tableaux en mosaïque, patientes et fidèles copies des chefs-d'œuvre de nos grands maîtres. Je n'examine jamais Saint-Pierre en détail, parce que je n'aime pas à y trouver ces beautés multipliées qui dérangent un peu l'impression de l'ensemble. Mais qu'est-ce donc qu'un monument où les chefs-d'œuvre de l'esprit humain eux-mêmes paraissent des ornements superflus ! Ce temple est comme un monde à part. On y trouve un asyle contre le froid et le chaleur : il a ses saisons à lui, son printemps perpétuel, que l'atmosphère du dehors n'altère jamais. Une église souterraine est bâtie sous le parvis de ce temple : les papes et plusieurs souverains des pays étrangers y sont ensevelis ; Christine, après son abdication ; les Stuart, depuis que leur dynastie est renversée. Rome depuis longtemps est l'asyle des exilés du monde ; Rome elle-

même n'est-elle pas détronée ! son aspect console les rois dépouillés comme elle.

“ Placez-vous ici, dit Corinne à lord Nelvil, près de l'autel, au milieu de la coupole, vous apercevrez à travers les grilles de fer l'église des morts qui est sous nos pieds ; et, en relevant les yeux, vos regards atteindront à peine au sommet de la voûte. Ce dôme, en le considérant même d'en-bas, fait éprouver un sentiment de terreur : on croit voir des abîmes suspendus sur sa tête. Tout ce qui est au-delà d'une certaine proportion cause à l'homme, à la créature bornée, un invincible effroi. Ce que nous connaissons, est aussi inexplicable que l'inconnu ; mais nous avons, pour ainsi dire, pratiqué notre obscurité habituelle, tandis que de nouveaux mystères nous épouvantent, et mettent le trouble dans nos facultés.

“ Toute cette église est ornée de marbres antiques ; et ses pierres en savent plus que nous sur les siècles écoulés. Voici la statue de Jupiter, dont on a fait un saint Pierre, en lui mettant une auréole sur la tête. L'expression générale de ce temple caractérise parfaitement le mélange des dogmes sombres et des cérémonies brillantes ; un fond de tristesse dans les idées, mais, dans l'application, la mollesse et la vivacité du Midi ; des intentions sévères, mais des interprétations très-douces ; la

théologie chrétienne et les images du paganisme ; enfin la réunion la plus admirable de l'éclat et de la majesté que l'homme peut donner à son culte envers la Divinité.

“ Les tombeaux décorés par les merveilles des beaux-arts, ne présentent point la mort sous un aspect redoutable. Ce n'est pas tout-à-fait comme les anciens, qui sculptaient sur les sarcophages des danses et des jeux ; mais la pensée est détournée de la contemplation d'un cercueil par les chefs-d'œuvre du génie. Ils rappellent l'immortalité sur l'autel même de la mort ; et l'imagination, animée par l'admiration qu'ils inspirent, ne sent pas, comme dans le Nord, le silence et le froid, immuables gardiens des sépulcres.—Sans doute, dit Oswald, nous voulons que la tristesse environne la mort ; et même avant que nous fussions éclairés par les lumières du christianisme, notre mythologie ancienne, notre Ossian ne place à côté de la tombe que les regrets et les chants funèbres. Ici, vous voulez oublier et jouir ; je ne sais si je désirerais que votre beau ciel me fît ce genre de bien.—Ne croyez pas cependant, reprit Corinne, que notre caractère soit léger, et notre esprit frivole. Il n'y a que la vanité qui rende frivole : l'indolence peut mettre quelques intervalles de sommeil ou d'oubli dans la vie, mais elle n'use ni ne flétrit le

cœur ; et malheureusement pour nous, on peut sortir de cet état par des passions plus profondes et plus terribles, que celles des âmes habituellement actives.”—En achevant ces mots, Corinne et lord Nelvil s’approchaient de la porte de l’église. “ Encore un dernier coup-d’œil vers ce sanctuaire immense, dit-elle à lord Nelvil. Voyez comme l’homme est peu de chose en présence de la religion, alors même que nous sommes réduits à ne considérer que son emblème matériel ! voyez quelle immobilité, quelle durée les mortels peuvent donner à leurs œuvres, tandis qu’eux-mêmes ils passent si rapidement, et ne survivent que par le génie ! Ce temple est une image de l’infini ; il n’y a point de terme aux sentiments qu’il fait naître, aux idées qu’il retrace, à l’immense quantité d’années qu’il rappelle à la réflexion, soit dans le passé, soit dans l’avenir ; et quand on sort de son enceinte, il semble qu’on passe des pensées célestes aux intérêts du monde, et de l’éternité religieuse à l’air léger du temps.”

Corinne fit remarquer à lord Nelvil, lorsqu’ils furent hors de l’église, que sur ses portes étaient représentées en bas-relief les Métamorphoses d’Ovide. “ On ne se scandalise point à Rome, lui dit-elle, des images du paganisme, quand les beaux-arts les ont consacrées. Les merveilles du génie portent toujours à l’âme une impression religieuse ; et nous

faisons hommage au culte chrétien de tous les chefs-d'œuvre que les autres cultes ont inspirés.”—Oswald sourit à cette explication. “Croyez-moi, mylord, continua Corinne, il y a beaucoup de bonne foi dans les sentiments des nations dont l'imagination est très-vive. Mais à demain, si vous le voulez, je vous menerai au Capitole.

CHAPITRE XII.

LE CAPITOLE.

Le lendemain, Oswald et Corinne partirent : ils étaient des amis qui voyageaient ensemble. “ Nous allons donc au Capitole, dit Corinne. C’est du haut du Capitole, tel qu’il est maintenant, que nous pouvons facilement apercevoir les sept collines. Nous les parcourrons toutes ensuite l’une après l’autre ; il n’en est pas une qui ne conserve des traces de l’histoire.”

Corinne et lord Nelvil suivirent d’abord ce qu’on appelait autrefois la Voie sacrée, ou la Voie triomphale.—“ Votre char a passé par là ? dit Oswald à Corinne.—Oui, répondit-elle, cette poussière antique devait s’étonner de porter un tel char ; mais, depuis la république romaine, tant de traces criminelles se sont empreintes sur cette route, que le sentiment de respect qu’elle inspirait est bien affaibli.” Corinne se fit conduire ensuite au pied de l’escalier du Capitole actuel. L’entrée du Capitole

ancien était par le Forum. “ Je voudrais bien, dit Corinne, que cet escalier fût le même que monta Scipion, lorsque, repoussant la calomnie par la gloire, il alla dans le temple pour rendre grâces aux dieux des victoires qu’il avait remportées. Mais ce nouvel escalier, mais ce nouveau Capitole, a été bâti sur les ruines de l’ancien, pour recevoir le paisible magistrat qui porte à lui tout seul ce nom immense de sénateur romain, jadis l’objet des respects de l’univers. Ici nous n’avons plus que des noms ; mais leur harmonie, mais leur antique dignité, cause toujours une sorte d’ébranlement, une sensation assez douce, mêlée de plaisir et de regret. Je demandais l’autre jour à une pauvre femme que je rencontrai, où elle demeurerait ? “ *A la Roche Tarpéienne*, me répondit-elle ; et ce mot, bien que dépouillé des idées qui jadis y étaient attachées, agit encore sur l’imagination.” Oswald et Corinne s’arrêtèrent pour considérer les deux lions de basalte qu’on voit au pied de l’escalier du Capitole. Ils viennent d’Égypte : les sculpteurs égyptiens saisissaient avec bien plus de génie la figure des animaux que celle des hommes. Ces lions du Capitole sont noblement paisibles ; et leur genre de physionomie est la véritable image de la tranquillité dans la force.

A guisa di lion, quando si posa.*

Dante.

* A la manière du lion, quand il se repose.

Non loin de ces lions, on voit une statue de Rome mutilée, que les Romains modernes ont placée là, sans songer qu'ils donnaient ainsi le plus parfait emblème de leur Rome actuelle. Cette statue n'a ni tête, ni pieds ; mais le corps et la draperie qui restent, ont encore des beautés antiques. Au haut de l'escalier sont deux colosses qui représentent, à ce qu'on croit, Castor et Pollux, puis les trophées de Marius, puis deux colonnes milliaires, qui servaient à mesurer l'univers romain, et la statue équestre de Marc-Aurèle, belle et calme au milieu de ces divers souvenirs. Ainsi tout est là, les temps héroïques représentés par les Dioscures, la république par les lions, les guerres civiles par Marius, et les beaux temps des empereurs par Marc-Aurèle.

En avançant vers le Capitole moderne, on voit à droite et à gauche deux églises bâties sur les ruines du temple de Jupiter Férétrien et de Jupiter Capitolin. En avant du vestibule, est une fontaine présidée par deux fleuves, le Nil et le Tibre, avec la louve de Romulus. On ne prononce pas le nom du Tibre comme celui des fleuves sans gloire ; c'est un des plaisirs de Rome que de dire : *Conduisez-moi sur les bords du Tibre ; traversons le Tibre.* Il semble qu'en prononçant ces paroles on invoque l'histoire, et qu'on ranime les morts. En allant au Capitole, du côté du Forum, on trouve à droite les prisons Mamertines. Ces prisons furent d'abord

construites par Ancus Martius, et servaient alors aux criminels ordinaires. Mais Servius Tullius en fit creuser sous terre de beau-coup plus cruelles, pour les criminels d'état, comme si ces criminels n'étaient pas ceux qui méritent le plus d'égards, puisqu'il peut y avoir de la bonne foi dans leurs erreurs. Jugurtha et les complices de Catilina périrent dans ces prisons : on dit aussi que saint Pierre et saint Paul y ont été renfermés. De l'autre côté du Capitole est la roche Tarpéienne ; au pied de cette roche, l'on trouve aujourd'hui un hôpital appelé *l'Hôpital de la Consolation*. Il semble que l'esprit sévère de l'antiquité et la douceur du Christianisme soient ainsi rapprochés dans Rome à travers les siècles, et se montrent aux regards comme à la réflexion.

Quand Oswald et Corinne furent arrivés au haut de la tour du Capitole, Corinne lui montra les sept collines, la ville de Rome, bornée d'abord au mont Palatin, ensuite aux murs de Servius Tullius, qui renfermaient les sept collines, enfin, aux murs d'Aurélien, qui servent encore aujourd'hui d'enceinte à la plus grande partie de Rome. Corinne rappela les vers de Tibulle et de Propertius,* qui se glorifient

* *Carpite nunc, tauri, de septem collibus herbas,
Dùm licet. Hïc magnæ jam locus urbis erit.*

Tibulle.

*Hoc quodcunque vides, hospes, quàm maxima Roma est,
Ante Phrygem Æneam collis et herba fuit, etc.*

I

Propertius.

des faibles commencements dont est sortie la maîtresse du monde. Le mont Palatin fut à lui seul tout Rome pendant quelque temps ; mais dans la suite le palais des empereurs remplit l'espace qui avait suffi pour une nation.

Les sept collines sont infiniment moins élevées qu'elles ne l'étaient autrefois, lorsqu'elles méritaient le nom de monts escarpés. Rome moderne est élevée de quarante pieds au-dessus de Rome ancienne. Les vallées qui separaient les collines se sont presque comblées par les ruines des édifices : mais ce qui est plus singulier encore, un amas de vases brisés a élevé deux collines nouvelles ;* et c'est presque une image des temps modernes, que ces progrès ou plutôt ces débris de la civilisation, mettant de niveau les montagnes avec les vallées, effaçant, à la morale comme à la physique, toutes les belles inégalités produites par la nature.

Trois autres collines,† non comprises dans les sept fameuses, donnent à la ville de Rome quelque chose de si pittoresque, que c'est peut-être la seule ville qui, par elle-même, et dans sa propre enceinte, offre les plus magnifiques points de vue. On y trouve un mélange si remarquable de ruines et d'édifices, de campagnes et de déserts, qu'on peut contempler Rome de tous les côtés, et voir toujours un tableau frappant dans la perspective opposée.

* Le monte Citorio et le monte Testacio.

† Le Janicule, le monte Vaticano et le monte Mario.

Oswald ne pouvait se lasser de considérer les traces de l'antique Rome, du point élevé du Capitole où Corinne l'avait conduit. La lecture de l'histoire, les réflexions qu'elle excite, agissent moins sur notre ame que ces pierres en désordre, que ces ruines mêlées aux habitations nouvelles. Les yeux sont tout-puissants sur l'ame : après avoir vu les ruines romaines, on croit aux antiques Romains, comme si l'on avait vécu de leur temps. Les souvenirs de l'esprit sont acquis par l'étude : les souvenirs de l'imagination naissent d'une impression plus immédiate et plus intime, qui donne de la vie à la pensée, et nous rend, pour ainsi dire, témoins de ce que nous avons appris. Sans doute on est importuné de tous ces bâtiments modernes qui viennent se mêler aux antiques débris. Mais un portique debout à côté d'un humble toit ; mais des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres d'églises sont pratiquées, un tombeau servant d'asile à toute une famille rustique, produisent je ne sais quel mélange d'idées grandes et simples, je ne sais quel plaisir de découverte qui inspire un intérêt continuel. Tout est commun, tout est prosaïque dans l'extérieur de la plupart de nos villes européennes ; et Rome, plus souvent qu'aucune autre, présente le triste aspect de la misère et de la dégradation : mais tout-à-coup une colonne brisée, un bas-relief à demi détruit, des pierres liées à la façon indestructible des

architectes anciens, vous rappellent qu'il y a dans l'homme une puissance éternelle, une étincelle divine, et qu'il ne faut pas se lasser de l'exciter en soi-même, et de la ranimer dans les autres.

Ce Forum, dont l'enceinte est si resserrée, et qui a vu tant de choses étonnantes, est une preuve frappante de la grandeur morale de l'homme.

Quand l'univers, dans les derniers temps de Rome, était soumis à des maîtres sans gloire, on trouve des siècles entiers dont l'histoire peut à peine conserver quelques faits ; et ce Forum, petit espace, centre d'une ville alors très-circonscrite, et dont les habitants combattaient autour d'elle pour son territoire, ce Forum n'a-t-il pas occupé, par les souvenirs qu'il retrace, les plus beaux génies de tous les temps ? Honneur donc, éternel honneur aux peuples courageux et libres, puisqu'ils captivent ainsi les regards de la postérité !

Corinne fit remarquer à lord Nelvil qu'on ne trouvait à Rome que très-peu de débris des temps républicains. Les aqueducs, les canaux construits sous terre pour l'écoulement des eaux, étaient le seul luxe de la république, et des rois qui l'ont précédée. Il ne nous reste d'elle que des édifices utiles, des tombeaux élevés à la mémoire de ses grands hommes, et quelques temples de brique qui subsistent encore. C'est seulement après la conquête de la Sicile que les Romains firent usage, pour la pre-

mière fois, du marbre pour leurs monuments : mais il suffit de voir les lieux où de grandes actions se sont passées pour éprouver une émotion indéfinissable.

On ne voit plus sur le Forum aucune trace de cette fameuse tribune, d'où le peuple romain était gouverné par l'éloquence ; on y trouve encore trois colonnes d'un temple élevé par Auguste en l'honneur de Jupiter-Tonnant, lorsque la foudre tomba près de lui sans le frapper ; un arc de triomphe à Septime-Sévère, que le sénat lui éleva pour récompense de ses exploits. Les noms de ses deux fils, Caracalla et Géta, étaient inscrits sur le fronton de l'arc : mais lorsque Caracalla eut assassiné Géta, il fit ôter son nom ; et l'on voit encore la trace des lettres enlevées. Plus loin est un temple à Faustine, monument de la faiblesse aveugle de Marc-Aurèle ; un temple à Vénus, qui, du temps de la république, était consacré à Pallas ; un peu plus loin, les ruines d'un temple dédié au soliel et à la lune, bâti par l'empereur Adrien, qui était jaloux d'Apollodore, fameux architecte grec, et qui le fit périr pour avoir blâmé les proportions de son édifice.

De l'autre côté de la place, l'on voit les ruines de quelques monuments consacrés à des souvenirs plus nobles et plus purs : les colonnes d'un temple qu'on croit être celui de Jupiter-Stator, de Jupiter qui empêchait les Romains de jamais fuir devant

leurs ennemis ; une colonne, débris d'un temple de Jupiter Gardien, placée, dit-on, non loin de l'abîme où s'est précipité Curtius ; des colonnes d'un temple élevé, les uns disent à la Concorde, les autres à la Victoire : peut-être les peuples conquérants confondent-ils ces deux idées, et pensent-ils qu'il ne peut exister de véritable paix que quand ils ont soumis l'univers. A l'extrémité du mont Palatin s'élève un bel arc de triomphe dédié à Titus, pour la conquête de Jérusalem. On prétend que les Juifs qui sont à Rome ne passent jamais sous cet arc ; et l'on montre un petit chemin qu'ils prennent, dit-on, pour l'éviter. Il est à souhaiter, pour l'honneur des Juifs, que cette anecdote soit vraie : les longs souvenirs conviennent aux longs malheurs.

Non loin de là est l'arc de Constantin, embelli de quelques bas-reliefs enlevés au Forum de Trajan par les chrétiens, qui voulaient décorer le monument consacré au "*fondateur du repos* ;" c'est ainsi que Constantin fut appelé. Les arts, à cette époque, étaient déjà dans la décadence ; et l'on dépouillait le passé pour honorer de nouveaux exploits. Ces portes triomphales qu'on voit encore à Rome, perpétuaient, autant que les hommes le peuvent, les honneurs rendus à la gloire. Il y avait sur leurs sommets une place destinée aux joueurs de flûte et de trompette, pour que le vainqueur, en passant, fût enivré tout-a-la-fois par la musique et par la

louange, et goûtât dans un même moment toutes les émotions les plus exaltées.

En face de ces arcs de triomphe sont les ruines du temple de la Paix, bâti par Vespasien ; il était tellement orné de bronze et d'or dans l'intérieur, que lorsqu'un incendie le consuma, des laves de métaux brûlants en découlèrent jusque dans le Forum. Enfin, le Colisée, la plus belle ruine de Rome, termine la noble enceinte où comparait toute l'histoire. Ce superbe édifice, dont les pierres seules, dépouillées de l'or et des marbres, subsistent encore, servit d'arène aux gladiateurs combattant contre les bêtes féroces. C'est ainsi qu'on amusait et trompait le peuple romain par des émotions fortes, alors que les sentiments naturels ne pouvaient plus avoir d'essor. L'on entrait par deux portes dans le Colisée, l'une qui était consacrée aux vainqueurs, l'autre par laquelle on emportait les morts : singulier mépris pour l'espèce humaine, que de destiner d'avance la mort ou la vie de l'homme au simple passe-temps d'un spectacle ! Titus, le meilleur des empereurs, dédia ce Colisée au peuple romain ; et ces admirables ruines portent avec elles un si beau caractère de magnificence et de génie, qu'on est tenté de se faire illusion sur la véritable grandeur, et d'accorder aux chefs-d'œuvre de l'art l'admiration qui n'est due qu'aux monuments consacrés à des institutions généreuses.

Oswald ne se laissait point aller à l'admiration qu'éprouvait Corinne ; en contemplant ces quatre galeries, ces quatre édifices, s'élevant les uns sur les autres, ce mélange de pompe et de vétusté, qui tout-à-la-fois inspire le respect et l'attendrissement, il ne voyait dans ces lieux que le luxe du maître et le sang des esclaves, et se sentait prévenu contre les beaux-arts, qui ne s'inquiètent point du but, et prodiguent leurs dons, à quelque objet qu'on les destine. Corinne essayait de combattre cette disposition.—Ne portez point, dit-elle à lord Nelvil, la rigueur de vos principes de morale et de justice dans la contemplation des monuments d'Italie ; ils rappellent, pour la plupart, je vous l'ai dit, plutôt la splendeur, l'élégance et le goût des formes antiques, que l'époque glorieuse de la vertu romaine. Mais ne trouvez-vous pas quelques traces de la grandeur morale des premiers temps, dans le luxe gigantesque des monuments qui leur ont succédé ? La dégradation même de ce peuple romain est imposante encore : son deuil de la liberté couvre le monde de merveilles ; et le génie des beautés idéales cherche à consoler l'homme de la dignité réelle et vraie qu'il a perdue. Voyez ces bains immenses, ouverts à tous ceux qui voulaient en goûter les voluptés orientales ; ces cirques, destinés aux éléphants qui venaient combattre avec les tigres ; ces aqueducs, qui faisaient tout-à-coup un lac de ces arènes, où les

galères luttèrent à leur tour, où des crocodiles paraissaient à la place où des lions naguère s'étaient montrés ; voilà quel fut le luxe des Romains, quand ils placèrent dans le luxe leur orgueil ! Ces obélisques amenés d'Égypte, et dérobés aux ombres africaines, pour venir décorer les sépulcres des Romains, cette population de statues, qui existait autrefois dans Rome, ne peuvent être considérés comme l'inutile et fastueuse pompe des despotes de l'Asie, c'est le génie romain, vainqueur du monde, que les arts ont revêtu d'une forme extérieure. Il y a quelque chose de surnaturel dans cette magnificence ; et sa splendeur poétique fait oublier et son origine et son but."—

L'éloquence de Corinne excitait l'admiration d'Oswald, sans le convaincre : il cherchait partout un sentiment moral, et toute la magie des arts ne pouvait jamais lui suffire. Alors Corinne se rappela que, dans cette même arène, les chrétiens persécutés étaient morts victimes de leur persévérance ; et montrant à lord Nelvil les autels élevés en l'honneur de leurs cendres, et cette route de la croix que suivent les pénitents, au pied des plus magnifiques débris de la grandeur mondaine, elle lui demanda si cette poussière des martyrs ne disait rien à son cœur.—
"Oui, s'écria-t-il, j'admire profondément cette puissance de l'âme et de la volonté contre les douleurs et la mort : un sacrifice, quel qu'il soit, est plus

beau, plus difficile, que tous les élans de l'ame et de la pensée. L'imagination exaltée peut produire les miracles du génie ; mais ce n'est qu'en se dévouant à son opinion, ou à ses sentiments, qu'on est vraiment vertueux ; c'est alors seulement qu'une puissance céleste subjugué en nous l'homme mortel."

CHAPITRE XIII.

LES SEPT COLLINES.

APRÈS la course du Capitole et du Forum, Corinne et lord Nelvil employèrent deux jours à parcourir les sept collines. Les Romains d'autrefois faisaient une fête en l'honneur des sept collines : c'est une des beautés originales de Rome, que ces monts enfermés dans son enceinte ; et l'on conçoit sans peine comment l'amour de la patrie se plaisait à célébrer cette singularité.

Oswald et Corinne, ayant vu la veille le mont Capitolin, recommencèrent leurs courses par le mont Palatin. Le palais des Césars, appelé le Palais d'or, l'occupait tout entier. Ce mont n'offre à présent que les débris de ce palais. Auguste, Tibère, Caligula et Néron, en ont bâti les quatre côtés ; et des pierres, recouvertes par des plantes fécondes, sont tout ce qu'il en reste aujourd'hui : la nature y a repris son empire sur les travaux des hommes, et la beauté des fleurs console de la ruine des palais. Le

luxe, du temps des rois et de la république, consistait seulement dans les édifices publics ; les maisons des particuliers étaient très-petites et très-simples. Cicéron, Hortensius, les Gracques, habitaient sur ce mont Palatin, qui suffit à peine, lors de la décadence de Rome, à la demeure d'un seul homme. Dans les derniers siècles, la nation ne fut plus qu'une foule anonyme, désignée seulement par l'ère de son maître : on cherche en vain dans ces lieux les deux lauriers plantés devant la porte d'Auguste, le laurier de la guerre, et celui des beaux-arts cultivés par la paix : tous les deux ont disparu.

Il reste encore sur le mont Palatin quelques chambres des bains de Livie ; on y montre la place des pierres précieuses qu'on prodiguait alors aux plafonds, comme un ornement ordinaire ; et l'on y voit des peintures dont les couleurs sont encore parfaitement intactes ; la fragilité même des couleurs ajoute à l'étonnement de les voir conservées, et rapproche de nous les temps passés. S'il est vrai que Livie abrégea les jours d'Auguste, c'est dans l'une de ces chambres que fut conçu cet attentat ; et les regards du souverain du monde, trahi dans ces affections les plus intimes, se sont peut-être arrêtés sur l'un de ces tableaux dont les élégantes fleurs subsistent encore. Que pensa-t-il, dans sa vieillesse, de la vie et de ses pompes ? Se rappela-t-il ses proscriptions ou sa gloire ? craignit-il, espéra-t-il un monde à venir ?

et la dernière pensée, qui révèle tout à l'homme, la dernière pensée d'un maître de l'univers erre-t-elle encore sous ces voûtes ?*

Le mont Aventin offre plus qu'aucun autre les traces des premiers temps de l'histoire romaine. Précisément en face du palais construit par Tibère, on voit les débris du temple de la Liberté, bâti par le père des Gracques. Au pied du mont Aventin était le temple dédié à la Fortune virile, par Servius Tullius, pour remercier les dieux de ce que, étant né esclave, il était devenu roi. Hors des murs de Rome, on trouve aussi les débris d'un temple qui fut consacré à la Fortune des femmes, lorsque Véturie arrêta Coriolan. Vis-à-vis du mont Aventin est le mont Janicule, sur lequel Porsenna plaça son armée. C'est en face de ce mont qu'Horatius Coclès fit couper derrière lui le pont qui conduisait à Rome. Les fondements de ce pont subsistent encore ; il y a sur les bords du fleuve un arc de triomphe bâti en briques, aussi simple que l'action qu'il rappelle était grande. Cet arc fut élevé, dit-on, en l'honneur d'Horatius Coclès. Au milieu du Tibre, on aperçoit une île formée de gerbes de blé recueillies dans les champs de Tarquin, et qui furent pendant long-temps

* Auguste est mort à Nola, comme il se rendait aux eaux de Brundise, qui lui étaient ordonnées ; mais il partit mourant de Rome.

exposées sur le fleuve, parce que le peuple romain ne voulait point les prendre, croyant qu'un mauvais sort y était attaché. On aurait de la peine, de nos jours, à faire tomber sur des richesses quelconques des malédictions assez efficaces pour que personne ne consentît à s'en emparer.

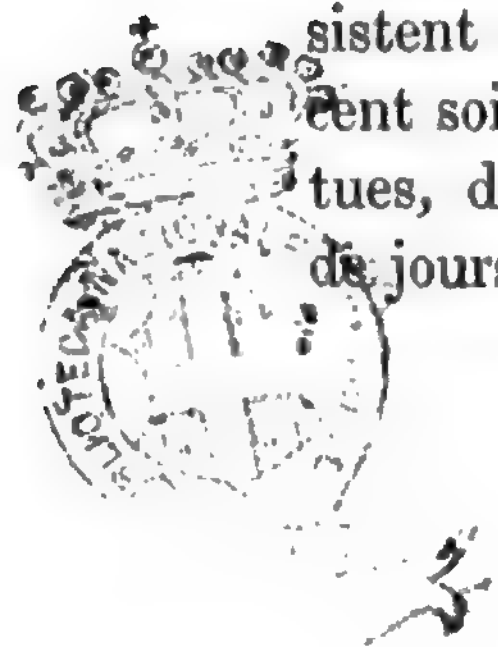
C'est sur le mont Aventin que furent placés les temples de la Pudeur patricienne et de la Pudeur plébéienne. Au pied de ce mont on voit le temple de Vesta, qui subsiste encore presque en entier, quoique les inondations du Tibre, l'aient souvent menacé. Non loin de là sont les débris d'une prison pour dettes, où se passa, dit-on, le beau trait de piété filiale généralement connu. C'est aussi dans ce même lieu que Clélie et ses compagnes, prisonnières de Porsenna, traversèrent le Tibre pour venir joindre les Romains. Ce mont Aventin repose l'ame de tous les souvenirs pénibles que rappellent les autres collines ; et son aspect est beau comme les souvenirs qu'il retrace. On avait donné le nom de belle rive (*pulchrum littus*) au bord du fleuve qui est au pied de cette colline. C'est là que se promenaient les orateurs de Rome, en sortant du Forum ; c'est là que César et Pompée se rencontraient comme de simples citoyens, et qu'ils cherchaient à captiver Cicéron, dont l'indépendante éloquence leur importait plus alors que la puissance même de leurs armées.

La poésie vient encore embellir ce séjour. Virgile a placé sur le mont Aventin la caverne de Cacus ; et les Romains, si grands par leur histoire, le sont encore par les fictions héroïques dont les poètes ont orné leur origine fabuleuse. Enfin, en revenant du mont Aventin, on aperçoit la maison de Nicolas Rienzi, qui essaya vainement de faire revivre les temps anciens dans les temps modernes ; et ce souvenir, tout faible qu'il est à côté des autres, fait encore penser long-temps. Le mont Cœlius est remarquable, parce qu'on y voit les débris du camp des prétoriens, et de celui des soldats étrangers. On a trouvé cette inscription dans les ruines de l'édifice construit pour recevoir ces soldats : *Au génie saint des camps étrangers* ; saint en effet, pour ceux dont il maintenait la puissance ! Ce qui reste de ces antiques casernes fait juger qu'elles étaient bâties à la manière des cloîtres, ou plutôt que les cloîtres ont été bâtis sur leur modèle.

Le mont Esquilin était appelé le mont des Poètes, parce que Mécène ayant son palais sur cette colline, Horace, Properce et Tibulle y avaient aussi leur habitation. Non loin de là sont les ruines des Thermes de Titus et de Trajan. On croit que Raphaël prit le modèle de ses arabesques dans les peintures à fresque des Thermes de Titus. C'est aussi là qu'on a découvert le groupe de Laocoon. La fraîcheur de l'eau donne un tel sentiment de plaisir

dans les pays chauds, qu'on se plaisait à réunir toutes les pompes du luxe et toutes les jouissances de l'imagination dans les lieux où l'on se baignait. Les Romains y faisaient exposer les chefs-d'œuvre de la peinture et de la sculpture. C'était à la clarté des lampes qu'ils les considéraient ; car il paraît, par la construction de ces bâtiments, que le jour n'y pénétrait jamais, et qu'on voulait ainsi préserver de ces rayons du soleil, si poignants dans le Midi : c'est sans doute à cause de la sensation qu'ils produisent, que les anciens les ont appelés les dards d'Apollon. On pourrait croire, en observant les précautions extrêmes prises par les anciens contre la chaleur, que le climat était alors plus brûlant encore que de nos jours. C'est dans les Thermes de Caracalla qu'étaient placés l'Hercule Farnèse, la Flore, et le groupe de Dircé. Près d'Ostie, l'on a trouvé, dans les bains de Néron, l'Apollon du Belvédère. Peut-on concevoir qu'en regardant cette noble figure, Néron n'ait pas senti quelques mouvements généreux !

Les Thermes et les Cirques sont les seuls genres d'édifices consacrés aux amusements publics dont il reste des traces à Rome. Il n'y a point d'autre théâtre que celui de Marcellus, dont les ruines subsistent encore. Pline raconte que l'on a vu trois cent soixante colonnes de marbre, et trois mille statues, dans un théâtre qui ne devait durer que peu de jours. Tantôt les Romains élevaient des bâti-



ments si solides, qu'ils résistaient aux tremblements de terre ; tantôt ils se plaisaient à consacrer des travaux immenses à des édifices qu'ils détruisaient eux-mêmes, quand les fêtes étaient finies : ils se jouaient ainsi du temps sous toutes les formes. Les romains, d'ailleurs, n'avaient pas, comme les Grecs, la passion des représentations dramatiques : les beaux-arts ne fleurirent à Rome que par les ouvrages et les artistes de la Grèce ; et la grandeur romaine s'exprimait plutôt par la magnificence colossale de l'architecture, que par les chefs-d'œuvre de l'imagination. Ce luxe gigantesque, ces merveilles de la richesse, ont un grand caractère de dignité : ce n'était plus de la liberté, mais c'était toujours de la puissance. Les monuments consacrés aux bains publics s'appelaient des provinces ; on y réunissait les diverses productions et les divers établissements qui peuvent se trouver dans un pays tout entier. Le Cirque appelé *Circus maximus*, dont on voit encore les débris, touchait de si près aux palais des Césars, que Néron, des fenêtres de son palais, pouvait donner le signal des jeux. Le Cirque était assez grand pour contenir trois cent mille personnes. La nation, presque tout entière, était amusée dans le même moment : ces fêtes immenses pouvaient être considérées comme une sorte d'institution populaire, qui réunissait tous les hommes pour le

plaisir, comme autrefois ils se réunissaient pour la gloire.

Le mont Quirinal et le mont Viminal se tiennent de si près, qu'il est difficile de les distinguer : c'était là qu'existaient la maison de Salluste et celle de Pompée ; c'est aussi là que le pape a maintenant fixé son séjour. On ne peut faire un pas dans Rome sans rapprocher le présent du passé, et les différents passés entre-eux. Mais on apprend à se calmer sur les événements de son temps, en voyant l'éternelle mobilité de l'histoire des hommes ; et l'on a comme une sorte de honte de s'agiter, en présence de tant de siècles, qui tous ont renversé l'ouvrage de leurs prédécesseurs.

A côté des sept collines, ou sur leur penchant, ou sur leur sommet, on voit s'élever une multitude de clochers, des obélisques, la colonne Trajane, la colonne Antonine, la tour de Conti, d'où l'on prétend que Néron contempla l'incendie de Rome, et la coupole de Saint-Pierre, qui domine encore sur tout ce qui domine. Il semble que l'air soit peuplé par tous ces monuments qui se prolongent vers le ciel, et qu'une ville aérienne plane avec majesté sur la ville de la terre.

En rentrant dans Rome, Corinne fit passer Oswald sous le portique d'Octavie, de cette femme qui a si bien aimé et tant souffert ; puis ils traver-

sèrent *la Route scélérate*, par laquelle l'infame Tullie a passé, foulant le corps de son père sous les pieds de ses chevaux : on voit de loin le temple élevé par Agrippine en l'honneur de Claude qu'elle a fait empoisonner ; et l'on passe enfin devant le tombeau d'Auguste, dont l'enceinte intérieure sert aujourd'hui d'arène aux combats des animaux.—

“ Je vous ai fait parcourir bien rapidement, dit Corinne à lord Nelvil, quelques traces de l'histoire antique ; mais vous comprendrez le plaisir qu'on peut trouver dans ces recherches, à-la-fois savantes et poétiques, qui parlent à l'imagination comme à la pensée. Il y a dans Rome beaucoup d'hommes distingués dont la seule occupation est de découvrir un nouveau rapport entre l'histoire et les ruines.—Je ne sais point d'étude qui captivât davantage mon intérêt, reprit lord Nelvil, si je me sentais assez de calme pour m'y livrer : ce genre d'érudition est bien plus animé que celle qui s'acquiert par les livres : on dirait que l'on fait revivre ce qu'on découvre, et que le passé reparaît sous la poussière qui l'a enseveli.—Sans doute, dit Corinne ; et ce n'est pas un vain préjugé que cette passion pour les temps antiques. Nous vivons dans un siècle où l'intérêt personnel semble le seul principe de toutes les actions des hommes ; et quelle sympathie, quelle émotion, quel enthousiasme pourrait jamais

résulter de l'intérêt personnel ! Il est plus doux de rêver à ces jours de dévouement, de sacrifices et d'héroïsme, qui pourtant ont existé, et dont la terre porte encore les honorables traces.

CHAPITRE XIV.

LES TOMBEAUX.

“Je vous propose aujourd’hui, dit Corinne, une course assez solennelle, mais qui sûrement vous intéressera : allons voir les tombeaux ; allons voir le dernier asile de ceux qui vécurent parmi les monuments dont nous avons contemplé les ruines.—Oui, répondit Oswald, vous avez deviné ce qui convient à la disposition actuelle de mon ame ;” et il prononça ces mots avec un accent si douloureux, que Corinne se tut quelques moments, n’osant pas essayer de lui parler. Mais reprenant courage, par le désir de soulager Oswald de ses peines en l’intéressant vivement à tout ce qu’ils voyaient ensemble, elle lui dit : “Vous le savez, mylord, loin que chez les anciens l’aspect des tombeaux décourageât les vivants, on croyait inspirer une émulation nouvelle en plaçant ces tombeaux sur les routes publiques, afin que, retraçant aux jeunes gens le souvenir des

hommes illustres, ils invitassent silencieusement à les imiter.”

Corinne conduisit lord Nelvil hors des portes de la ville, sur les anciennes traces de la voie Appienne. Ces traces sont marquées, au milieu de la campagne de Rome, par des tombeaux à droite et à gauche, dont les ruines se voient à perte de vue, à plusieurs milles en-delà des murs. Les Romains ne souffraient pas qu'on ensevelît les morts dans l'intérieur de la ville ; les tombeaux seuls des empereurs y étaient admis. Cependant un simple citoyen, nommé Publius Biblius, obtint cette faveur, un récompense de ses vertus obscures. Les contemporains, en effet, honorent plus volontiers celles-là que toutes les autres.

On passe, pour aller à la voie Appienne, par la porte Saint-Sébastien, autrefois appelée, *Capene*. Cicéron dit qu'en sortant par cette porte, les tombeaux qu'on aperçoit les premiers sont ceux des Métellus, des Scipion et des Servilius. Le tombeau de la famille des Scipion a été trouvé dans ces lieux mêmes, et transporté depuis au Vatican. C'est presque un sacrilège de déplacer les cendres, d'altérer les ruines : l'imagination tient de plus près qu'on ne croit à la morale ; il ne faut pas l'offenser. Parmi tant de tombeaux qui frappent les regards, on place des noms au hasard, sans pouvoir être assuré de ce qu'on suppose ; mais cette incertitude

même inspire une émotion qui ne permet de voir avec indifférence aucun de ces monuments. Il en est dans lesquels des maisons de paysans sont pratiquées ; car les Romains consacraient un grand espace, et des édifices assez vastes, à l'urne funéraire de leurs amis ou de leurs concitoyens illustres. Ils n'avaient pas cet aride principe d'utilité, qui fertilise quelques coins de terre de plus, en frappant de stérilité le vaste domaine du sentiment et de la pensée.

On voit, à quelque distance de la voie Appienne, un temple élevé par la république à l'Honneur et à la Vertu ; un autre, au dieu qui a fait retourner Annibal sur ses pas ; la fontaine d'Égérie, où Numa allait consulter la divinité des hommes de bien, la conscience interrogée dans la solitude. Il semble qu'autour de ces tombeaux, les traces seules des vertus subsistent encore. Aucun monument des siècles du crime ne se trouve à côté des lieux où reposent ces illustres morts ; ils se sont entourés d'un honorable espace, où les plus nobles souvenirs peuvent régner sans être troublés.

L'aspect de la campagne, autour de Rome, a quelque chose de singulièrement remarquable : sans doute c'est un désert ; car il n'y a point d'arbres ni d'habitations ; mais la terre est couverte de plantes naturelles, que l'énergie de la végétation renouvelle sans cesse. Ces plantes parasites se glissent dans

les tombeaux, décorent les ruines, et semblent là seulement pour honorer les morts. On dirait que l'orgueilleuse nature a repoussé tous les travaux de l'homme, depuis que les Cincinnatus ne conduisent plus la charrue qui sillonnait son sein ; elle produit des plantes au hasard, sans permettre que les vivants se servent de sa richesse. Ces plaines incultes doivent déplaire aux agriculteurs, aux administrateurs, à tous ceux qui spéculent sur la terre, et qui veulent l'exploiter pour les besoins de l'homme ; mais les âmes rêveuses, que la mort occupe autant que la vie, se plaisent à contempler cette campagne de Rome, où le temps présent n'a imprimé aucune trace ; cette terre qui chérit ses morts, et les couvre avec amour, des inutiles fleurs, des inutiles plantes qui se traînent sur le sol, et ne s'élèvent jamais assez pour se séparer des cendres qu'elles ont l'air de caresser.

Oswald convint que dans ce lieu l'on devait goûter plus de calme que partout ailleurs. L'âme n'y souffre pas autant, par les images que la douleur lui représente ; il semble que l'on partage encore avec ceux qui ne sont plus, les charmes de cet air, de ce soleil et de cette verdure. Corinne observa l'impression que recevait lord Nelvil, et elle en conçut quelque espérance : elle ne se flattait point de consoler Oswald ; elle n'eut pas même souhaité d'effacer de son cœur les justes regrets qu'il devait à la perte de son père ; mais il y a dans le sentiment

même des regrets, quelque chose de doux et d'harmonieux, qu'il faut tâcher de faire connaître à ceux qui n'en ont encore éprouvé que les amertumes ; c'est le seul bien qu'on puisse leur faire.

“ Arrêtons-nous ici, dit Corinne, en face de ce tombeau, le seul qui reste encore presque en entier : ce n'est point le tombeau d'un Romain célèbre, c'est celui de Cécilia Métella, jeune fille, à qui son père a fait élever ce monument.—Heureux, dit Oswald, heureux les enfants qui meurent dans les bras de leur père, et qui reçoivent la mort dans le sein qui leur donna la vie ! La mort elle-même alors perd son aiguillon pour eux.”

Non loin de la voie Appienne, Oswald et Corinne se firent montrer les *Columbarium*, où les esclaves sont réunis à leurs maîtres, où l'on voit dans un même tombeau tout ce qui vécut par la protection d'un seul homme ou d'une seule femme. Les femmes de Livie, par exemple, celles qui, consacrées jadis aux soins de sa beauté, luttaient pour elle contre le temps, et disputaient aux années quelques-uns de ses charmes, sont placées à côté d'elle dans de petites urnes. On croit voir une collection de morts obscurs autour d'un mort illustre, non moins silencieux que son cortège. A peu de distance de là, l'on aperçoit un champ où les vestales infidèles à leurs vœux étaient enterrées vivantes ; singulier

exemple de fanatisme, dans une religion naturellement tolérante.

“Je ne vous mènerai point aux catacombes, dit Corinne à lord Nelvil, quoique, par un hasard singulier, elles soient au-dessous de cette voie Appienne, et qu’ainsi les tombeaux reposent sur les tombeaux. Mais cet asile des chrétiens persécutés a quelque chose de si sombre et de si terrible, que je ne puis me résoudre à y retourner : ce n’est pas cette mélancolie touchante que l’on respire dans les lieux ouverts ; c’est le cachot près du sépulcre, c’est le supplice de la vie à côté des horreurs de la mort. Sans doute on se sent pénétré d’admiration pour les hommes qui, par la seule puissance de l’enthousiasme, ont pu supporter cette vie souterraine, et se sont ainsi séparés entièrement du soleil et de la nature ; mais l’ame est si mal à l’aise dans ce lieu, qu’il n’en peut résulter aucun bien pour elle. L’homme est une partie de la création : il faut qu’il trouve son harmonie morale dans l’ensemble de l’univers, dans l’ordre habituel de la destinée , et de certaines exceptions violentes et redoutables peuvent étonner la pensée, mais effraient tellement l’imagination, que la disposition habituelle de l’ame ne saurait y gagner. Allons plutôt, continua Corinne, voir la pyramide de Cestius ; les protestants qui meurent ici, sont tous ensevelis autour de cette pyramide, et

c'est un doux asile, tolérant et libéral.—Oui, répondit Oswald : c'est là que plusieurs de mes compatriotes ont trouvé leur dernier séjour.”—

Cestius présidait aux jeux des Romains ; son nom ne se trouve point dans l'histoire, mais il est illustré par son tombeau. La pyramide massive qui le renferme, défend sa mort de l'oubli qui a tout-à-fait effacé sa vie. Aurélien, craignant qu'on ne se servît de cette pyramide comme d'une forteresse, pour attaquer Rome, l'a fait enclaver dans les murs qui subsistent encore, non pas comme d'inutiles ruines, mais comme l'enceinte actuelle de Rome moderne. On dit que les pyramides imitent, par leur forme, la flamme qui s'élève sur un bûcher. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette forme mystérieuse attire les regards, et donne un caractère pittoresque à tous les points de vue dont elle fait partie. En face de cette pyramide est le mont Testacée, sous lequel il y a des grottes extrêmement fraîches, où l'on donne des festins pendant l'été. Les festins, à Rome, ne sont point troublés par la vue des tombeaux. Les pins et les cyprès qu'on aperçoit de distance en distance, dans la riante campagne d'Italie, retracent aussi des souvenirs solennels. Les anciens ont toujours senti que l'idée de la mort a sa volupté : l'amour et les fêtes la rappellent ; et l'émotion d'une joie vive semble s'accroître par l'idée même de la brièveté de la vie.

Corinne et lord Nelvil revinrent de la course des tombeaux en côtoyant les bords du Tibre. Jadis il était couvert de vaisseaux et bordé de palais ; jadis ses inondations même étaient regardées comme des présages : c'était le fleuve prophète, la divinité tutélaire de Rome. Maintenant on dirait qu'il coule parmi les ombres ; tant il est solitaire, tant la couleur de ses eaux paraît livide ! Les plus beaux monuments des arts, les plus admirables statues ont été jetées dans le Tibre, et sont cachées sous ses flots. Qui sait si, pour les chercher, on ne le détournera pas un jour de son lit ? Mais quand on songe que les chefs-d'œuvre du génie humain sont peut-être là, devant nous, et qu'un œil plus perçant les verrait à travers les ondes, l'on éprouve je ne sais quelle émotion, qui sans cesse renaît à Rome sous diverses formes, et fait trouver une société pour la pensée dans les objets physiques, muets partout ailleurs.

CHAPITRE XV.

LES EGLISES ET LES PALAIS.

RAPHAEL a dit que Rome moderne était presque en entier bâtie avec les débris de Rome ancienne ; et il est certain qu'on n'y peut faire un pas sans être frappé de quelques restes de l'antiquité. L'on aperçoit *les murs éternels*, selon l'expression de Pline, à travers l'ouvrage des derniers siècles : les édifices de Rome portent presque tous une empreinte historique ; on y peut remarquer, pour ainsi dire, la physionomie des âges. Depuis les Étrusques jusqu'à nos jours, depuis ces peuples plus anciens que les Romains mêmes, et qui ressemblent aux Égyptiens par la solidité de leurs travaux et la bizarrerie de leurs dessins, depuis ces peuples jusqu'au cavalier Bernin, cet artiste maniéré, comme les poètes italiens du dix-septième siècle, on peut observer l'esprit humain à Rome dans les différents caractères des arts, des édifices et des ruines. Le moyen âge et le siècle brillant de Médicis reparaissent à nos yeux

par leurs œuvres, et cette étude du passé, dans les objets présents à nos regards, nous fait pénétrer le génie des temps. On croit que Rome avait autrefois un nom mystérieux, qui n'était connu que de quelques adeptes ; il semble qu'il est encore nécessaire d'être initié dans le secret de cette ville. Ce n'est pas simplement un assemblage d'habitations, c'est l'histoire du monde, figurée par divers emblèmes, et représentée sous diverses formes.

Corinne convint avec lord Nelvil qu'ils iraient voir ensemble d'abord les édifices de Rome moderne, et qu'ils réserveraient pour un autre temps les admirables collections de tableaux et de statues qu'elle renferme. Ils recommencèrent leurs courses par les églises les plus remarquables, entre les nombreuses églises de Rome : elles sont toutes décorées par les magnificences antiques ; mais quelque chose de sombre et de bizarre se mêle à ces beaux marbres, à ces ornements de fête, enlevés aux temples païens. Les colonnes de porphyre et de granit étaient en si grand nombre à Rome, qu'on les a prodiguées presque sans y attacher aucun prix. A Saint-Jean-de-Latran, dans cette église fameuse par les conciles qui y ont été tenus, on trouve une telle quantité de colonnes de marbre, qu'il en est plusieurs qu'on a recouvertes d'un mastic de plâtre pour en faire des pilastres : tant la multitude de ces richesses y avait rendu indifférent !

Quelques-unes de ces colonnes étaient dans le tombeau d'Adrien, d'autres au Capitole ; celles-ci portent encore sur leur chapiteau la figure des oies qui ont sauvé le peuple romain : ces colonnes soutiennent des ornements gothiques ; et quelques-unes, des ornements à la manière des Arabes. L'urne d'Agrippa recèle les cendres d'un pape ; car les morts eux-mêmes ont cédé la place à d'autres morts et les tombeaux ont presque aussi souvent changé de maîtres que la demeure des vivants. Près de Saint-Jean-de-Latran est l'escalier saint, transporté, dit-on, de Jérusalem à Rome. On ne peut le monter qu'à genoux. César lui-même et Claude montèrent aussi à genoux l'escalier qui conduisait au temple de Jupiter Capitolin. A côté de Saint-Jean-de-Latran est le baptistère où l'on dit que Constantin fut baptisé. Au milieu de la place l'on voit un obélisque qui est peut-être le plus ancien monument qui soit dans le monde ; un obélisque contemporain de la guerre de Troie ! un obélisque que le barbare Cambyse respecta cependant assez pour faire arrêter en son honneur l'incendie d'une ville ! un obélisque pour lequel un roi mit en gage la vie de son fils unique ! Les Romains l'ont fait arriver miraculeusement du fond de l'Égypte jusqu'en Italie ; ils détournèrent le Nil de son cours, pour qu'il allât le chercher et le transportât jusqu'à la mer : cet obélisque est encore couvert des hiéroglyphes qui gar-

dent leur secret depuis tant de siècles, et défient jusqu'à ce jour les plus savantes recherches. Les Indiens, les Égyptiens, l'antiquité de l'antiquité, nous seraient peut-être révélés par ces signes. Le charme merveilleux de Rome, ce n'est pas seulement la beauté réelle de ses monuments, mais l'intérêt qu'ils inspirent en excitant à penser ; et ce genre d'intérêt s'accroît chaque jour par chaque étude nouvelle.

Une des églises les plus singulières de Rome, c'est Saint-Paul : son extérieur est celui d'une grange mal bâtie ; et l'intérieur est orné par quatre-vingts colonnes d'un marbre si beau, d'une forme si parfaite, qu'on croit qu'elles appartiennent à un temple d'Athènes, décrit par Pausanias. Cicéron dit : " Nous sommes entourés des vestiges de l'histoire." S'il le disait alors, que dirons-nous maintenant ?

Les colonnes, les statues, les bas-reliefs de l'ancienne Rome, sont tellement prodigués dans les églises de la ville moderne, qu'il en est une (Sainte-Agnès) où des bas-reliefs retournés servent de marches à un escalier, sans qu'on se soit donné la peine de savoir se qu'ils représentent. Quel étonnant aspect offrirait maintenant Rome antique, si l'on avait laissé les colonnes, les marbres, les statues, à la place même où ils ont été trouvés ! la ville ancienne presque en entier serait encore debout ; mais les hommes de nos jours oseraient-ils s'y promener ?

Les palais des grands seigneurs sont extrêmement vastes, d'une architecture souvent très-belle, et toujours imposante : mais les ornements de l'intérieur sont rarement de bon goût ; et l'on n'y a point l'idée de ces appartements élégants que les jouissances perfectionnées de la vie sociale ont fait inventer ailleurs. Ces vastes demeures des princes romains sont désertes et silencieuses ; les paresseux habitants de ces palais se retirent chez eux dans quelques petites chambres inaperçues, et laissent les étrangers parcourir leurs magnifiques galeries, où les plus beaux tableaux du siècle de Léon X sont réunis. Ces grands seigneurs romains sont aussi étrangers maintenant au luxe pompeux de leurs ancêtres, que ces ancêtres l'étaient eux-mêmes aux vertus austères des Romains de la république. Les maisons de campagne donnent encore davantage l'idée de cette solitude, de cette indifférence des possesseurs, au milieu des plus admirables séjours du monde. On se promène dans ces immenses jardins, sans se douter qu'ils aient un maître. L'herbe croît au milieu des allées ; et, dans ces mêmes allées abandonnées, les arbres sont taillés artistement selon l'ancien goût qui régnait en France : singulière bizarrerie, que cette négligence du nécessaire et cette affectation de l'inutile ! Mais on est souvent surpris à Rome, et dans la plupart des autres villes d'Italie, du goût qu'ont les Italiens pour les ornements maniérés ;

eux qui ont sans cesse sous les yeux la noble simplicité de l'antique. Ils aiment ce qui est brillant, plutôt que ce qui est élégant et commode. Ils ont en tout genre les avantages et les inconvénients de ne point vivre habituellement en société. Leur luxe est pour l'imagination, plutôt que pour la jouissance : isolés qu'ils sont entre eux, ils ne peuvent redouter l'esprit de moquerie, qui pénètre rarement à Rome dans les secrets de la maison ; et l'on dirait souvent, à voir le contraste du dedans et du dehors des palais, que la plupart des grands seigneurs d'Italie arrangent leurs demeures pour éblouir les passants, mais non pour y recevoir des amis.

Après avoir parcouru les églises et les palais, Corinne conduisit Oswald dans la Villa Mellini, jardin solitaire, et sans autre ornement que des arbres magnifiques. On voit de là dans l'éloignement, la chaîne des Apennins ; la transparence de l'air colore ces montagnes, les rapproche, et les dessine d'une manière singulièrement pittoresque. Oswald et Corinne restèrent dans ce lieu quelque temps, pour goûter le charme du ciel et la tranquillité de la nature. On ne peut avoir l'idée de cette tranquillité singulière, quand on n'a pas vécu dans les contrées méridionales. L'on ne sent pas, dans un jour chaud, le plus léger souffle de vent. Les plus faibles brins de gazon sont d'une immobilité parfaite ; les animaux eux-mêmes partagent l'indolence inspirée par

le beau temps ; à midi, vous n'entendez point le bourdonnement des mouches, ni le bruit des cigales, ni le chant des oiseaux ; nul ne se fatigue en agitations inutiles et passagères : tout dort, jusqu'au moment où les orages, où les passions réveillent la nature véhémence qui sort avec impétuosité de son profond repos.

Il y a dans les jardins de Rome un grand nombre d'arbres toujours verts, qui ajoutent encore à l'illusion que fait déjà la douceur du climat pendant l'hiver. Des pins d'une élégance particulière, larges et touffus vers le sommet, et rapprochés l'un de l'autre, forment comme une espèce de plaine dans les airs, dont l'effet est charmant, quand on monte assez haut pour l'apercevoir. Les arbres inférieurs sont placés à l'abri de cette voûte de verdure. Deux palmiers seulement se trouvent dans Rome, et sont tous les deux dans des jardins de moines : l'un d'eux, placé sur une hauteur, sert de point de vue à distance ; et l'on a toujours un sentiment de plaisir en apercevant, en retrouvant, dans les diverses perspectives de Rome, ce député de l'Afrique, cette image d'un midi plus brûlant encore que celui de l'Italie, et qui réveille tant d'idées et de sensations nouvelles.

“ Ne trouvez-vous pas, dit Corinne en contemplant avec Oswald la campagne dont ils étaient environnées, que la nature en Italie fait plus rêver

que partout ailleurs ? On dirait qu'elle est ici plus en relation avec l'homme, et que le Créateur s'en sert comme d'un langage entre la créature et lui.— Sans doute, reprit Oswald, je le crois ainsi, mais qui sait si ce n'est pas l'attendrissement profond que vous excitez dans mon cœur, qui me rend sensible à tout ce que je vois ? Vous me révélez les pensées et les émotions que les objets extérieurs peuvent faire naître."

Oswald et Corinne terminèrent leur voyage de Rome par la Villa Borghèse, celui de tous les jardins et de tous les palais romains où les splendeurs de la nature et des arts sont rassemblées avec le plus de goût et d'éclat. On y voit des arbres de toutes les espèces, et des eaux magnifiques. Une réunion incroyable de statues, de vases, de sarcophages antiques, se mêlent avec la fraîcheur de la jeune nature du sud. La mythologie des anciens y semble ranimée. Les naïades sont placées sur le bord des ondes, les nymphes dans des bois dignes d'elles, les tombeaux sous des ombrages élyséens ; la statue d'Esculape est au milieu d'une île ; celle de Vénus semble sortir des ondes : Ovide et Virgile pourraient se promener dans ce beau lieu, et se croire encore au siècle d'Auguste. Les chefs-d'œuvre de sculpture que renferme le palais, lui donnent une magnificence à jamais nouvelle. On aperçoit de loin, à travers les arbres, la ville de Rome et Saint-Pierre, et la

campagne, et les longues arcades, débris des aqueducs qui transportaient les sources des montagnes dans l'ancienne Rome. Tout est là pour la pensée, pour l'imagination, pour la rêverie. Les sensations les plus pures se confondent avec les plaisirs de l'ame, et donnent l'idée d'un bonheur parfait : mais quand on demande, pourquoi ce séjour ravissant n'est-il pas habité ? l'on vous répond que le mauvais air (*la cattiva aria*) ne permet pas d'y vivre pendant l'été.

Ce mauvais air fait, pour ainsi dire, le siège de Rome ; il avance chaque année quelques pas de plus, et l'on est forcé d'abandonner les plus charmantes habitations à son empire : sans doute l'absence d'arbres dans la campagne, autour de la ville, est une des causes de l'insalubrité de l'air, et c'est peut-être pour cela que les anciens Romains avaient consacré les bois aux déesses, afin de les faire respecter par le peuple. Maintenant des forêts sans nombre ont été abattues : pourrait-il en effet exister de nos jours des lieux assez sanctifiés pour que l'avidité s'abstînt de les dévaster ? Le mauvais air est le fléau des habitants de Rome, et menace la ville d'une entière dépopulation ; mais il ajoute peut-être encore à l'effet que produisent les superbes jardins qu'on voit dans l'enceinte de Rome. L'influence maligne ne se fait sentir par aucun signe extérieur ; vous respirez un air qui semble pur et qui est très-agréable ; la terre est riente et fertile ; une

fraîcheur délicieuse vous repose le soir des chaleurs brûlantes du jour : et tout cela, c'est la mort ! “ J'aime, disait Oswald à Corinne, ce danger mystérieux, invisible, ce danger sous la forme des impressions les plus douces. Si la mort n'est, comme je le crois, qu'un appel à une existence plus heureuse, pourquoi le parfum des fleurs, l'ombrage des beaux arbres, le souffle rafraîchissant du soir, ne seraient-ils pas chargés de nous en apporter la nouvelle ? Sans doute le gouvernement doit veiller de toutes les manières à la conservation de la vie humaine ; mais la nature a des secrets que l'imagination seule peut pénétrer ; et je conçois facilement que les habitants et les étrangers ne se dégoûtent point de Rome, par le genre de péril que l'on y court pendant les plus belles saisons de l'année.”

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I.

LES MŒURS DES ITALIENS.

L'IRRESOLUTION du caractère d'Oswald, augmentée par ses malheurs, le portait à craindre tous les partis irrévocables. Il n'avait pas même osé, dans son incertitude, demander à Corinne le secret de son nom et de sa destinée ; et cependant son amour pour elle acquérait chaque jour de nouvelles forces. Mais tout en admirant, tout en aimant Corinne, il se rappelait combien une telle femme s'accordait peu avec la manière de vivre des Anglais, combien elle différait de l'idée que son père s'était formée de celle qu'il lui convenait d'épouser ; et ce qu'il disait à Corinne se ressentait du trouble et de la contrainte que ces réflexions faisaient naître en lui.

Corinne ne s'en apercevait que trop bien ; mais il lui en aurait tant coûté de rompre avec lord Nel-

vil, qu'elle se prêtait elle-même à ce qu'il n'y eût point entre eux d'explication décisive. Elle s'était entièrement séparée du monde, pour se consacrer à son sentiment pour Oswald. Mais à la fin, elle résolut d'accepter une invitation pour un bal où elle était vivement désirée. Rien n'est plus indifférent à Rome que de quitter la société et d'y reparaître tour-à-tour, selon que cela convient : c'est le pays où l'on s'occupe le moins de ce qu'on appelle ailleurs le *commérage* ; chacun fait ce qu'il veut, sans que personne s'en informe, à moins qu'on ne rencontre dans les autres un obstacle à son amour ou à son ambition. Les Romains ne s'inquiètent pas plus de la conduite de leurs compatriotes, que de celle des étrangers qui passent et repassent dans leur ville, rendez-vous des Européens. Quand lord Nelvil sut que Corinne allait au bal, il en éprouva de l'humeur. Il avait cru voir en elle, depuis quelques temps, une disposition mélancolique qui sympathisait avec la sienne ; tout-à-coup elle lui parut vivement occupée de la danse, de ce talent dans lequel elle excellait ; et son imagination semblait animée par la perspective d'une fête. Corinne n'était pas une personne frivole ; mais elle se sentait chaque jour plus subjuguée par son amour pour Oswald, et elle voulait essayer d'en affaiblir la force. Elle savait par expérience que la réflexion et les sacrifices ont moins de pouvoir sur les caractères passionnés que la dis-

traction ; et elle pensait que la raison ne consiste pas à triompher de soi selon les règles, mais comme on le peut. “ Il ne faut pas, disait-elle à lord Nelvil, puisque nous ne sommes point destinés l’un à l’autre, flétrir à jamais pour moi le genre de bonheur dont je dois me contenter.” Lord Nelvil ne répondit point, parce qu’il fallait, en exprimant son sentiment, dire aussi quel dessein ce sentiment lui inspirait ; et son cœur l’ignorait encore. Il se tut donc en soupirant, et suivit Corinne au bal, quoiqu’il lui en coûtât beaucoup d’y aller.

C’était la première fois, depuis son malheur, qu’il revoyait une grande assemblée ; et le tumulte d’une fête lui causa une impression de tristesse. Il écoutait cette musique de danse, qui, comme toutes les musiques, fait rêver, bien qu’elle ne semble destinée qu’à la joie. Le comte d’Erfeuil arriva, tout enchanté d’un bal, d’une assemblée, d’une société nombreuse enfin qui lui rappelait un peu la France. “ J’ai fait ce que j’ai pu, dit-il à lord Nelvil, pour trouver quelque intérêt à ces ruines dont on parle tant à Rome : je ne vois rien de beau dans cela ; c’est un préjugé que l’admiration de ces débris couverts de ronces. J’en dirai mon avis quand je reviendrai à Paris ; car il est temps que ce prestige de l’Italie finisse. Il n’y a pas un monument en Europe, subsistant aujourd’hui dans son entier, qui ne vaille mieux que ces tronçons de colonnes, que ces

bas-reliefs noircis par le temps, qu'on ne peut admirer qu'à force d'érudition. Un plaisir qu'il faut acheter par tant d'études, ne me paraît pas bien vif en lui-même : car pour être ravi par les spectacles de Paris, personne n'a besoin de pâlir sur les livres." Lord Nelvil ne répondit rien. Le comte d'Erfeuil l'interrogea de nouveau sur l'impression que Rome avait produite sur lui. "Au milieu d'un bal, dit Oswald, ce n'est pas trop le moment d'en parler d'une manière sérieuse, et vous savez que je ne sais pas parler autrement.—A la bonne heure, reprit le comte d'Erfeuil : je suis plus gai que vous, j'en conviens ; mais qui sait si je ne suis pas plus sage ? Il y a beaucoup de philosophie, croyez-moi, dans mon apparente légèreté ; la vie doit être prise comme cela.—Vous avez peut-être raison, reprit Oswald ; mais c'est par nature, et non par réflexion que vous êtes ainsi, et voilà pourquoi votre manière d'être ne convient qu'à vous."

Le comte d'Erfeuil entendit nommer Corinne dans la salle du bal ; et il y entra pour savoir ce dont il s'agissait. Lord Nelvil s'avança jusqu'à la porte, et vit le prince d'Amalfi, Napolitain de la plus belle figure, qui priait Corinne de danser avec lui la *Tarentelle*, une danse de Naples, pleine de grâce et d'originalité. Elle accepta sans se faire prier ; ce qui étonna assez le comte d'Erfeuil, accoutumé qu'il était aux refus par lesquels il est d'usage

de faire précéder le consentement. Mais en Italie, on ne connaît pas ce genre de grâces ; et chacun croit tout simplement plaire davantage à la société, en s'empressant de faire ce qu'elle désire. L'habit que Corinne avait mis pour le bal était élégant et léger ; ses cheveux étaient rassemblés dans un filet de soie, à l'italienne ; et ses yeux exprimaient un plaisir vif qui la rendait plus séduisante que jamais. Oswald en fut troublé ; il combattait contre lui-même ; il s'indignait d'être captivé par des charmes dont il devait se plaindre, puisque, loin de songer à lui plaire, c'était pour échapper à son empire que Corinne se montrait si ravissante.

Le prince d'Amalfi s'accompagnait, en dansant, avec des castagnettes. Corinne, avant de commencer, fit avec les deux mains un salut plein de grâce à l'assemblée ; et, tournant légèrement sur elle-même, elle prit le tambour de basque que le prince d'Amalfi lui présentait. Elle se mit à danser, en frappant l'air de ce tambour de basque ; et tous ses mouvements avaient une souplesse, une grâce, un mélange de pudeur et de volupté qui pouvait donner l'idée de la puissance que les Bayadères exercent sur l'imagination des Indiens, quand elles sont, pour ainsi dire, poètes avec leur danse, quand elles expriment tant de sentiments divers, par les pas caractérisés et les tableaux enchanteurs qu'elles offrent aux regards. Corinne connaissait si bien

toutes les attitudes que représentent les peintres et les sculpteurs antiques, que, par un léger mouvement de ses bras, en plaçant son tambour de basque tantôt au-dessus de sa tête, tantôt en avant avec une de ses mains, tandis que l'autre parcourait les grelots avec une incroyable dextérité, elle rappelait les danseuses d'Herculanum, et faisait naître successivement une foule d'idées nouvelles, pour le dessin et la peinture.*

Ce n'était point la danse française, si remarquable par l'élégance et la difficulté des pas ; c'était un talent qui tenait de beaucoup plus près à l'imagination et au sentiment. Le caractère de la musique était exprimé tour-à-tour par la précision et la mollesse des mouvements. . Corinne, en dansant, faisait passer dans l'ame des spectateurs ce qu'elle éprouvait, comme si elle avait improvisé, comme si elle avait joué de la lyre, ou dessiné quelques figures ; tout était langage pour elle : les musiciens, en la regardant, s'animaient à mieux faire sentir le génie de leur art ; et je ne sais quelle joie passionnée, et quelle sensibilité d'imagination électrisaient à-la-fois tous les témoins de cette danse magique, et les transportaient dans une existence idéale, où l'on rêve un bonheur qui n'est pas de ce monde.

Il y a un moment dans cette danse napolitaine

* C'est la danse de madame Recamier qui m'a donné l'idée de celle que j'ai essayé de peindre.

où la femme se met à genoux, tandis que l'homme tourne autour d'elle, non en maître, mais en vainqueur. Quel était dans ce moment le charme de la dignité de Corinne ! comme à genoux elle était souveraine ! Et quand elle se releva, en faisant retentir le son de son instrument, de sa cymbale aérienne, elle semblait animée par un enthousiasme de vie, de jeunesse et de beauté, qui devait persuader qu'elle n'avait besoin de personne pour être heureuse. A la fin de la danse, l'homme se jette à genoux à son tour, et c'est la femme qui danse autour de lui. Corinne en cet instant se surpassa encore, s'il était possible ; sa course était si légère, en parcourant deux ou trois fois le même cercle, que ses pieds chaussés en brodequins volaient sur le plancher avec la rapidité de l'éclair ; et quand elle éleva une de ses mains, en agitant son tambour de basque, et que de l'autre elle fit signe au prince d'Amalfi de se relever, tous les hommes étaient tentés de se mettre à genoux comme lui ; tous excepté lord Nelvil, qui se retira de quelques pas en arrière, et le comte d'Erfeuil qui fit quelques pas en avant pour complimenter Corinne. Quant aux Italiens qui étaient là, ils ne pensaient point à se faire remarquer par leur enthousiasme ; ils s'y livraient, parce qu'ils l'éprouvaient. Ce ne sont pas des hommes assez habitués à la société et à l'amour-propre qu'elle excite, pour s'occuper de l'effet qu'ils produisent ; ils

ne se laissent jamais détourner de leur plaisir par la vanité, ni de leur but par les applaudissements. Corinne était charmée de son succès, et remerciait tout le monde avec une grâce pleine de simplicité. Elle était contente d'avoir réussi, et le laissait voir en bonne enfant, si l'on peut s'exprimer ainsi ; mais ce qui l'occupait surtout, c'était le désir de traverser la foule pour arriver jusqu'à la porte contre laquelle Oswald était appuyé. Elle y arriva enfin, et s'arrêta un moment pour attendre un mot de lui. "Corinne, lui dit-il, en s'efforçant de cacher son trouble, son enchantement et sa peine ; Corinne, voilà bien des hommages, voilà bien des succès ! Mais au milieu de ces adorateurs si enthousiastes, y a-t-il un ami courageux et sûr ? y a-t-il un protecteur pour la vie ? et le vain tumulte des applaudissements devrait-il suffire à une ame telle que la vôtre ?"

CHAPITRE II.

LE MEME SUJET.

LA foule empêcha Corinne de répondre à lord Nelvil. On allait souper ; et chaque *cavaliere servente* se hâtait de s'asseoir à côté de sa dame. Une étrangère arriva ; et, ne trouvant plus de place, aucun homme, excepté lord Nelvil et le comte d'Erfeuil, ne lui offrit la sienne : ce n'était ni par impolitesse, ni par égoïsme, qu'aucun Romain ne s'était levé ; mais l'idée que les grands seigneurs de Rome ont de l'honneur et du devoir, c'est de ne pas quitter d'un pas ni d'un instant leur dame. Quelques-uns, n'ayant pas pu s'asseoir, se tenaient derrière la chaise de leurs belles, prêts à les servir au moindre signe. Les dames ne parlaient qu'à leurs cavaliers ; les étrangers erraient en vain autour de ce cercle, où personne n'avait rien à leur dire ; car les femmes ne savent pas en Italie ce que c'est que la coquetterie, ce que c'est en amour qu'un succès d'amour-propre ; elles n'ont envie de plaire qu'à ce-

lui qu'elles aiment : il n'y a point de séduction d'esprit avant celle du cœur ou des yeux ; les commencements les plus rapides sont suivis quelquefois par un sincère dévouement, et même une très-longue constance.

Trois ou quatre hommes, sous des titres différents, suivent la même femme, qui les mène avec elle, sans se donner quelquefois même la peine de dire leur nom au maître de la maison qui les reçoit : l'un est le préféré, l'autre celui qui aspire à l'être ; un troisième s'appelle le souffrant (*il patito*) ; celui-là est tout-à-fait dédaigné, mais on lui permet cependant de faire le service d'adulateur ; et tous ces rivaux vivent paisiblement ensemble. Les gens du peuple seuls ont encore conservé la coutume des coups de poignard. Il y a dans ce pays un bizarre mélange de simplicité et de corruption, de dissimulation et de vérité, de bonhomie et de vengeance, de faiblesse et de force, qui s'explique par une observation constante : c'est que les bonnes qualités viennent de ce qu'on n'y fait rien pour la vanité, et les mauvaises, de ce qu'on y fait beaucoup pour l'intérêt, soit que cet intérêt tienne à l'amour, à l'ambition, ou à la fortune.

Les distinctions de rang font en général peu d'effet en Italie : ce n'est point par philosophie, mais par facilité de caractère et familiarité de mœurs, qu'on y est peu susceptible des préjugés aristocra-

tiques ; et comme la société ne s'y constitue juge de rien, elle admet tout.

Après le souper, chacun se mit au jeu, quelques femmes aux jeux de hasard, d'autres au whist le plus silencieux ; et pas un mot n'était prononcé dans cette chambre naguère si bruyante. Les peuples du Midi passent souvent de la plus grande agitation au plus profond repos : c'est encore un des contrastes de leur caractère, que la paresse unie à l'activité la plus infatigable ; ce sont en tout des hommes qu'il faut se garder de juger au premier coup d'œil : car les qualités, comme les défauts les plus opposés, se trouvent en eux ; si vous les voyez prudents dans tel instant, il se peut que, dans un autre, ils se montrent les plus audacieux des hommes ; s'ils sont indolents, c'est peut-être qu'ils se reposent d'avoir agi, ou se préparent d'agir encore : enfin, ils ne perdent aucune force de l'âme dans la société, et toutes s'amassent en eux pour les circonstances décisives.

Dans cette assemblée de Rome, où se trouvaient Oswald et Corinne, il y avait des hommes qui perdaient des sommes énormes au jeu, sans qu'on pût l'apercevoir le moins du monde sur leur physionomie : ces mêmes hommes auraient eu l'expression la plus vive et les gestes les plus animés, s'ils avaient raconté quelques faits de peu d'importance. Mais quand les passions arrivent à un certain degré

de violence, elles craignent les témoins, et se voilent presque toujours par le silence et l'immobilité.

Lord Nelvil avait conservé un ressentiment amer de la scène du bal ; il croyait que les Italiens, et leur manière animée d'exprimer l'enthousiasme, avait détourné de lui, du moins pour un moment, l'intérêt de Corinne. On lui proposa de jouer, il le refusa, Corinne aussi ; et elle lui fit signe de venir s'asseoir à côté d'elle. Oswald était inquiet de compromettre Corinne, en passant ainsi la soirée seul avec elle en présence de tout le monde. "Soyez tranquille, lui dit-elle, personne ne s'occupera de nous ; c'est l'usage ici de ne faire en société que ce qui plaît : il n'y a pas une convenance établie, pas un égard exigé ; une politesse bienveillante suffit : personne ne veut que l'on se gêne les uns pour les autres. Ce n'est sûrement pas un pays où la liberté subsiste telle que vous l'entendez en Angleterre ; mais on y jouit d'une parfaite indépendance sociale. —C'est-à-dire, reprit Oswald, qu'on n'y montre aucun respect pour les mœurs ;—au moins, interrompit Corinne, aucune hypocrisie.

"Ce n'est point la sincérité qui est la cause de ce genre de franchise, répondit Oswald, mais l'indifférence pour l'opinion publique. En arrivant ici, j'avais une lettre de recommandation pour une princesse ; je la donnai à mon domestique de place pour la porter ; il me dit : ' Monsieur, dans ce mo-

ment cette lettre ne vous servirait à rien, car la princesse ne voit personne ; elle est *innamorata* ;' et cet état, d'être *innamorata*, se proclamait comme toute autre situation de la vie. Les femmes mettent si peu de mystère à cet égard, qu'elles avouent leurs liaisons avec moins d'embarras que nos femmes n'en auraient en parlant de leurs époux."

Ces paroles blessèrent profondément Corinne ; et se levant aussitôt, elle sortit de la chambre, et retourna subitement chez elle. Oswald fut au désespoir d'avoir offensé Corinne ; mais il avait une sorte d'irratation de ses succès du bal, qui s'était trahie par les paroles qui venaient de lui échapper. Il la suivit chez elle ; mais elle refusa de lui parler ; il y retourna le lendemain matin encore inutilement ; sa porte était fermée.

Les principes de lord Nelvil étaient sévères ; et le mystère qui enveloppait la vie passée de celle qu'il aimait, lui causait une grande douleur. C'est dans cette disposition qu'il écrivit à Corinne.

LETTRE D'OSWALD A CORINNE.

Ce 24 janvier, 1795.

" Vous refusez de me voir ; vous êtes offensée
" de notre conversation d'avant-hier ; vous vous
" proposez sans doute de ne plus admettre à l'avenir

“ chez vous que vos compatriotes : vous voulez ex-
“ pier apparemment le tort que vous avez eu de re-
“ cevoir un homme d’une autre nation. Cependant,
“ loin de me repentir d’avoir parlé avec sincérité
“ sur les Italiennes, à vous, que dans mes chimères
“ je voulais considérer comme une Anglaise, j’oserai
“ dire avec bien plus de force encore, que vous ne
“ trouverez ni bonheur, ni dignité, si vous voulez
“ faire choix d’un époux au milieu de la société qui
“ vous environne. Les hommes, en Italie, valent
“ beaucoup moins que les femmes, car ils ont les
“ défauts des femmes, et les leurs propres en sus.
“ Les habitants du Midi fuient avec soin la peine,
“ et sont décidés au bonheur. N’avez vous pas
“ vu, je le tiens de vous, le mois dernier, au spec-
“ tacle, un homme qui avait perdu huit jours
“ auparavant sa femme, et une femme qu’il disait
“ aimer ? On veut ici se débarrasser, le plus tôt
“ possible, et des morts, et de l’idée de la mort.
“ Les hommes n’inspirent aucun genre de respect
“ aux femmes ; elles ne leur savent aucun gré de
“ leur soumission, parce qu’ils n’ont aucune fer-
“ meté de caractère, aucune occupation sérieuse
“ dans la vie. Il faut, pour que la nature et l’ordre
“ social se montrent dans toute leur beauté, que
“ l’homme soit protecteur et la femme protégée,
“ mais que ce protecteur adore la faiblesse qu’il dé-
“ fend, et respecte la divinité sans pouvoir, qui,

“ comme ses dieux Pénates, porte bonheur à sa
“ maison. Ici l’on dirait presque que les femmes
“ sont le sultan et les hommes le sérail.

“ Les hommes ont la douceur et la souplesse
“ du caractère des femmes : et en effet, dans un
“ pays où il n’y a ni carrière militaire, ni institution
“ libre, comment un homme pourrait-il se former à
“ la dignité et à la force ? Aussi tournent-ils tout
“ leur esprit vers l’habileté ; ils jouent la vie comme
“ une partie d’échecs, dans laquelle le succès est
“ tout. Ce qui leur reste des souvenirs de l’anti-
“ quité, c’est quelque chose de gigantesque dans les
“ expressions et dans la magnificence extérieure ;
“ mais à côté de cette grandeur sans base, vous
“ voyez souvent tout ce qu’il y a de plus vulgaire
“ dans les goûts, et de plus misérablement négligé
“ dans la vie domestique. Est-ce là, Corinne, la
“ nation que vous devez préférer à toute autre ? est-
“ ce elle, dont les bruyants applaudissements vous
“ sont si nécessaires, que toute autre destinée vous
“ paraîtrait silencieuse à côté de ces *bravo* re-
“ tentissants ? Vous êtes une personne inconceva-
“ ble, profonde dans vos sentiments, et légère dans
“ vos goûts ; indépendante par la fierté de votre
“ ame, et cependant asservie par le besoin des dis-
“ tractions ; capable d’aimer un seul, mais ayant
“ besoin de tous. Corinne, Corinne, on ne peut
“ s’empêcher de vous redouter en vous aimant !

CHAPITRE III.

CORINNE A LORD NELVIL.

Ce 25 janvier, 1795.

“ Si votre lettre ne concernait que moi, mylord,
“ je n’essaierais point de me justifier : mon carac-
“ tère est tellement facile à connaître, que celui qui
“ ne me comprendrait pas de lui-même, ne me com-
“ prendrait pas davantage par l’explication que je
“ lui en donnerais. Ce n’est pas de moi que je
“ veux vous parler, c’est de la nation infortunée que
“ vous attaquez si cruellement. Vous dites sur les
“ Italiens ce que disent tous les étrangers, ce qui
“ doit frapper au premier abord ; mais il faut péné-
“ trer plus avant pour juger ce pays, qui a été si
“ grand à diverses époques. D’où vient donc que
“ cette nation a été sous les Romains la plus mili-
“ taire de toutes, la plus jalouse de sa liberté dans
“ les républiques du moyen âge, et dans le 16^{me}
“ siècle la plus illustre par les lettres, les sciences
“ et les arts ? N’a-t-elle pas poursuivi la gloire

“ sous toutes les formes ? Et si maintenant elle
“ n’en a plus, pourquoi n’en accuseriez-vous pas sa
“ situation politique, puisque dans d’autres circon-
“ stances elle s’est montrée si différente de ce qu’elle
“ est maintenant ?

“ Je ne sais si je m’abuse ; mais les torts des
“ Italiens ne font que m’inspirer un sentiment de
“ pitié pour leur sort. Les étrangers de tout temps
“ ont conquis, déchiré ce beau pays, l’objet de
“ leur ambition perpétuelle ; et les étrangers repro-
“ chent avec amertume à cette nation les torts des
“ nations vaincues et déchirées ! L’Europe a reçu
“ des Italiens les arts et les sciences ; et maintenant
“ qu’elle a tourné contre eux leurs propres présents,
“ elle leur conteste souvent encore la dernière gloire
“ qui soit permise aux nations sans force militaire
“ et sans liberté politique, la gloire des sciences et
“ des arts.

“ Il est si vrai que les gouvernements font le
“ caractère des nations, que, dans cette même Italie,
“ vous voyez des différences de mœurs remarquables
“ entre les divers états qui la composent. Les Piémon-
“ tais, qui formaient un petit corps de nation, ont
“ l’esprit plus militaire que le reste de l’Italie ; les
“ Florentins, qui ont possédé ou la liberté, ou des
“ princes d’un caractère libéral, sont éclairés et doux ;
“ les Vénitiens et les Génois se montrent capables
“ d’idées politiques, parce qu’il y a chez eux une aris-

“ tocratie républicaine ; les Milanais sont plus sin-
“ cères, parce que les nations du Nord y ont apporté
“ depuis long temps ce caractère ; les Napolitains
“ pourraient aisément devenir belliqueux, parce
“ qu’ils ont été réunis depuis plusieurs siècles sous
“ un gouvernement à eux. La noblesse romaine,
“ n’ayant rien à faire, ni militairement, ni poli-
“ tiquement, doit être ignorante et paresseuse ; mais
“ l’esprit des ecclésiastiques, qui ont une carrière et
“ une occupation, est beaucoup plus développé que
“ celui des nobles ; et comme le gouvernement pa-
“ pal n’admet aucune distinction de naissance, et
“ qu’il est au contraire purement électif dans l’ordre
“ du clergé, il en résulte une sorte de libéralité, non
“ dans les idées, mais dans les habitudes, qui fait
“ de Rome le séjour le plus agréable pour tous ceux
“ qui n’ont plus ni l’ambition, ni la possibilité de
“ jouer un rôle dans le monde.

“ Les peuples du Midi sont plus aisément
“ modifiés par leurs institutions que les peuples du
“ Nord : ils ont une indolence qui devient bientôt
“ de la résignation ; et la nature leur offre tant
“ de jouissances, qu’ils se consolent facilement des
“ avantages que la société leur refuse. Il y a sûre-
“ ment beaucoup de corruption en Italie ; et cepen-
“ dant la civilisation y est beaucoup moins raffinée
“ que dans d’autres pays. On pourrait presque
“ trouver quelque chose de sauvage à ce peuple,

“ malgré la finesse de son esprit ; cette finesse res-
“ semble à celle du chasseur, dans l’art de surprendre
“ sa proie. Les peuples indolents sont facilement
“ rusés ; ils ont une habitude de douceur qui leur
“ sert à dissimuler, quand il le faut, même leur
“ colère ; c’est toujours avec ces manières accou-
“ tumées qu’on parvient à cacher une situation
“ accidentelle.

“ Les Italiens ont de la sincérité, de la fidélité
“ dans les relations privées. L’intérêt et l’ambition
“ exercent un grand empire sur eux, mais non l’orgueil
“ ou la vanité : les distinctions de rang y font très-
“ peu d’impression ; il n’y a point de société, point
“ de salon, point de mode, point de petits moyens
“ journaliers de faire effet en détail. Ces sources
“ habituelles de dissimulation et d’envie n’existent
“ point chez eux : quand ils trompent leurs ennemis
“ et leurs concurrents, c’est parce qu’ils se considè-
“ rent avec eux comme en état de guerre ; mais en
“ paix, ils ont du naturel et de la vérité.

“ Enfin, mylord, aborderai-je un sujet plus
“ délicat, chercherai-je à démêler pourquoi les hom-
“ mes montrent souvent peu d’esprit militaire ? Ils
“ exposent leur vie pour l’amour et pour la haine
“ avec une grande facilité ; et les coups de poignard
“ donnés et reçus pour cette cause n’étonnent ni
“ n’intimident personne ; ils ne craignent point la
“ mort, quand les passions naturelles commandent

“ de la braver ; mais souvent, il faut l'avouer, ils
“ aiment mieux la vie que des intérêts politiques
“ qui ne les touchent guère, parce qu'ils n'ont point
“ de patrie. Les idées de considération et de dignité
“ sont beaucoup moins puissantes, et même beau-
“ coup moins connues, j'en conviens, en Italie que
“ partout ailleurs. L'absence de société et d'opinion
“ publique en est la cause : mais, malgré tout ce
“ qu'on a dit de la perfidie des Italiens, je soutiens
“ que c'est un des pays du monde où il y a le plus
“ de bonhomie. Cette bonhomie est telle, dans tout
“ ce qui tient à la vanité, que, bien que ce pays
“ soit celui dont les étrangers aient dit le plus de
“ mal, il n'en est point où ils rencontrent un accueil
“ aussi bienveillant.

“ Les Italiens ont une paresse orientale dans
“ l'habitude de la vie ; mais il n'y a point d'hom-
“ mes plus persévérants ni plus actifs, quand une
“ fois leurs passions sont excitées. Ces mêmes
“ femmes aussi, que vous voyez indolentes comme
“ les Odalisques du Sérail, sont capables tout-à-coup
“ des actions les plus dévouées. Il y a des mys-
“ tères dans le caractère et l'imagination des Ita-
“ liens ; et vous y rencontrez tour-à-tour des traits
“ inattendus de générosité et d'amitié, ou des
“ preuves sombres et redoutables de haine et de ven-
“ geance. Il n'y a ici d'émulation pour rien : la
“ vie n'y est plus qu'un sommeil rêveur, sous un

“ beau ciel : mais donnez à ces hommes un but, et
 “ vous les verrez en six mois tout apprendre et
 “ tout concevoir.

“ Les lettres elles-mêmes languissent là où les
 “ pensées ne se renouvellent point par l'action forte
 “ et variée de la vie. Mais dans quel pays cepen-
 “ dant a-t-on jamais témoigné plus qu'en Italie de
 “ l'admiration pour la littérature et les beaux-arts ?
 “ L'histoire nous apprend que les papes, les princes
 “ et les peuples, ont rendu dans tous les temps aux
 “ peintres, aux poètes, aux écrivains distingués, les
 “ hommages les plus éclatants. Cet enthousiasme
 “ pour le talent est, je l'avouerai, mylord, un des
 “ premiers motifs qui m'attachent à ce pays. On
 “ n'y trouve point l'imagination blasée, l'esprit dé-
 “ courageant, ni la médiocrité despotique, qui savent
 “ si bien ailleurs tourmenter ou étouffer le génie na-
 “ turel. Une idée, un sentiment, une expression
 “ heureuse, prennent feu, pour ainsi dire, parmi les
 “ auditeurs. Enfin, quand on voit tant de vie dans
 “ un cercle si resserré, au milieu de tant d'obstacles
 “ et d'asservissements de tout genre, on ne peut
 “ s'empêcher, ce me semble, de prendre un vif in-
 “ térêt à ce peuple, qui respire avec avidité le peu
 “ d'air que l'imagination fait pénétrer à travers les
 “ bornes qui le renferment.

“ Ces bornes sont telles, je ne le nierai point,
 “ que les hommes maintenant acquièrent rarement

“ en Italie cette dignité, cette fierté, qui distinguent
“ les nations libres et militaires. J'avouerais même,
“ si vous le voulez, mylord, que le caractère de ces
“ nations pourrait inspirer aux femmes plus d'en-
“ thousiasme et d'amour. Mais ne serait-il pas
“ possible aussi qu'un homme intrépide, noble et
“ sévère, réunît toutes les qualités qui font aimer,
“ sans posséder celles qui promettent le bonheur ?

“ CORINNE.”

La lettre de Corinne fit repentir Oswald d'avoir pu songer à se détacher d'elle. La dignité spirituelle et la douceur imposante avec lesquelles elle repoussait les paroles dures qu'il s'était permises, le touchèrent et le pénétrèrent d'admiration. Il sentait bien toujours que Corinne n'était pas la femme faible, timide, doutant de tout, hors de ses devoirs et de ses sentiments, qu'il avait choisie, dans son imagination, pour la compagne de sa vie ; et le souvenir de Lucile, telle qu'il l'avait vue à l'âge de douze ans, s'accordait mieux avec cette idée : mais pouvait-on rien comparer à Corinne ?—Il se préparait à se rendre chez elle, pour la remercier de sa lettre, et pour obtenir le pardon de celle qu'il avait écrite, lorsqu'il vit entrer dans sa chambre M. Edgermond, un parent de la jeune Lucile. “ Je suis charmé de vous voir, dit-il à lord Nelvil ; j'ai vu, avant de partir, ma jeune cousine, à laquelle

vous vous intéressez ; elle est plus charmante que jamais ; et dans un an, quand vous reviendrez, je ne doute pas qu'elle ne soit la plus belle femme de l'Angleterre." Ils se dirent encore quelques mots d'une manière assez laconique, quoique bienveillante ; et M. Edgermond allait sortir lorsqu'il revint sur ses pas, et dit : " A propos, mylord, vous pouvez me faire un plaisir : on m'a dit que vous connaissiez la célèbre Corinne ; et bien que je n'aime pas en général les nouvelles connaissances, je suis tout-à-fait curieux de celle-là.—Je demanderai à Corinne la permission de vous mener chez elle, puisque vous le désirez, répondit Oswald.

M. Edgermond s'en alla. Lord Nelvil se hâta d'aller chez Corinne, et jamais il n'y entra avec un plus doux sentiment d'espérance et d'amour : mais, par un mouvement naturel de timidité, il commença la conversation en se rassurant lui-même par des paroles insignifiantes ; et de ce nombre fut la demande d'amener M. Edgermond chez elle. A ce nom, Corinne se troubla visiblement ; Oswald, lui dit-elle, demandez à M. Edgermond s'il n'a pas été dans le Northumberland, ou du moins si ce n'est que depuis cinq ans qu'il y a été : dans ce cas seulement vous pouvez l'amener ici.—Oswald regarda fixement Corinne à ces mots ; elle baissa les yeux et se tut. Lord Nelvil lui répondit : " Je ferai ce

que vous m'ordonner."—Et il partit.—Oswald sut de M. Edgermond qu'il avait été pour la première fois dans le Northumberland l'année précédente, et lui promit de le conduire le soir même chez Corinne.

CHAPITRE IV.

LA LITTÉRATURE ITALIENNE.

LORD Nelvil désirait vivement que M. Edgermond jouît de l'entretien de Corinne ; et pour l'engager à parler, il amena la conversation sur la littérature italienne, et provoqua sa vivacité naturelle, en affirmant que l'Angleterre possédait un plus grand nombre de vrais poètes, et de poètes supérieurs, par l'énergie et la sensibilité, à tous ceux dont l'Italie pouvait se vanter.

“ D'abord, répondit Corinne, les étrangers ne connaissent, pour la plupart, que nos poètes du premier rang. Le Dante, Pétrarque, l'Arioste, Guarini, Le Tasse et Métastase ; tandis que nous en avons plusieurs autres, tels que Chiabrera, Guidi, Filicaja, Parini, &c. sans compter Sannazar, Politien, &c. qui ont écrit en latin avec génie : et tous réunissent dans leurs vers le coloris à l'harmonie ; tous savent, avec plus ou moins de talent, faire entrer les merveilles des beaux-arts et de la nature dans les ta-

bleaux représentés par la parole. Sans doute il n'y a pas dans nos poètes cette mélancolie profonde, cette connaissance du cœur humain qui caractérise les vôtres : mais ce genre de supériorité n'appartient-il pas plutôt aux écrivains philosophes qu'aux poètes ? La mélodie brillante de l'Italien convient mieux à l'éclat des objets extérieurs qu'à la méditation. Notre langue serait plus propre à peindre la fureur que la tristesse, parce que les sentiments réfléchis exigent des expressions plus métaphysiques, tandis que le désir de la vengeance anime l'imagination, et tourne la douleur en dehors. Cesarotti a fait la meilleure et la plus élégante traduction d'Ossian qu'il y ait ; mais il semble, en la lisant, que les mots ont en eux-mêmes un air de fête qui contraste avec les idées sombres qu'ils rappellent. La mesure des vers, les rimes harmonieuses, ces terminaisons rapides, composées de deux syllabes brèves, dont les sons glissent en effet, comme l'indique leur nom (*Sdrucchioli*), imitent quelquefois les pas légers de la danse ; quelquefois des tons plus graves rappellent le bruit de l'orage ou l'éclat des armes : enfin notre poésie est une merveille de l'imagination ; il ne faut y chercher que ses plaisirs sous toutes les formes."

" Sans doute, reprit lord Nelvil, vous expliquez aussi bien qu'il est possible, et les beautés et les défauts de votre poésie ; mais quand ces défauts, sans

les beautés, se trouvent dans la prose, comment les défendrez-vous ? Ce qui n'est que du vague dans la poésie devient du vide dans la prose ; et cette foule d'idées communes, que vos poètes savent embellir par leur mélodie et leurs images, reparait à froid dans la prose, avec une vivacité fatigante. La plupart de vos écrivains en prose, aujourd'hui, ont un langage si déclamatoire, si diffus, si abondant en superlatifs, qu'on dirait qu'ils écrivent tous de commande, avec des phrases reçues, et pour une nature de convention ; ils semblent ne pas se douter qu'écrire c'est exprimer son caractère et sa pensée."

" Vous oubliez, interrompit vivement Corinne, d'abord Machiavel et Boccace ; puis Gravina, Filangieri, et, de nos jours encore, Cesarotti, Verri, Bettinelli, et tant d'autres enfin qui savent écrire et penser. Mais je conviens avec vous que, depuis les derniers siècles, des circonstances malheureuses ayant privé l'Italie de son indépendance, on y a perdu tout intérêt pour la vérité, et souvent même la possibilité de la dire. Il en est résulté l'habitude de se complaire dans les mots, sans oser approcher des idées. Comme l'on était certain de ne pouvoir obtenir par ses écrits aucune influence sur les choses, on n'écrivait que pour montrer de l'esprit ; ce qui est le plus sûr moyen de finir bientôt par n'avoir pas même de l'esprit : car c'est en dirigeant ses efforts vers un objet noblement utile qu'on rencontre

le plus d'idées. Les Italiens, il est vrai, craignent les pensées nouvelles ; mais c'est par paresse qu'ils les redoutent, et non par servilité littéraire. Leur caractère, leur gaieté, leur imagination, ont beaucoup d'originalité ; et cependant, comme ils ne se donnent plus la peine de réfléchir, leurs idées générales sont communes ; leur éloquence même, si vive quand ils parlent, n'a point de naturel quand ils écrivent ; on dirait qu'ils se refroidissent en travaillant : d'ailleurs les peuples du Midi sont gênés par la prose, et ne peignent leurs véritables sentiments qu'en vers. Il n'en est pas de même dans la littérature française, dit Corinne, en s'adressant au comte d'Erfeuil ; vos prosateurs sont souvent plus éloquents, et même plus poétiques que vos poètes.—Il est vrai, répondit le comte d'Erfeuil, que nous avons en ce genre les véritables autorités classiques : Bossuet, La Bruyère, Montesquieu, Buffon, ne peuvent être surpassés ; surtout les deux premiers, qui appartiennent à ce siècle de Louis 14^{me}, qu'on ne saurait trop louer, et dont il faut imiter, autant qu'on le peut les parfaits modèles. C'est un conseil que les étrangers doivent s'empresser de suivre, aussi-bien que nous.—J'ai de la peine à croire, répondit Corinne, qu'il fût désirable pour le monde entier de perdre toute couleur nationale, toute originalité de sentiments et d'esprit, et j'oserai vous dire, M. le comte, que, dans votre pays même, cette orthodoxie littéraire, si je puis

m'exprimer ainsi, qui s'oppose à toute innovation heureuse, doit rendre à la longue votre littérature très-stérile. Le génie est essentiellement créateur; il porte le caractère de l'individu qui le possède. La nature, qui n'a pas voulu que deux feuilles se ressemblassent, a mis encore plus de diversité dans les âmes, et l'imitation est une espèce de mort, puisqu'elle dépouille chacun de son existence naturelle."

"Ne voudriez-vous pas, belle étrangère, repartit le comte d'Erfeuil, que nous admissions chez nous la barbarie tudesque, les Nuits d'Young des Anglais, les *Concetti* des Italiens et des Espagnols? Que deviendraient le goût, l'élégance du style français, après un tel mélange?" Le prince Castel-Forte, qui n'avait point encore parlé, dit: "Il me semble que nous avons tous besoin les uns des autres; la littérature de chaque pays découvre, à qui sait la connaître, une nouvelle sphère d'idées. C'est Charles-Quint lui-même qui a dit qu' *un homme qui sait quatre langues vaut quatre hommes*. Si ce grand génie politique en jugeait ainsi pour les affaires, combien cela n'est-il pas plus vrai pour les lettres! Les étrangers savent tous le français; ainsi leur point de vue est plus étendu que celui des Français, qui ne savent pas les langues étrangères. Pourquoi ne se donnent-ils pas plus souvent la peine de les apprendre? Ils conserveraient ce qui les distingue, et découvriraient ainsi quelquefois ce qui peut leur manquer."

CHAPITRE V.

LE MEME SUJET.

“Vous m’avouerez au moins, reprit le comte d’Erfeuil qu’il est un rapport sous lequel nous n’avons rien à apprendre de personne. Notre théâtre est décidément le premier de l’Europe ; car je ne pense pas que les Anglais eux-mêmes imaginassent de nous opposer Shakspeare.—Je vous demande pardon, interrompit M. Edgermond, ils l’imaginent.”—Et, ce mot dit, il rentra dans le silence. “Alors je n’ai rien à dire, continua le comte d’Erfeuil avec un sourire qui exprimait un dédain gracieux ; chacun peut penser ce qu’il veut ; mais enfin je persiste à croire qu’on peut affirmer sans présomption que nous sommes les premiers dans l’art dramatique : et quant aux Italiens, s’il m’est permis de parler franchement, ils ne se doutent seulement pas qu’il y ait un art dramatique dans le monde. La musique est tout chez eux ; et la pièce n’est rien. Si le second acte d’une pièce a une meilleure musique que le premier,

ils commencent par le second acte ; si ce sont les deux premiers actes de deux pièces différentes, ils jouent ces deux actes le même jour, et mettent entre deux un acte d'une comédie en prose, qui contient ordinairement la meilleure morale du monde, mais une morale toute composée de sentences, que nos ancêtres mêmes ont déjà renvoyées à l'étranger comme trop vieilles pour eux.

“ On est accoutumé en Italie à regarder le théâtre comme une grande salle de réunion, où l'on n'écoute que les airs et le ballet. C'est avec raison que je dis, *où l'on n'écoute que le ballet*, car c'est seulement lorsqu'il va commencer que le parterre fait faire silence ; et ce ballet est encore un chef-d'œuvre de mauvais goût. Excepté les grotesques, qui sont de véritables caricatures de la danse, je ne sais pas ce qui peut amuser dans ces ballets, si ce n'est leur ridicule. J'ai vu Gengis-Kan, mis en ballet, tout couvert d'hermine, tout revêtu de beaux sentiments ; car il cédait sa couronne à l'enfant du roi qu'il avait vaincu, et l'élevait en l'air sur un pied ; nouvelle façon d'établir un monarque sur le trône. C'est bien pis, quand on représente les tragédies, ou des drames qui ne sont pas nommés *drames d'une fin joyeuse* ; on réunit plus d'horreurs en cinq actes que l'imagination ne pourrait se le figurer. Et les acteurs commettent toutes ces horreurs avec le plus grand calme. Il n'y a pas plus en Italie de comé-

die que de tragédie ; et, dans cette carrière encore, c'est nous qui sommes les premiers. Le seul genre qui appartienne vraiment à l'Italie, ce sont les arlequinades ; un valet fripon, gourmand et poltron, un vieux tuteur dupe, avare ou amoureux ; voilà tout le sujet de ces pièces. Vous conviendrez qu'il ne faut pas beaucoup d'efforts pour une telle invention, et que le *Tartufe* et le *Misanthrope* supposent un peu plus de génie."

Corinne convint que les Italiens n'avaient point de théâtre ; mais elle voulut prouver que les circonstances, et non l'absence du talent, en étaient la cause. La comédie qui tient à l'observation des mœurs, ne peut exister que dans un pays où l'on vit habituellement au centre d'une société nombreuse et brillante : il n'y a en Italie que des passions violentes, ou des jouissances paresseuses ; et les passions violentes produisent des crimes ou des vices d'une couleur si forte, qu'elles font disparaître toutes les nuances des caractères. Mais la comédie idéale, pour ainsi dire, celle qui tient à l'imagination, et peut convenir à tous les temps comme à tous les pays, c'est en Italie qu'elle a été inventée.

L'observation du cœur humain est une source inépuisable pour la littérature ; mais les nations qui sont plus propres à la poésie qu'à la réflexion, se livrent plutôt à l'enivrement de la joie qu'à l'ironie philosophique. Il y a quelque chose de triste au

fond de la plaisanterie fondée sur la connaissance des hommes : la gaieté vraiment inoffensive est celle qui appartient seulement à l'imagination.

Machiavel cependant, a fait connaître tous les secrets d'une politique criminelle ; et l'on peut voir par lui de quelle terrible connaissance du cœur humain les Italiens sont capables ; mais une telle profondeur n'est pas du ressort de la comédie ; et les loisirs de la société proprement dite, peuvent seuls apprendre à peindre les hommes sur la scène comique. Goldoni, qui vivait à Venise, la ville d'Italie où il y a le plus de société, met déjà dans ses pièces beaucoup plus de finesse d'observation qu'il ne s'en trouve communément dans les autres auteurs. Néanmoins ses comédies sont monotones ; on y voit revenir les mêmes situations, parce qu'il y a peu de variété dans les caractères. Le vrai caractère de la gaieté italienne, ce n'est pas la moquerie, c'est l'imagination ; ce n'est pas la peinture des mœurs, mais les exagérations poétiques. C'est l'Arioste, et non pas Molière, qui peut amuser l'Italie.

Gozzi, le rival de Goldoni, a bien plus d'originalité dans ses compositions ; elles ressemblent bien moins à des comédies régulières. Il a pris son parti de se livrer franchement au génie italien, de représenter des contes de fées, de mêler les bouffonneries, les arlequinades, au merveilleux des poèmes ; de n'imiter en rien la nature, mais de se laisser aller

aux fantaisies de la gaieté, comme aux chimères de la féerie, et d'entraîner de toutes les manières l'esprit au-delà des bornes de ce qui se passe dans le monde.

Ces diverses idées et plusieurs autres encore furent spirituellement développées par Corinne.— M. Edgermond avait un désir si vif de savoir ce qu'elle pensait de la tragédie, qu'il se hasarda, malgré sa timidité, à lui adresser la parole sur ce sujet.

“Madame, lui dit-il, ce qui me paraît surtout manquer à la littérature italienne, ce sont des tragédies ; il me semble qu'il y a moins loin des enfants aux hommes, que de vos tragédies aux nôtres ; car les enfants dans leur mobilité, ont des sentiments légers, mais vrais, tandis que le sérieux de vos tragédies a quelque chose d'affecté et de gigantesque, qui détruit pour moi toute émotion. N'est-il pas vrai, lord Nelvil ?

“Je pense entièrement comme vous, répondit Oswald. Métastase, que l'on vante comme le poète de l'amour, donne à cette passion, dans tous les pays, dans toutes les situations, la même couleur. C'est avec un respect profond pour le caractère d'Alfieri, que je me permettrai quelques réflexions sur ses pièces. Leur but est si noble, les sentiments que l'auteur exprime, sont si bien d'accord avec sa conduite personnelle, que ses tragédies doivent tou-

jours être louées comme des actions, quand même elles seraient critiquées à quelques égards, comme des ouvrages littéraires. Mais il me semble, que quelques unes de ses tragédies ont autant de monotonie dans la force, que Métastase en a dans la douceur. Il y a dans les pièces d'Alfieri une telle profusion d'énergie et de magnanimité, ou bien une telle exagération de violence et de crime, qu'il est impossible d'y reconnaître le véritable caractère des hommes. Ils ne sont jamais ni si méchants ni si généreux qu'il les peint. Si les tyrans supportaient dans la vie ce que les opprimés leur disent en face dans les tragédies d'Alfieri, on serait presque tenté de les plaindre. La pièce d'Octavie est une de celles où ce défaut de vraisemblance est le plus frappant. Sénèque y moralise sans cesse Néron, comme s'il était le plus patient des hommes, et lui Sénèque, le plus courageux de tous. Le maître du monde, dans la tragédie consent à se laisser insulter, et à se mettre en colère à chaque scène, pour le plaisir des spectateurs, comme s'il ne dépendait pas de lui de tout finir avec un mot. Mais si Shakspeare avait représenté Néron entouré d'hommes tremblants, qui osent à peine répondre à la question la plus indifférente, lui-même cachant son trouble. S'efforçant de paraître calme, et Sénèque près de lui, travaillant à l'apologie du meurtre d'Agrippine, la terreur n'eût-elle pas été mille fois plus grande?

“ Mylord, dit Corinne, je suis de votre avis presque sur tout ; ce n’est donc pas pour vous combattre que je réponds, mais pour présenter quelques exceptions à vos observations, peut-être trop générales. Il est vrai que Métastase est plutôt un poète lyrique que dramatique, et qu’il peint l’amour comme l’un des beaux-arts qui embellissent la vie, et non comme le secret le plus intime de nos peines ou de notre bonheur. En général, quoique notre poésie ait été consacrée à chanter l’amour, je hasarderai de dire que nous avons plus de profondeur et de sensibilité dans la peinture de toutes les autres passions. L’amour, tel qu’il existe en Italie, ne ressemble nullement à l’amour tel que nos écrivains le peignent. Je connais qu’un roman, *Fiammetta* de Boccace, dans lequel on puisse se faire une idée de cette passion décrite avec des couleurs vraiment nationales. En général, notre littérature exprime peu notre caractère et nos mœurs.

“ Alfieri, par un hasard singulier, était, pour ainsi dire, transplanté de l’antiquité dans les temps modernes ; il était né pour agir, et il n’a pu qu’écrire : son style et ses tragédies se ressentent de cette contrainte. Il a voulu marcher par la littérature à un but politique : ce but était le plus noble de tous sans doute ; mais n’importe, rien ne dénature les ouvrages d’imagination comme d’en avoir un.

Le comte d'Erfeuil prit la parole. "Il nous serait impossible, dit-il, de supporter sur la scène les inconséquences des Grecs, ni les monstruosités de Shakspeare ; les Français ont un goût trop pur pour cela. Notre théâtre est le modèle de la délicatesse et de l'élégance : c'est là ce qui le distingue ; et ce serait nous plonger dans la barbarie, que de vouloir introduire rien d'étranger parmi nous. — Autant vaudrait, dit Corinne en souriant, élever autour de vous la grande muraille de la Chine. Il y a sûrement de rares beautés dans vos auteurs tragiques ; il s'en développerait peut-être encore de nouvelles, si vous permettiez quelquefois que l'on vous montrât sur la scène autre chose que des François. Mais nous qui sommes Italiens, notre génie dramatique perdrait beaucoup à s'astreindre à des règles dont nous n'aurions pas l'honneur, et dont nous souffririons la contrainte.

" La *Méropé* de Maffei, le *Saul* d'Alfieri, l'*Aristodème* de Monti, et surtout le poème du Dante, bien que cet auteur n'ait point composé de tragédies, me semblent faits pour donner l'idée de ce que pourrait être l'art dramatique en Italie.

" Lorsque le Dante vivait, dit Oswald, les Italiens jouaient en Europe et chez eux un grand rôle politique. Peut-être vous est-il impossible maintenant d'avoir un théâtre tragique national. Pour que ce théâtre existe, il faut que de grandes circon-

stances développent dans la vie les sentiments qu'on exprime sur la scène. De tous les chefs-d'œuvre de la littérature, il n'en est point qui tienne autant qu'une tragédie à tout l'ensemble d'un peuple ; les spectateurs y contribuent presque autant que les auteurs. Le génie dramatique se compose de l'esprit public, de l'histoire, du gouvernement, des mœurs, enfin de tout ce qui s'introduit chaque jour dans la pensée, et forme l'être moral, comme l'air que l'on respire alimente la vie physique."

CHAPITRE VI.

LA MALADIE DE LORD NELVIL.

Le jour suivant, M. Edgermond entra chez Lord Nelvil. “ Mon cher Oswald, lui dit-il, je pars, je vais à Naples.—Eh pourquoi sitôt ? répondit lord Nelvil.—Parce qu’il ne fait pas bon ici pour moi, continua M. Edgermond. J’ai cinquante ans, et cependant je ne suis pas sûr que je ne devinsse fou de Corinne.—Et si vous le deveniez, interrompit Oswald, que vous en arriverait-il ?—Une telle femme n’est pas faite pour vivre dans le pays de Galles, reprit M. Edgermond ; croyez-moi, mon cher Oswald, il n’y a que les Anglaises pour l’Angleterre. Nos femmes ont des vertus domestiques que vous ne trouverez nulle part. Les hommes en Italie n’ont rien à faire qu’à plaire aux femmes ; ainsi, plus elles sont aimables, mieux c’est. Mais chez nous, où les hommes ont une carrière active, il faut que les femmes soient dans l’ombre ; et ce serait bien dommage d’y mettre Corinne : je la

voudrais sur le trône de l'Angleterre, mais non pas sous mon humble toit. Mylord, j'ai connu votre mère, que votre respectable père a tant regrettée : c'était une personne tout-à-fait semblable à ma jeune cousine, et c'est comme cela que je voudrais une femme, si j'étais encore dans l'âge de choisir et d'être aimé. Adieu, mon cher ami ; ne me sachez pas mauvais gré de ce que je viens de vous dire ; car personne n'est plus que moi l'admirateur de Corinne ; et peut-être qu'à votre âge je ne serais pas capable de renoncer à l'espérance de lui plaire." En achevant ces mots, il prit la main de lord Nelvil, la serra cordialement, et s'en alla.

De tout ce qu'il avait dit, un seul mot avait frappé au cœur d'Oswald ; c'était le souvenir de sa mère, et de l'attachement profond que son père avait eu pour elle. Il l'avait perdue, lorsqu'il n'avait encore que quatorze ans ; mais il se rappelait, avec un profond respect, et ses vertus et le caractère timide et réservé de ses vertus. Son agitation, sa peine devint si forte, qu'elle lui rendit un accident dont il se croyait guéri ; le vaisseau cicatrisé dans sa poitrine se rouvrit.

Il écrivit à Corinne l'accident qui le retenait chez lui ; et quelques mots mélancoliques terminaient sa lettre.

En recevant le billet d'Oswald, elle partit à l'instant à pied, traversant le *corso*, et entrant dans

la maison d'Oswald à la vue de presque toute la société de Rome.

Vers le soir, Oswald paraissait plus oppressé. “ Corinne, lui dit-il à voix basse, lisez-moi dans ce recueil, où sont écrites les pensées de mon père, ses réflexions sur la mort : jamais je ne suis malade sans relire ses consolations. ” — Corinne prit ce recueil, dont Oswald ne se séparait jamais, et, d’une voix tremblante, elle en lut quelques pages.

“ Justes, aimés du Seigneur, vous parlerez de
 “ la mort sans crainte ; car elle ne sera pour vous qu’
 “ un changement d’habitation ; et celle que vous
 “ quitterez est peut-être la moindre de toutes. O
 “ mondes innombrables, qui remplissez à nos yeux
 “ l’infini de l’espace ! communautés inconnues des
 “ créatures de Dieu ; communautés de ses enfants,
 “ éparses, dans le firmament et rangées sous ses
 “ voûtes ! que nos louanges se joignent aux vôtres :
 “ nous ignorons votre condition ; nous ignorons votre
 “ première, votre seconde, votre dernière part aux
 “ générosités de l’Etre-Suprême ; mais en parlant
 “ de la mort et de la vie, du temps passé, du temps
 “ à venir, nous atteignons, nous touchons aux in-
 “ térêts de tous les êtres intelligents et sensibles,
 “ n’importe les lieux et les distances qui les sépa-
 “ rent. Familles des peuples, familles des nations,
 “ assemblages des mondes, vous dites avec nous :
 “ Gloire au maître des cieux, au roi de la nature,

“ au Dieu de l'univers ! gloire, hommage à celui
“ qui peut, à sa volonté, transformer la stérilité en
“ abondance, l'ombre en réalité, et la mort elle-
“ même en éternelle vie !

“ Ah ! sans doute, la fin du juste est la mort
“ désirable ; mais peu d'entre nous, peu d'entre nos
“ anciens, en ont été les témoins. Où est-il, cet
“ homme qui a aimé Dieu sans distraction, qui
“ l'a servi dès sa jeunesse, et qui, atteignant un âge
“ avancé, ne trouve dans ses souvenirs aucun sujet
“ d'inquiétude ? Où est-il cet homme moral en
“ toutes ses actions, sans jamais songer à la louange
“ et aux récompenses de l'opinion ? Où est-il, cet
“ homme si rare parmi les hommes, cet être si digne
“ de nous servir à tous de modèle ? Où est-il ? où
“ est-il ? Ah ! s'il existe au milieu de nous, que
“ nos respects l'entourent ; et demandez, vous
“ ferez bien, demandez d'assister à sa mort, comme
“ au plus beau des spectacles : armez-vous seule-
“ ment de courage, afin de le suivre attentivement
“ sur le lit d'épouvante, dont il ne se relèvera point.
“ Il le prévoit, il en est certain, et la sérénité règne
“ dans ses regards, et son front semble environné
“ d'une auréole céleste ; il dit avec l'apôtre : *je*
“ *sais à qui j'ai cru* ; et cette confiance, lorsque ses
“ forces s'éteignent, anime encore ses traits. Il
“ contemple déjà sa nouvelle patrie ; mais, sans ou-
“ blier celle qu'il va quitter ; il est à son Créateur

“ et à son Dieu, sans rejeter loin de lui les senti-
“ ments qui ont charmé sa vie.

“ C’est une épouse fidèle qui, selon les lois de
“ la nature, doit, entre les siens, le suivre la première:
“ il la console, il essuie ses larmes, il lui donne ren-
“ dez-vous dans ce séjour de félicité qu’il ne peut se
“ peindre sans elle. Il lui retrace les jours heureux
“ qu’ils ont parcourus ensemble, non pour déchirer
“ le cœur d’une sensible amie, mais pour accroître
“ leur confiance mutuelle en la bonté céleste. Il
“ rappelle encore à la compagne de sa fortune l’amour
“ si tendre qu’il eut toujours pour elle, non pour
“ animer des regrets qu’il voudrait adoucir, mais
“ pour jouir de la douce idée que deux vies ont tenu
“ à la même tige, et que, par leur union, elles de-
“ viendront peut-être une défense, une garantie de
“ plus, dans cet obscur avenir, où la pitié d’un Dieu
“ suprême est le dernier refuge de nos pensées. Hé-
“ las ! peut-on se former une juste image de toutes
“ les émotions qui pénètrent une ame aimante, au
“ moment où une vaste solitude se présente à nos
“ regards, au moment où les sentiments, les intérêts
“ dont on a subsisté pendant le cours de ses belles
“ années, vont s’évanouir pour jamais ? Ah ! vous
“ qui devez survivre à cet être semblable à vous,
“ que le ciel vous avait donné pour soutien, à cet
“ être qui était tout pour vous, et dont les regards
“ vous disent un effrayant adieu, vous ne refuserez

“ pas de placer votre main sur un cœur défaillant,
“ afin qu’une dernière palpitation vous parle encore,
“ lorsque tout autre langage n’existera plus. Eh !
“ vous blâmerions-nous, amis fidèles, si vous aviez
“ désiré que vos cendres se confondissent, que vos
“ dépouilles mortelles fussent réunies dans le même
“ asile ? Ah ! nous nous égarons peut-être lorsque
“ nous essayons de décrire les derniers jours de
“ l’homme sensible, de l’homme qui voit la mort s’a-
“ vancer à grands pas, qui la voit prête à le séparer
“ de tous les objets de son affection.

“ Il se ranime, et reprend un moment de force,
“ afin que ses dernières paroles servent d’instruction
“ à ses enfants. Il leur dit : Ne vous effrayez point
“ d’assister à la fin prochaine de votre père, de votre
“ ancien ami. C’est par la loi de la nature, qu’il
“ quitte avant vous cette terre où il est venu le pre-
“ mier. Il eût souhaité sans doute de vous aider plus
“ long-temps de son expérience, et de faire encore
“ quelques pas avec vous, à travers les périls dont
“ votre jeunesse est environnée : *mais la vie n’a*
“ *point de défense, quand il faut descendre au tom-*
“ *beau.* Vous irez seuls maintenant, seuls au mi-
“ lieu d’un monde d’où je vais disparaître. Puissiez-
“ vous recueillir avec abondance les biens que la
“ Providence y a semés ! mais n’oubliez jamais que
“ ce monde lui-même est une patrie passagère, et
“ qu’une autre plus durable vous appelle. Nous

“ nous reverrons peut-être ; et quelque part, sous les
“ regards de mon Dieu, j’offrirai pour vous en sacri-
“ fice et mes vœux et mes larmes. Aimez la re-
“ ligion qui a tant de promesses ; aimez la religion,
“ ce dernier traité d’alliance entre les pères et les
“ enfants, entre la mort et la vie.....Approchez-
“ vous de moi !.....que je vous aperçoive encore,
“ que la bénédiction d’un serviteur de Dieu soit sur
“ vous.....Il meurt.....O anges du ciel ! recevez
“ son ame, et laissez-nous sur la terre le souvenir
“ de ses actions, le souvenir de ses espérances.”

CHAPITRE VII.

LES STATUES.

UN jour, lorsque lord Nelvil fut rétabli, Corinne lui proposa d'aller voir ensemble ce que la sculpture et la peinture offraient à Rome de plus beau. " Il est honteux, lui dit-elle en souriant, que vous ne connaissiez ni nos statues ni nos tableaux ; et demain il faut commencer le tour des musées et des galeries."

Ils allèrent d'abord au musée du Vatican, ce palais des statues, où l'on voit la figure humaine divinisée par le paganisme, comme les sentiments de l'ame le sont maintenant par le christianisme. Lord Nelvil remarqua ces salles silencieuses, où sont rassemblées les images des dieux et des héros, où la plus parfaite beauté, dans un repos éternel, semble jouir d'elle-même. En contemplant ces traits et ces formes admirables, il se révèle je ne sais quel dessein de la Divinité sur l'homme, exprimé par la noble figure dont elle a daigné lui faire don. L'ame s'élève

par cette contemplation à des espérances pleines d'enthousiasme et de vertu : car la beauté est une dans l'univers ; et, sous quelque forme qu'elle se présente, elle excite toujours une émotion religieuse dans le cœur de l'homme. Quelle poésie que ses visages, où la plus sublime expression est pour jamais fixée, où les plus grandes pensées sont revêtues d'une image si digne d'elle !

Quelquefois un sculpteur ancien ne faisait qu'une statue dans sa vie ; elle était toute son histoire. Il la perfectionnait chaque jour : s'il aimait, s'il était aimé, s'il recevait par la nature ou par les beaux-arts, une impression nouvelle, il embellissait les traits de son héros par ses souvenirs et par ses affections. Il savait ainsi traduire aux regards tous les sentiments de son âme. La douleur de nos temps modernes, au milieu de notre état social si froid et si oppressif, est ce qu'il y a de plus noble dans l'homme ; et, de nos jours, qui n'aurait pas souffert n'aurait jamais senti ni pensé. Mais il y avait dans l'antiquité quelque chose de plus noble que la douleur : c'était le calme héroïque, c'était le sentiment de sa force, qui pouvait se développer au milieu d'institutions franches et libres. Les plus belles statues des Grecs n'ont presque jamais indiqué que le repos. Le Laocoon et la Niobé sont les seules qui peignent des douleurs violentes ; mais c'est la vengeance du ciel qu'elles rappellent toutes les deux

et non les passions nées dans le cœur humain. L'être moral avait une organisation si saine chez les anciens, l'air circulait si librement dans leur large poitrine, et l'ordre politique était si bien en harmonie avec les facultés, qu'il n'existait presque jamais, comme de notre temps, des âmes mal à l'aise : cet état fait découvrir beaucoup d'idées fines, mais ne fournit point aux arts, et particulièrement à la sculpture, les simples affections, les éléments primitifs des sentiments, qui peuvent seuls s'exprimer par le marbre éternel.

A peine trouve-t-on dans leurs statues quelques traces de mélancolie. Une tête d'Apollon, au palais Justiniani, une autre d'Alexandre mourant, sont les seules où les dispositions de l'âme rêveuse et souffrante soient indiquées ; mais elles appartiennent l'une et l'autre, selon toute apparence, au temps où la Grèce était asservie. Dès-lors, il n'y avait plus cette fierté, ni cette tranquillité d'âme, qui ont produit chez les anciens les chefs-d'œuvre de la sculpture, et de la poésie composée dans le même esprit.

La pensée qui n'a plus d'aliments au-dehors se replie sur elle-même, analyse, travaille, creuse les sentiments intérieurs ; mais elle n'a plus cette force de création qui suppose et le bonheur, et la plénitude de forces que le bonheur seul peut donner. Les sarcophages, même chez les anciens, ne rappellent que les idées guerrières ou riantes : dans

la multitude de ceux qui se trouvent au musée du Vatican, on voit des batailles, des jeux représentés en bas-relief sur les tombeaux. Le souvenir de l'activité de la vie était le plus bel hommage que l'on crût devoir rendre aux morts. Rien n'affaiblissait, rien ne diminuait les forces. L'encouragement, l'émulation, étaient le principe des beaux-arts comme de la politique : il y avait place pour toutes les vertus, comme pour tous les talents. Le vulgaire se glorifiait de savoir admirer ; et le culte du génie était desservi par ceux même qui ne pouvait point aspirer à ses couronnes.

La religion Grecque n'était point, comme le Christianisme, la consolation du malheur, la richesse de la misère, l'avenir des mourants : elle voulait la gloire, le triomphe ; elle faisait, pour ainsi dire, l'apothéose de l'homme. Dans ce culte périssable, la beauté même était un dogme religieux. Si les artistes étaient appelés à peindre les passions basses ou féroces, ils en sauvaient la honte à la figure humaine, en y joignant, comme dans les faunes et les centaures, quelques traits des animaux ; et, pour donner à la beauté son plus sublime caractère, ils unissaient tour-à-tour dans les statues des hommes et des femmes, dans la Minerve guerrière et dans l'Apollon Musagète, les charmes des deux sexes, la force à la douceur, la douceur à la force ;

mélange heureux de deux qualités opposées, sans lequel aucune des deux ne serait parfaite.

Corinne retint Oswald quelque temps devant des statues endormies qui sont placées sur les tombeaux, et montrent l'art de la sculpture sous le point de vue le plus agréable. Elle lui fit remarquer que toutes les fois que les statues sont censées représenter une action, le mouvement qui s'arrête produit une sorte d'étonnement quelquefois pénible. Mais les statues dans le sommeil, ou seulement dans l'attitude d'un repos complet, offrent une image de l'éternelle tranquillité, qui s'accorde merveilleusement avec l'effet général du Midi sur l'homme. Il semble que là les beaux-arts soient les paisibles spectateurs de la nature, et que le génie lui-même, qui agite l'ame dans le Nord, ne soit, sous un beau ciel, qu'une harmonie de plus.

Oswald et Corinne passèrent dans la salle où sont rassemblées les images sculptées des animaux et des reptiles ; et la statue de Tibère se trouve par hasard au milieu de cette cour. C'est sans projet qu'une telle réunion s'est faite. Ces marbres se sont d'eux-mêmes rangés autour de leur maître. Une autre salle renferme les monuments tristes et sévères des Égyptiens, de ce peuple chez lequel les statues ressemblent plus aux momies qu'aux hommes, et qui, par ses institutions silencieuses, roides et serviles, semble avoir, autant qu'il le pouvait, assimilé

la vie à la mort. Les Égyptiens excellaient bien plus dans l'art d'imiter les animaux que les hommes ; c'est l'empire de l'ame qui semble leur être inaccessible.

Viennent ensuite les portiques du musée, où l'on voit à chaque pas un nouveau chef-d'œuvre. Des vases, des autels, des ornements de toute espèce entourent l'Apollon, le Laocoon, les Muses. C'est là qu'on apprend à sentir Homère et Sophocle ; c'est là que se révèle à l'ame une connaissance de l'antiquité qui ne peut jamais s'acquérir ailleurs. C'est en vain que l'on se fie à la lecture de l'histoire pour comprendre l'esprit des peuples : ce que l'on voit excite en nous bien plus d'idées que ce qu'on lit ; et les objects extérieurs causent une émotion forte, qui donne à l'étude du passé l'intérêt et la vie qu'on trouve dans l'observation des hommes et des faits contemporains. Au milieu des superbes portiques, asile de tant de merveilles, il y a des fontaines qui coulent sans cesse, et vous avertissent doucement des heures qui passaient de même, il y a deux mille ans, quand les artistes de ces chefs-d'œuvre existaient encore. Mais l'impression la plus mélancolique que l'on éprouve au musée du Vatican, c'est en contemplant les débris de statues que l'on y voit rassemblées ; le torse d'Hercule, des têtes séparées du tronc, un pied de Jupiter, qui suppose une statue plus grande et plus parfaite que

toutes celles que nous connaissons. On croit voir le champ de bataille où le temps a lutté contre le génie ; et ces membres mutilés attestent sa victoire et nos pertes.

Après être sortis du Vatican, Corinne conduisit Oswald devant les colosses de Monte-Cavallo ; ces deux statues représentent, dit-on, Castor et Pollux. Chacun des deux héros dompte d'une seule main un cheval fougueux qui se cabre. Ces formes colossales, cette lutte de l'homme avec les animaux, donne, comme tous les ouvrages des anciens, une admirable idée de la puissance physique de la nature humaine. Mais cette puissance a quelque chose de noble qui ne se retrouve plus dans notre ordre social, où la plupart des exercices du corps sont abandonnés aux gens du peuple. Ce n'est point la force animale de la nature humaine, si l'on peut s'exprimer ainsi, qui se fait remarquer dans ces chefs-d'œuvre. Il semble qu'il y avait une union plus intime entre les qualités physiques et morales chez les anciens, qui vivaient sans cesse au milieu de la guerre, et d'une guerre presque d'homme à homme. La force du corps et la générosité de l'ame, la dignité des traits et la fierté du caractère, la hauteur de la stature et l'autorité du commandement, étaient des idées inséparables, avant qu'une religion intellectuelle eût placé la puissance de l'homme dans son ame. La figure humaine, qui

était aussi la figure des dieux, paraissait symbolique ; et le colosse nerveux de l'Hercule, et toutes les figures de l'antiquité dans ce genre, ne retracent point les vulgaires idées de la vie commune, mais la volonté toute-puissante, la volonté divine, qui se montresous l'emblème d'une force physique surnaturelle.

Corinne et lord Nelvil terminèrent leur journée en allant voir l'atelier de Canova, du plus grand sculpteur moderne. Comme il était tard, ce fut aux flambeaux qu'ils se le firent montrer, et les statues gagnent beaucoup à cette manière d'être vues. Les anciens en jugeaient ainsi, puisqu'ils les plaçaient souvent dans leurs Thermes, où le jour ne pouvait pas pénétrer. A la lueur des flambeaux, l'ombre plus prononcée amortit la brillante uniformité du marbre, et les statues paraissent des figures pâles, qui ont un caractère plus touchant et de grâce et de vie. Il y avait chez Canova une admirable statue destinée pour un tombeau : elle représentait le Génie de la douleur, appuyé sur un lion, emblème de la force.

CHAPITRE VIII.

LES TABLEAUX.

LES chefs-d'œuvre de la peinture étaient alors réunis à Rome ; et sa richesse, sous ce rapport, surpassait toutes celles du reste du monde. Un seul point de discussion pouvait exister sur l'effet que produisaient ces chefs-d'œuvre. La nature des sujets que les grands artistes d'Italie ont choisis, se prête-t-elle à toute la variété, à toute l'originalité de passions et de caractères que la peinture peut exprimer ? Oswald et Corinne différaient d'opinion à cet égard ; mais cette différence, comme toutes celles qui existaient entre eux, tenait à la diversité des nations, des climats et des religions. Corinne affirmait que les sujets les plus favorables à la peinture, c'étaient les sujets religieux. Elle disait que la sculpture était l'art du paganisme, comme la peinture était celui du christianisme, et que l'on retrouvait dans ces arts, comme dans la poésie, les qualités qui distinguent la littérature ancienne et

moderne. Les tableaux de Michel-Ange, ce peintre de la Bible, de Raphaël, ce peintre de l'Évangile, supposent autant de profondeur et de sensibilité qu'on en peut trouver dans Shakspeare et Racine. La sculpture ne saurait présenter aux regards qu'une existence énergique et simple, tandis que la peinture indique les mystères du recueillement et de la résignation, et fait parler l'ame immortelle à travers de passagères couleurs. Corinne soutenait aussi que les faits historiques, ou tirés des poèmes, étaient rarement pittoresques. Il faudrait souvent, pour comprendre de tels tableaux, que l'on eût conservé l'usage des peintres du vieux temps, d'écrire les paroles que doivent dire les personnages sur un ruban qui sort de leur bouche. Mais les sujets religieux sont à l'instant entendus par tout le monde ; et l'attention n'est point détournée de l'art, pour deviner ce qu'il représente.

Corinne pensait que l'expression des peintres modernes, en général, était souvent théâtrale ; qu'elle avait l'empreinte de leur siècle, où l'on ne connaissait plus, comme André Mantegna, Pérugin et Léonard de Vinci, cette unité d'existence, ce naturel dans la manière d'être, qui tient encore du repos antique. Mais à ce repos est unie la profondeur de sentiments qui caractérise le christianisme. Elle admirait la composition sans artifice des tableaux de Raphaël, surtout dans sa première manière. Toutes

les figures ont dirigées vers un objet principal, sans que l'artiste ait songé à les grouper en attitude, à travailler l'effet qu'elles peuvent produire. Corinne disait que cette bonne foi dans les arts d'imagination comme dans tout le reste, est le caractère du génie, et que le calcul du succès est presque toujours destructeur de l'enthousiasme. Elle prétendait qu'il y avait de la rhétorique en peinture comme dans la poésie, et que tous ceux qui ne savaient pas caractériser cherchaient les ornements accessoires, réunissaient tout le prestige d'un sujet brillant aux costumes riches, aux attitudes remarquables ; tandis qu'une simple vierge tenant son enfant dans ses bras, un vieillard attentif dans la messe de Bolsène, un homme appuyé sur son bâton dans l'école d'Athènes, sainte Cécile levant les yeux au ciel, produisaient, par l'expression seule du regard et de la physionomie des impressions bien plus profondes. Ces beautés naturelles se découvrent chaque jour davantage : mais, au contraire, dans les tableaux d'effet, le premier coup-d'œil est toujours le plus frappant.

Corinne ajoutait à ces réflexions une observation qui les fortifiait encore ; c'est que les sentiments religieux des Grecs et des Romains, la disposition de leur ame en tout genre ne pouvant être la nôtre, il nous est impossible de créer dans leur sens, d'inventer, pour ainsi dire, sur leur terrain. L'on peut les imiter à force d'étude ; mais comment le génie

trouverait-il tout son essor dans un travail où la mémoire et l'érudition sont si nécessaires ! Il n'en est pas de même des sujets qui appartiennent à notre propre histoire ou à notre propre religion. Les peintres peuvent en avoir eux-mêmes l'inspiration personnelle ; ils sentent ce qu'ils peignent, ils peignent ce qu'ils ont vu. La vie leur sert pour imaginer la vie ; mais, en se transportant dans l'antiquité, il faut qu'ils inventent d'après les livres et les statues. Enfin, Corinne trouvait que les tableaux pieux faisaient à l'ame un bien que rien ne pouvait remplacer, et qu'ils supposaient dans l'artiste un saint enthousiasme, qui se confond avec le génie, le renouvelle, le ranime, et peut seul le soutenir contre les dégoûts de la vie et les injustices des hommes.

Oswald recevait, sous quelques rapports, une impression différente. D'abord il était presque scandalisé de voir représenter en peinture, comme l'a fait Michel-Ange, la figure de la Divinité même, revêtue de traits mortels. Il croyait que la pensée n'osait lui donner des formes, et qu'on trouvait à peine au fond de son ame, une idée assez intellectuelle, assez éthérée, pour l'élever jusqu'à l'Etre suprême ; et quant aux sujets tirés de l'Écriture sainte, il lui semblait que l'expression et les images dans ce genre de tableaux laissaient beaucoup à désirer. Il croyait, avec Corinne, que la méditation religieuse est le sentiment le plus intime que

l'homme puisse éprouver ; et, sous ce rapport, il est celui qui fournit aux peintres les plus grands mystères de la physionomie et du regard ; mais la religion réprimant tous les mouvements du cœur qui ne naissent pas immédiatement d'elle, les figures des saints et des martyrs ne peuvent être très-variées. Le sentiment de l'humilité, si noble devant le ciel, affaiblit l'énergie des passions terrestres, et donne nécessairement de la monotonie à la plupart des sujets religieux. Quand Michel-Ange, avec son terrible talent, a voulu peindre ces sujets, il en a presque altéré l'esprit, en donnant à ses prophètes une expression redoutable et puissante qui en fait des Jupiters plutôt que des saints. Souvent aussi il le sert, comme le Dante, des images du paganisme, et mêle la mythologie à la religion chrétienne. Une des circonstances les plus admirables de l'établissement du christianisme, c'est l'état vulgaire des apôtres qui l'ont prêché, l'asservissement et la misère du peuple juif, dépositaire pendant long-temps des promesses qui annonçaient le Christ. Ce contraste entre les petitesse des moyens et la grandeur du résultat est très-beau moralement ; mais en peinture, où les moyens seuls peuvent paraître, les sujets chrétiens doivent être moins éclatants que ceux qui sont tirés des temps héroïques et fabuleux. Parmi les arts, la musique seule peut être purement religieuse. La peinture

ne saurait se contenter d'une expression aussi rêveuse et aussi vague que celle des sons. Il est vrai que l'heureuse combinaison des couleurs et du clair-obscur produit, si l'on peut s'exprimer ainsi, un effet musical dans la peinture ; mais, comme elle représente la vie, on lui demande l'expression des passions dans toute leur énergie et leur diversité. Sans doute il faut choisir, parmi les faits historiques, ceux qui sont assez connus pour qu'il ne faille point d'étude pour les comprendre ; car l'effet produit par les tableaux doit être immédiat et rapide, comme tous les plaisirs causés par les beaux-arts ; mais quand les faits historiques sont aussi populaires que les sujets religieux, ils ont sur eux l'avantage de la variété des situations et des sentiments qu'ils retracent.

Lord Nelvil pensait aussi qu'on devait de préférence représenter en tableaux les scènes de tragédie, ou les fictions poétiques les plus touchantes, afin que tous les plaisirs de l'imagination et de l'ame fussent réunis. Corinne combattit encore cette opinion, quelque séduisante qu'elle fût. Elle était convaincue que l'empiètement d'un art sur l'autre leur nuisait mutuellement. La sculpture perd les avantages qui lui sont particuliers, quand elle aspire aux groupes de la peinture ; la peinture, quand elle veut atteindre à l'expression dramatique. Les arts sont bornés dans leurs effets. Le génie ne cherche point

à combattre ce qui est dans l'essence des choses ; sa supériorité consiste, au contraire, à la deviner.—
“ Vous, dit-elle à lord Nelvil, n'aimez pas les arts en eux-mêmes, mais seulement à cause de leurs rapports avec le sentiment ou l'esprit. Vous n'êtes ému que par ce qui vous retrace les peines du cœur. La musique et la poésie conviennent à cette disposition ; tandis que les arts qui parlent aux yeux, bien que leur signification soit idéale, ne plaisent et n'intéressent que lorsque notre ame est tranquille, et notre imagination tout-à-fait libre. Il ne faut pas non plus, pour les goûter, la gaieté qu'inspire la société, mais la sérénité que fait naître un beau jour, un beau climat. Il faut sentir, dans ces arts qui représentent les objets extérieurs, l'harmonie universelle de la nature ; et quand notre ame est troublée, nous n'avons plus en nous-mêmes cette harmonie ; le malheur l'a détruite.—Je ne sais, répondit Oswald, si je ne cherche dans les beaux-arts que ce qui peut rappeler les souffrances de l'ame ; mais je sais bien au moins que je ne puis supporter d'y trouver la représentation des douleurs physiques. Ma plus forte objection, continua-t-il, contre les sujets chrétiens en peinture, c'est le sentiment pénible que fait éprouver l'image du sang, des blessures, des supplices, bien que le plus noble enthousiasme ait animé les victimes. Philoctète est peut-être le seul sujet tragique dans lequel les maux physiques puis-

sent être admis. Mais de combien de circonstances poétiques ces maux cruels ne sont-ils pas entourés ! Ce sont les flèches d'Hercule qui les ont causés : le fils d'Esculape doit les guérir ; enfin, cette blessure se confond presque avec le ressentiment moral qu'elle fait naître dans celui qui en est atteint, et ne peut exciter aucune impression de dégoût. Mais la figure du possédé, dans le superbe tableau de la Transfiguration, par Raphaël, est une image désagréable, et qui n'a nullement la dignité des beaux-arts. Il faut qu'ils nous découvrent le charme de la douleur, comme la mélancolie de la prospérité : c'est l'idéal de la destinée humaine qu'ils doivent représenter dans chaque circonstance particulière. Rien ne tourmente plus l'imagination que des plaies sanglantes, ou des convulsions nerveuses. Il est impossible que dans de semblables tableaux l'on ne cherche et l'on ne craigne pas en même temps de trouver l'exactitude de l'imitation. L'art qui ne consisterait que dans cette imitation, quel plaisir nous donnerait-il ? Il est plus horrible ou moins beau que la nature même, dès l'instant qu'il aspire seulement à lui ressembler."

" Vous avez raison, mylord, dit Corinne, de désirer qu'on écarte des sujets chrétiens les images pénibles ; elles n'y sont pas nécessaires. Mais avouez cependant que le génie, et le génie de l'ame, sait triompher de tout. Voyez cette communion de

saint Jérôme, par le Dominiquin. Le corps du vénérable mourant est livide et décharné ; c'est la mort qui se soulève : mais dans ce regard est la vie éternelle, et toutes les misères du monde ne sont là que pour disparaître devant le pur éclat d'un sentiment religieux. Cependant, continua Corinne, bien que je ne sois pas de votre avis en tout, je veux vous montrer que, même en différant, nous avons toujours quelque analogie. J'ai essayé ce que vous désirez, dans la galerie de tableaux que des artistes de mes amis m'ont composée, et dont j'ai moi-même esquissé quelques dessins. Vous y verrez les défauts et les avantages des sujets de peinture que vous aimez. Cette galerie est dans ma maison de campagne, à Tivoli. Le temps est assez beau pour la voir ; voulez-vous que nous y allions demain ?" Et comme elle attendait qu'Oswald y consentît, il lui dit, " Mon amie, pouvez-vous douter de ma réponse ?" Ils partirent donc le lendemain pour Tivoli.

CHAPITRE IX.

LE MEME SUJET.

LORD Nelvil et Corinne, dans leur course à Tivoli, passèrent devant les ruines du palais d'Adrien et du jardin immense qui l'entourait. Ce prince avait réuni dans son jardin les productions les plus rares, les chefs-d'œuvre les plus admirables des pays conquis par les Romains. On y voit encore aujourd'hui quelques pierres éparses qui s'appellent *l'Egypte*, *l'Inde et l'Asie*. Plus loin était la retraite où Zénobie, reine de Palmyre, a terminé ses jours. Elle n'a pas soutenu dans l'adversité la grandeur de sa destinée ; elle n'a su, ni, comme un homme, mourir pour la gloire, ni, comme une femme, mourir plutôt que de trahir son ami.

Enfin, ils découvrirent Tivoli, qui fut la demeure de tant d'hommes célèbres, de Brutus, d'Auguste, de Mécène, de Catulle, mais surtout la demeure d'Horace ; car ce sont ses vers qui ont illustré ce séjour. La maison de Corinne était bâtie au-dessus de la cascade bruyante du Téverone ; au haut

de la montagne, en face de son jardin, était le temple de la Sibylle. C'est une belle idée qu'avaient les anciens de placer les temples au sommet des lieux élevés. Ils dominaient sur la campagne, comme les idées religieuses sur toute autre pensée. Ils inspiraient plus d'enthousiasme pour la nature, en annonçant la Divinité dont elle émane, et l'éternelle reconnaissance des générations successives envers elle. Le paysage, de quelque point de vue qu'on le considérât, faisait tableau avec le temple, qui était là comme le centre ou l'ornement de tout. Les ruines répandent un singulier charme sur la campagne d'Italie. Elles ne rappellent pas, comme les édifices modernes, le travail et la présence de l'homme ; elles se confondent avec les arbres, avec la nature ; elles semblent en harmonie avec le torrent solitaire, image du temps qui les a faites ce qu'elles sont. Les plus belles contrées du monde, quand elles ne retracent aucun souvenir, quand elles ne portent l'empreinte d'aucun événement remarquable, sont dépourvues d'intérêt, en comparaison des pays historiques. Quel lieu pouvait mieux convenir à l'habitation de Corinne, en Italie, que le séjour consacré à la Sibylle, à la mémoire d'une femme animée par une inspiration divine !

Oswald suivit Corinne dans sa galerie de tableaux. Elle était composée de tableaux d'histoire,

de tableaux sur des sujets poétiques et religieux, et de paysages. Il n'y en avait point qui fussent composés d'un très-grand nombre de figures. Ce genre présente sans doute de grandes difficultés ; mais il donne moins de plaisir. Les beautés qu'on y trouve, sont trop confuses ou trop détaillées. Le premier des tableaux historiques représentait Brutus dans une méditation profonde, assis au pied de la statue de Rome. Dans le fond, des esclaves portent ses deux fils sans vie, qu'il a lui-même condamnés à mort ; et de l'autre côté du tableau, la mère et les sœurs s'abandonnent au désespoir ; les femmes sont heureusement dispensées du courage qui fait sacrifier les affections du cœur. La statue de Rome, placée près de Brutus, est une belle idée : c'est elle qui dit tout. Cependant comment pourrait-on savoir, sans une explication, que c'est Brutus l'ancien, qui vient d'envoyer ses fils au supplice ? et néanmoins il est impossible de caractériser cet événement plus qu'il ne l'est dans ce tableau. L'on aperçoit dans l'éloignement Rome simple encore, sans édifices, sans ornements, mais bien grande comme patrie, puisqu'elle inspire un tel sacrifice.—“ Sans doute, dit Corinne à lord Nelvil, quand je vous ai nommé Brütus, toute votre ame s'est attachée à ce tableau ; mais vous auriez pu le voir, sans en deviner le sujet. Et cette incertitude, qui existe presque toujours dans les tableaux historiques, ne mêle-t-

elle pas le tourment d'une énigme aux jouissances des beaux-arts, qui doivent être si faciles et si claires ?

“ J'ai choisi ce sujet, parce qu'il rappelle la plus terrible action que l'amour de la patrie ait inspirée. Le pendant de ce tableau, c'est Marius épargné par le Cimbre, qui ne peut se résoudre à tuer ce grand homme : la figure de Marius est imposante ; le costume du Cimbre, l'expression de sa physionomie, sont très-pittoresques. C'est la deuxième époque de Rome, lorsque les lois n'existaient plus, mais quand le génie exerçait encore un grand empire sur les circonstances. Vient ensuite celle où les talents et la gloire n'attiraient que le malheur et l'insulte. Le troisième tableau que voici, représente Bélisaire portant sur ses épaules son jeune guide, mort en demandant l'aumône pour lui. Bélisaire, aveugle et mendiant, est ainsi récompensé par son maître ; et dans l'univers qu'il a conquis, il n'a plus d'autre emploi que de porter dans la tombe les tristes restes du pauvre enfant qui seul ne l'avait point abandonné.* Cette figure de Bélisaire est admirable ; et depuis les peintres anciens, on n'en a guère fait d'aussi belles. L'imagination du peintre, comme celle d'un poète, a réuni tous les genres

* Les tableaux historiques qui composent la galerie de Corinne sont des copies ou des originaux du Brutus de David, du Marius de Drouet, du Bélisaire de Gérard.

de malheur ; et peut-être même y en a-t-il trop pour la pitié ; mais qui nous dit que c'est Bélisaire ? Ne faut-il pas être fidèle à l'histoire pour la rappeler ; et quand on y est fidèle, est-elle assez pittoresque ? Après ces tableaux, qui représentent dans Brutus les vertus qui ressemblent au crime ; dans Marius, la gloire, cause des malheurs ; dans Bélisaire, les services payés par les persécutions les plus noires ; enfin, toutes les misères de la destinée humaine, que les événements de l'histoire racontent chacun à sa manière ; j'ai placé deux tableaux de l'ancienne école, qui soulagent un peu l'ame oppressée, en rappelant la religion qui a consolé l'univers asservi et déchiré, la religion qui donnait une vie au fond du cœur, quand tout au dehors n'était qu'oppression et silence. Le premier est de l'Albane ; il a peint le Christ enfant, endormi sur la croix. Voyez quelle douceur, quel calme dans ce visage ! quelles idées pures il rappelle ! comme il fait sentir que l'amour divin n'a rien à craindre de la douleur ni de la mort ! Le Titien est l'auteur du second tableau ; c'est Jésus Christ succombant sous le fardeau de la croix. Sa mère vient au-devant de lui ; elle se jette à genoux en l'apercevant. Admirable respect d'une mère pour les malheurs et les vertus célestes de son fils ! quel regard que celui du Christ ! quelle divine résignation, et cependant quelle souffrance, et quelle sympathie, par cette souffrance, avec le cœur de

l'homme ! Voilà sans doute le plus beau de mes tableaux. C'est celui vers lequel je reporte sans cesse mes regards, sans pouvoir jamais épuiser l'émotion qu'il me cause. Viennent ensuite, continua Corinne, les tableaux dramatiques tirés de quatre grands poètes. Jugez avec moi, mylord, de l'effet qu'ils produisent. Le premier représente Enée dans les Champs-Élysées, lorsqu'il veut s'approcher de Didon. La couleur vaporeuse des ombres, et la pâle nature qui les environne, font contraste avec l'air de vie d'Énée et de la Sibylle qui le conduit. Mais c'est un jeu de l'artiste que ce genre d'effet ; et la description du poète est nécessairement bien supérieure à ce que l'on peut en peindre. J'en dirai autant du tableau que voici : Clorinde mourante et Tancrède. Le plus grand attendrissement qu'il puisse causer, c'est de rappeler les beaux vers du Tasse, lorsque Clorinde pardonne à son ennemi qui l'adore, et vient de lui percer le sien. C'est nécessairement subordonner la peinture à la poésie, que de la consacrer à des sujets traités par les grands poètes ; car il reste de leurs paroles une impression qui efface tout ; et presque toujours les situations qu'ils ont choisies tirent leur plus grande force du développement des passions et de leur éloquence ; tandis que la plupart des effets pittoresques naissent d'une beauté calme, d'une expression simple, d'une attitude noble, d'un moment de repos enfin, digne

d'être indéfiniment prolongé, sans que le regard s'en lasse jamais.

“ Votre terrible Shakspeare, mylord, continua Corinne, a fourni le sujet du troisième tableau dramatique. C'est Macbeth, l'invincible Macbeth,* qui, prêt à combattre Macduff, dont il a fait périr la femme et les enfants, apprend que l'oracle des sorcières s'est accompli, que la forêt de Birman paraît s'avancer vers Dunsinane, et qu'il se bat avec un homme né depuis la mort de sa mère. Macbeth tient le glaive d'une main désespérée : il sait qu'il va mourir ; mais il veut essayer si la force humaine ne pourrait pas triompher du destin. Certainement il y a dans cette tête une belle expression de désordre et de fureur, de trouble et d'énergie ; mais à combien de beautés du poète cependant ne faut-il pas renoncer ! Peut-on peindre Macbeth précipité dans le crime par les prestiges de l'ambition, qui s'offrent à lui sous la forme de la sorcellerie ? Comment exprimer la terreur qu'il éprouve ? cette terreur qui se concilie cependant avec une bravoure intrépide. Peut-on caractériser le genre de superstition qui l'opprime ? cette croyance sans dignité, cette fatalité de l'enfer qui pèse sur lui, son mépris

* Le tableau de Clorinde est dans la galerie de Florence ; et celui de Macbeth est dans la collection anglaise des tableaux pour Shakspeare.

de la vie, son horreur de la mort ? Sans doute la physionomie de l'homme est le plus grand des mystères ; mais cette physionomie, fixée dans un tableau, ne peut guère exprimer que les profondeurs d'un sentiment unique. Les contrastes, les luttes, les événements enfin, appartiennent à l'art dramatique. La peinture peut difficilement rendre ce qui est successif : le temps ni le mouvement n'existent pas pour elle."

Corinne continua, " Mylord, il me reste encore trois paysages à vous faire voir ; deux font allusion à quelques idées intéressantes : je n'aime pas beaucoup les scènes champêtres, qui sont fades en peinture comme des idylles, quand elles ne font aucune allusion à la fable ou à l'histoire. Ce qui vaut le mieux, ce me semble, en ce genre, c'est la manière de Salvator Rosa, qui représente, comme vous le voyez dans ce tableau, un rocher, des torrents et des arbres, sans un seul être vivant, sans que seulement le vol d'un oiseau rappelle l'idée de la vie. L'absence de l'homme au milieu de la nature excite des réflexions profondes. Que serait cette terre ainsi délaissée ? Œuvre sans but, et cependant œuvre encore si belle, dont la mystérieuse impression ne s'adresserait qu'à la Divinité !

" Enfin voici les deux tableaux où, selon moi, l'histoire et la poésie sont heureusement unies

au paysage.* L'un représente le moment où Cincinnatus est invité par les consuls à quitter sa charrue pour commander les armées Romaines. C'est tout le luxe du Midi que vous verrez dans ce paysage, son abondante végétation, son ciel brûlant, cet air riant de toute la nature, qui se retrouve dans la physionomie même des plantes : et cet autre tableau qui fait contraste avec celui-ci, c'est le fils de Caïrbar endormi sur la tombe de son père. Il attend depuis trois jours et trois nuits le Barde qui doit rendre les honneurs à la mémoire des morts. Ce Barde est aperçu dans le lointain, descendant de la montagne ; l'ombre du père plane sur les nuages ; la campagne est couverte de frimas ; les arbres, quoique dépouillés, sont agités par les vents, et leurs branches mortes et leurs feuilles desséchées suivent encore la direction de l'orage."

A l'aspect de ce tableau, le tombeau de son père et les montagnes d'Écosse se retracèrent à la pensée d'Oswald, et ses yeux se remplirent de larmes. Corinne prit sa harpe, et devant ce tableau, elle se mit à chanter les romances écossaises dont les simples notes semblent accompagner le bruit du vent qui gémit dans les vallées. Elle chanta les adieux d'un geurrier, en quittant sa patrie et sa maîtresse ; et ce mot, jamais (*no more,*) un des plus

* Les deux paysages de Cincinnatus et d'Ossian sont à Rome, et M. Wallis, peintre anglais, en est l'auteur.

harmonieux et des plus sensibles de la langue anglaise, Corinne le prononçait avec l'expression la plus touchante. Oswald ne résista point à l'émotion qui l'oppressait. "Ah !" s'écria t-il, "cette patrie, qui est la mienne, ne dit-elle rien à ton cœur ? Me suivrais-tu dans ces retraites peuplées par mes souvenirs ? Serais-tu la compagne de ma vie, comme tu en es le charme et l'enchantement ? " Mon ami," répondit Corinne, "votre père ne m'en a pas crue digne."—"Que dites-vous ?" interrompit Oswald, vivement agité au nom de son père, "Comment savez-vous s'il nous réunit ou s'il nous sépare ? Corinne se tut. "Je me rappelle," continua Lord Nelvil, "que vous avez été dans le Northumberland, peut-être, se peut-il, que le nom de ma famille vous est connu ?"—"Bien connu," dit Corinne, "j'ai vu votre père plusieurs fois." "Vous avez vu mon père," s'écria lord Nelvil, "et comment ? dans quel lieu ? Qui donc êtes-vous ? Au nom de l'amour et de la pitié, ne me cachez rien, dites-moi qui vous êtes."—"Vous le voulez," interrompit Corinne, "j'y souscris. Ma promesse est donnée ; je n'y mets qu'une condition, c'est que vous ne me demanderez pas de l'accomplir avant l'époque prochaine de nos solennités religieuses. Au moment où je vais décider de mon sort, l'appui du ciel ne m'est-il pas plus que jamais nécessaire ? et après que je vous ai tout dit, vous m'abandonnerez."

“Grand Dieu ! reprit Oswald, qu’avez-vous donc à révéler ?” “Rien qui me rende indigne de vous, dit Corinne. Partons, maintenant, et retournons à la ville. Comment vous rien taire dans cette solitude ! Partons.” Oswald, attendri, troublé, obéit à Corinne. Il revint avec elle, et pendant la route ils ne se parlèrent presque pas ; un sentiment de mélancolie régnait au fond de leur ame quand ils arrivèrent au milieu de Rome.

CHAPITRE X.

LA FÊTE POPULAIRE.

C'ÉTAIT le jour de la fête la plus bruyante de l'année, à la fin du Carnaval, lorsqu'il prend au peuple romain comme une fièvre de joie, comme une ureur d'amusement, dont on ne trouve point d'exemple ailleurs. Toute la ville se déguise : à peine reste-t-il aux fenêtres des spectateurs sans masque, pour regarder ceux qui en ont ; et cette gaieté commence tel jour à point nommé, sans que les événements publics ou particuliers de l'année empêchent presque jamais personne de se divertir à cette époque. C'est là qu'on peut juger de toute l'imagination des gens du peuple. L'italien est plein de charmes, même dans leur bouche. Alfieri disait qu'il allait à Florence, sur le marché public, pour apprendre le bon italien. Rome a le même avantage ; et ces deux villes sont peut-être les seules du monde où le peuple parle si bien, que l'amusement de l'esprit peut se rencontrer à tous les coins des

rues. Le genre de gaieté qui brille dans les auteurs des arlequinades et de l'opéra-bouffe, se trouve très-communément même parmi les hommes sans éducation. Dans ces jours de carnaval, où l'exagération et la caricature sont admises, il se passe entre les masques les scènes les plus comiques.

Souvent une gravité grotesque contraste avec la vivacité des Italiens ; et l'on dirait que leurs vêtements bizarres leur inspirent une dignité qui ne leur est pas naturelle. D'autres fois ils font voir une connaissance si singulière de la mythologie, dans les déguisements qu'ils arrangent, qu'on croirait les anciennes fables encore populaires à Rome. Plus souvent ils se moquent des divers états de la société, avec une plaisanterie pleine de force et d'originalité. La nation paraît mille fois plus distinguée dans ses jeux que dans son histoire. La langue italienne se prête à toutes les nuances de la gaieté, avec une facilité qui ne demande qu'une légère inflexion de voix, une terminaison un peu différente pour accroître ou diminuer, ennoblir ou travestir le sens des paroles. Elle a surtout de la grâce dans la bouche des enfans. L'innocence de cet âge et la malice naturelle de la langue font un contraste très-piquant.* Enfin on pourrait dire que c'est une

* Je demandais à une petite fille toscane laquelle était la plus jolie d'elle ou de sa sœur. Ah ! me répondit-elle, *Il più bel viso è il mio*, le plus beau visage est le mien.

langue qui va d'elle-même, exprime sans qu'on s'en mêle, et paraît presque toujours avoir plus d'esprit que celui qui la parle.

Il n'y a ni luxe ni bon goût dans la fête du carnaval : une sorte de pétulance universelle la fait ressembler aux bacchanales de l'imagination, mais de l'imagination seulement ; car les Romains sont en général très-sobres, et même assez sérieux, les derniers jours du carnaval exceptés. On fait en tout genre des découvertes subites dans le caractère des Italiens ; et c'est ce qui contribue à leur donner la réputation d'hommes rusés. Il y a sans doute une grande habitude de feindre dans ce pays, qui a supporté tant de jougs différents ; mais ce n'est pas à la dissimulation qu'il faut toujours attribuer le passage rapide d'une manière d'être à l'autre. Une imagination inflammable en est souvent la cause. Les peuples qui ne sont que raisonnables ou spirituels peuvent aisément s'expliquer et se prévoir ; mais tout ce qui tient à l'imagination est inattendu. Elle saute les intermédiaires ; un rien peut la blesser, et quelquefois elle est indifférente à ce qui devrait le plus l'émouvoir. Enfin, c'est en elle-même que tout se passe ; et l'on ne peut calculer ses impressions d'après ce qui les cause.

On ne comprend pas du tout, par exemple, d'où vient l'amusement que les grands seigneurs romains trouvent à se promener en voiture, d'un bout du

Corso à l'autre, des heures entières, soit pendant les jours du carnaval, soit les autres jours de l'année. Rien ne les dérange de cette habitude. Il y a aussi, parmi les masques des hommes qui se promènent le plus ennuyeusement du monde, dans le costume le plus ridicule, et qui, tristes arlequins et taciturnes polichinelles, ne disent pas une parole pendant toute la soirée, mais ont, pour ainsi dire, leur conscience de carnaval satisfaite, quand ils n'ont rien négligé pour se divertir.

On trouve à Rome un genre de masques qui n'existe point ailleurs. Ce sont les masques pris d'après les figures des statues antiques, et qui de loin imitent une parfaite beauté : souvent les femmes perdent beaucoup en les quittant. Mais cependant, cette immobile imitation de la vie, ces visages de cire ambulants, quelque jolis qu'ils soient, font une sorte de peur. Les grands seigneurs montrent un assez grand luxe de voitures les derniers jours du carnaval ; mais le plaisir de cette fête, c'est la foule et la confusion : c'est comme un souvenir des Saturnales ; toutes les classes de Rome sont mêlées ensemble : les plus graves magistrats se promènent assidûment, et presque officiellement, dans leur carrosse, au milieu des masques, toutes les fenêtres sont décorées ; toute la ville est dans les rues : c'est véritablement une fête populaire. Le plaisir du peuple ne consiste ni dans les spectacles, ni dans

les festins qu'on lui donne, ni dans la magnificence dont il est témoin. Il ne fait aucun excès de vin ni de nourriture ; il s'amuse seulement d'être mis en liberté, et de se trouver au milieu des grands seigneurs, qui se divertissent à leur tour de se trouver au milieu du peuple. C'est surtout le raffinement et la délicatesse des plaisirs qui mettent une barrière entre les différentes classes ; c'est aussi la recherche et la perfection de l'éducation. Mais, en Italie, les rangs en ce genre ne sont pas marqués d'une manière très-sensible ; et le pays est plus distingué par le talent naturel et l'imagination de tous, que par la culture d'esprit des premières classes. Il y a donc, pendant le carnaval, un mélange complet de rangs, de manières et d'esprits ; et la foule, et les cris, et les bons mots, et les dragées dont on inonde indistinctement les voitures qui passent, confondent tous les êtres mortels ensemble, remettent la nation pêle-mêle, comme s'il n'y avait plus d'ordre social.

Corinne et lord Nelvil, tous les deux rêveurs et pensifs, arrivèrent au milieu de ce tumulte. Ils en furent d'abord étourdis ; car rien ne paraît plus singulier que cette activité des plaisirs bruyants, quand l'ame est tout entière recueillie en elle-même. Ils s'arrêtèrent à la place du Peuple, pour monter sur l'amphithéâtre près de l'obélisque, d'où l'on voit la course des chevaux.

La course des chevaux se préparait. Lord Nelvil s'attendait à voir une course semblable à celles d'Angleterre ; mais il fut étonné d'apprendre que de petits chevaux barbes devaient courir tout seuls, sans cavaliers, les uns contre les autres. Ce spectacle attire singulièrement l'attention des Romains. Au moment où il va commencer, toute la foule se range des deux côtés de la rue. La place du Peuple, qui était couverte de monde, est vide en un moment. Chacun monte sur les amphithéâtres qui entourent les obélisques ; et des multitudes innombrables de têtes et d'yeux noirs sont tournés vers la barrière d'où les chevaux doivent s'élancer.

Ils arrivent sans bride et sans selle, seulement le dos couvert d'une étoffe brillante, et conduits par des palefreniers très-bien vêtus, qui mettent à leurs succès un intérêt passionné. On place les chevaux derrière la barrière ; et leur ardeur pour la franchir est excessive. A chaque instant on les retient : ils se cabrent, ils hennissent, ils trépignent, comme s'ils étaient impatients d'une gloire qu'ils vont obtenir à eux seuls, sans que l'homme les dirige. Cette impatience des chevaux, ces cris des palefreniers, font, du moment où la barrière tombe, un vrai coup de théâtre. Les chevaux partent, les palefreniers crient, *place, place*, avec un transport inexprimable. Ils accompagnent leurs chevaux du geste et de la voix, aussi long-temps qu'ils peuvent

les apercevoir. Les chevaux sont jaloux l'un de l'autre comme des hommes. Le pavé étincelle sous leurs pas, leur crinière vole, et leur désir de gagner le prix, ainsi abandonnés à eux-mêmes, est tel, qu'il en est qui, en arrivant, sont morts de la rapidité de leur course. On s'étonne de voir ces chevaux libres ainsi animés par des passions personnelles ; cela fait peur, comme si c'était de la pensée sous cette forme d'animal. La foule rompt ses rangs quand les chevaux sont passés, et les suit en tumulte. Ils arrivent au palais de Venise, où est le but ; et il faut entendre les acclamations des palefreniers dont les chevaux sont vainqueurs ! Celui qui avait gagné le premier prix se jeta à genoux devant son cheval, et le remercia, et le recommanda à saint Antoine, patron des animaux, avec un enthousiasme aussi sérieux en lui que comique pour les spectateurs.*

C'est à la fin du jour, ordinairement, que les courses finissent. Alors commence un autre genre d'amusement, beaucoup moins pittoresque, mais aussi très-bruyant. Les fenêtres sont illuminées. Les gardes abandonnent leur poste, pour se mêler eux-mêmes à la joie générale. Chacun prend alors un

* Un postillon italien, qui voyait mourir son cheval, priait pour lui et s'écriait : *O sant, Antonio, abbiate pietà dell'anima sua !* O saint Antoine, ayez pitié de son âme !

petit flambeau appelé *moccolo* ; et l'on cherche mutuellement à se l'éteindre, en répétant le mot *ammazzare* (tuer), avec une vivacité redoutable. *Che la bella principessa sia ammazzata ! Che il signore abbate sia ammazzato !* " Que la belle princesse soit tuée ! Que le seigneur abbé soit tué !" crie-t-on d'un bout de la rue à l'autre.* La foule rassurée, parce qu'à cette heure on interdit les chevaux et les voitures, se précipite de tous les côtés ; enfin, il n'y a plus d'autre plaisir que le tumulte et l'étourdissement. Cependant la nuit s'avance ; le bruit cesse par degrés ; le plus profond silence lui succède ; et il ne reste plus de cette soirée que l'idée d'un songe confus, qui, changeant l'existence de chacun en un rêve, a fait oublier pour un moment, au peuple ses travaux, aux savants leurs études, aux grands seigneurs leur oisiveté.

* Il faut lire, sur ce carnaval de Rome, une charmante description de Goethe, qui en est un tableau aussi fidèle qu'animé.

CHAPITRE XI.

LA MUSIQUE.

OSWALD, depuis son malheur, ne s'était pas encore senti le courage d'écouter la musique. Il redoutait ces accords ravissants qui plaisent à la mélancolie, mais font un véritable mal, quand les chagrins réels nous oppressent. La musique réveille les souvenirs que l'on s'efforçait d'apaiser. Lorsque Corinne chantait, Oswald écoutait les paroles qu'elle prononçait ; il contemplait l'expression de son visage ; c'était d'elle uniquement qu'il était occupé : mais si dans les rues, le soir, plusieurs voix se réunissaient, comme cela arrive souvent en Italie, pour chanter les beaux airs des grands maîtres, il essayait d'abord de rester pour les entendre ; puis il s'éloignait, parce qu'une émotion si vive et si vague en même temps renouvelait toutes ses peines. Cependant on devait donner à Rome, dans la salle du spectacle, un superbe concert, où les premiers chanteurs étaient réunis : Corinne engagea lord Nelvil

à y venir avec elle ; et il y consentit, espérant que la présence de celle qu'il aimait répandrait de la douceur sur tout ce qu'il pourrait éprouver.

Le concert commença : qui n'a pas entendu le chant italien ne peut avoir l'idée de la musique. Les voix, en Italie, ont cette mollesse et cette douceur qui rappelle et le parfum des fleurs et la pureté du ciel. La nature a destiné cette musique pour ce climat : l'une est comme un reflet de l'autre. Le monde est l'œuvre d'une seule pensée, qui s'exprime sous mille formes différentes. Les Italiens, depuis des siècles, aiment la musique avec transport. Le Dante, dans le poème de Purgatoire, rencontre un des meilleurs chanteurs de son temps ; il lui demande un de ses airs délicieux ; et les âmes ravies s'oublient en l'écoutant, jusqu'à ce que leur gardien les rappelle. Les chrétiens, comme les païens, ont étendu l'empire de la musique après la mort. De tous les beaux-arts, c'est celui qui agit le plus immédiatement sur l'âme. Les autres la dirigent vers telle ou telle idée ; celui-là seul s'adresse à la source intime de l'existence, et change en entier la disposition intérieure. Ce qu'on a dit de la grâce divine, qui tout-à-coup transforme les cœurs, peut, humainement parlant, s'appliquer à la puissance de la mélodie ; et parmi les pressentiments de la vie à venir, ceux qui naissent de la musique ne sont point à dédaigner.

La gaieté même que la musique *bouffe* sait si bien exciter, n'est point un gaieté vulgaire, qui ne dise rien à l'imagination. Au fond de la joie qu'elle donne, il y a des sensations poétiques, une rêverie agréable que les plaisanteries parlées ne sauraient jamais inspirer. La musique est un plaisir si passager, on le sent tellement s'échapper à mesure qu'on l'éprouve, qu'une impression mélancolique se mêle à la gaieté qu'elle cause ; mais aussi, quand elle exprime la douleur, elle fait encore naître un sentiment doux. Le cœur bat plus vite en l'écoulant : la satisfaction que cause la régularité de la mesure, en rappelant la brièveté du temps, donne le besoin d'en jouir. Il n'y a plus de vide, il n'y a plus de silence autour de vous ; la vie est remplie, le sang coule rapidement ; vous sentez en vous-même le mouvement que donne une existence active, et vous n'avez point à craindre, au-dehors de vous, les obstacles qu'elle rencontre.

La musique double l'idée que nous avons des facultés de notre ame ; quand on l'entend, on se sent capable des plus nobles efforts. C'est par elle qu'on marche à la mort avec enthousiasme ; elle a l'heureuse impuissance d'exprimer aucun sentiment bas, aucun artifice, aucun mensonge. Le malheur même, dans le langage de la musique, est sans amertume, sans déchirement, sans irritation.

La justesse admirable de deux voix parfaitement d'accord produit, dans le duo des grands maîtres d'Italie, un attendrissement délicieux, mais qui ne pourrait se prolonger sans une sorte de douleur : c'est un bien-être trop grand pour la nature humaine ; et l'âme vibre alors comme un instrument à l'unisson que briserait une harmonie trop parfaite. — Lorsque le duo commença, presque à demi-voix, accompagné par les instruments à vent qui faisaient entendre doucement des sons plus purs encore que la voix même, Corinne couvrit son visage de son mouchoir, et son émotion l'absorbait tout entière : elle pleurait sans souffrir, elle aimait sans rien craindre.

“ Sortons,” dit Corinne à lord Nelvil, “ je me sens près de m'évanouir.” — “ Qu'avez-vous ?” lui dit Oswald avec inquiétude, “ vous pâlissez ; venez à l'air avec moi, venez.” Et ils sortirent ensemble. Corinne était soutenue par le bras d'Oswald, et sentait ses forces revenir en s'appuyant sur lui. Ils s'approchèrent tous les deux d'un balcon ; et Corinne vivement émue, dit à son ami, “ Cher Oswald, je vais vous quitter pour huit jours.” — “ Que dites-vous ?” interrompit-il. — “ Tous les ans, reprit-elle, à l'approche de la semaine sainte, je vais passer quelque temps dans un couvent de religieuses, pour me préparer à la solennité de Pâques.” Oswald n'opposa rien à ce dessein ; il savait qu'à cette époque la

plupart des dames romaines se livrent aux pratiques les plus sévères, sans pour cela s'occuper très-sérieusement de religion le reste de l'année ; mais il se rappela que Corinne professait un culte différent du sien, et qu'ils ne pouvaient prier ensemble. "Que n'êtes-vous, s'écria-t-il, de la même religion, du même pays que moi ! Notre ame et notre esprit n'ont-ils pas la même patrie ?" répondit Corinne. "C'est vrai," répondit Oswald ; "mais je n'en sens pas moins avec douleur tout ce qui nous sépare."

CHAPITRE XII.

HISTOIRE DE CORINNE.

OSWALD alla le lendemain de bonne heure chez Corinne, inquiet de ce qu'elle lui avait dit. Sa femme de chambre vint au devant de lui, et lui remit un billet de sa maîtresse, qui lui annonçait qu'elle s'était retirée dans le couvent le matin même, comme elle l'en avait prévenu. Elle lui avouait qu'elle n'avait pas eu le courage de lui dire la veille qu'elle s'éloignait le lendemain. Oswald fut surpris comme par un coup inattendu. Cette maison, où il avait toujours vu Corinne, et qui était devenue si solitaire, lui causa l'impression la plus pénible. Il voyait là sa harpe, ses livres, ses dessins, tout ce qui l'entourait habituellement ; mais elle n'y était plus. Un frisson douloureux s'empara d'Oswald : il se rappela la chambre de son père ; et il fut forcé de s'asseoir, car il ne pouvait plus se soutenir.

En s'en allant il se retourna plusieurs fois pour apercevoir encore les fenêtres de Corinne ; mais

quand il eut perdu de vue son habitation, il éprouva une tristesse nouvelle pour lui, celle que cause la solitude. Il essaya d'aller le soir dans une grande société de Rome, quand il rencontra Thérésine, qui lui remit, de la part de Corinne, l'écrit qu'on va lire.

“Oswald, je vais commencer par l'aveu qui doit décider de ma vie.—Lord Edgermond était mon père ; je suis née en Italie de sa première femme, qui était Romaine ; et Lucile Edgermond, qu'on vous destinait pour épouse, est ma sœur du côté paternel ; elle est le fruit du second mariage de mon père avec une Anglaise.

“Élevée en Italie, je perdis ma mère lorsque je n'avais encore que dix ans ; mais, comme en mourant elle avait témoigné un extrême désir que mon éducation fût terminée avant que j'allasse en Angleterre, mon père me laissa chez une tante de ma mère, à Florence, jusqu'à l'âge de quinze ans. Mes talents, mes goûts, mon caractère même, étaient formés, quand la mort de ma tante décida mon père à me rappeler près de lui. Il vivait dans une petite ville de Northumberland, qui ne peut, je crois, donner aucune idée de l'Angleterre ; mais c'est tout ce que j'en ai connu, pendant les six années que j'y ai passées. Ma mère dès mon enfance, ne m'avait entretenue que du malheur, de ne plus vivre en Italie ; et ma tante m'avait souvent répété que

c'était la crainte de quitter son pays, qui avait fait mourir ma mère de chagrin.

“ Je partis avec un sentiment de tristesse inexprimable. La femme qui était venue me chercher ne savait pas l'italien : j'en disais bien encore quelques mots à la dérobée avec ma pauvre Thérésine, qui avait consenti à me suivre, quoiqu'elle ne cessât de pleurer en s'éloignant de sa patrie. Il y avait cinq ans que je n'avais vu mon père quand j'arrivai chez lui. Je pus à peine le reconnaître : il me sembla que sa figure avait pris un caractère plus grave ; cependant il me reçut avec un tendre intérêt, et me dit que je ressemblais beaucoup à ma mère. Ma petite sœur, qui avait alors trois ans, me fut amenée ; c'était la figure la plus blanche, les cheveux de soie les plus blonds que j'eusse jamais vus. Je la regardai avec étonnement, car nous n'avons presque pas de ces figures en Italie : mais dès ce moment elle m'intéressa beaucoup. Enfin, ma belle-mère parut ; c'était une personne froide, digne, silencieuse, dont les yeux étaient sensibles quand elle regardait sa fille, mais qui avait d'ailleurs quelque chose de si positif dans l'expression de sa physionomie, et dans ses discours, qu'il paraissait impossible de lui faire entendre ni une idée nouvelle, ni seulement une parole à laquelle son esprit ne fût pas accoutumé. Elle me reçut bien ; mais, j'aperçus facilement que toute ma manière la surprenait,

et qu'elle se proposait de la changer, si elle le pouvait.

“ Mon père, vers la fin de l'automne, allait beaucoup à la chasse ; et nous l'attendions quelquefois jusqu' à minuit. Pendant son absence, je restais dans ma chambre la plus grande partie de la journée pour cultiver mes talents ; et ma belle-mère en avait de l'humeur. “ A quoi bon tout cela, me disait-elle, en serez-vous plus heureuse ? ” et ce mot me mettait au désespoir. Qu'est-ce donc que le bonheur, me disais-je, si ce n'est pas le développement de nos facultés ! S'il faut étouffer mon esprit et mon ame, que sert de conserver le misérable reste de vie qui m'agite en vain ? Mais je me gardais bien de parler ainsi à ma belle-mère.

“ Je n'avais d'autre amusement que l'éducation de ma petite sœur : ma belle-mère ne voulait pas qu'elle sût la musique, mais elle m'avait permis de lui apprendre l'italien et le dessin ; et je suis persuadée qu'elle se souvient encore de l'un et de l'autre, car je lui dois la justice, qu'elle montrait alors beaucoup d'intelligence. Oswald, Oswald ! si c'est pour votre bonheur que je me suis donné tant de soins, je m'en applaudis encore ; je m'en applaudirais dans le tombeau.

“ Je passais quelquefois des jours entiers dans les sociétés de ma belle-mère, sans entendre dire un mot qui répondît ni à une idée, ni à un sentiment :

l'on ne se permettait pas même des gestes en parlant : on voyait sur le visage des jeunes filles la plus belle fraîcheur, les couleurs les plus vives, et la plus parfaite immobilité ; singulier contraste entre la nature et la société ! Tous les âges avaient des plaisirs semblables : l'on prenait le thé, l'on jouait au whist ; et les femmes vieillissaient en faisant toujours la même chose, en restant toujours à la même place : le temps était bien sûr de ne pas les manquer, il savait où les prendre.

“ Il y a dans les plus petites villes d'Italie un théâtre, de la musique, des improvisateurs, beaucoup d'enthousiasme pour la poésie et les arts, un beau soleil ; enfin, on y sent qu'on vit : mais je l'oubliais tout-à-fait dans la province que j'habitais, et j'aurais pu, ce me semble, envoyer à ma place une poupée légèrement perfectionnée par la mécanique ; elle aurait très-bien rempli mon emploi dans la société. Comme il y a partout en Angleterre, des intérêts de divers genres qui honorent l'humanité, les hommes, dans quelque retraite qu'ils vivent, ont toujours les moyens d'occuper dignement leur loisir : mais l'existence des femmes, dans le coin isolé de la terre que j'habitais, était bien insipide. Il y en avait quelques-unes qui, par la nature et la réflexion, avaient développé leur esprit, et j'avais découvert quelques accents, quelques regards, quelques mots dits à voix basse, qui sortaient de la ligne commune ;

mais la petite opinion du petit pays, toute-puissante dans son petit cercle, étouffait entièrement ces germes : on aurait eu l'air d'une mauvaise tête, d'une femme de vertu douteuse, si l'on s'était livré à parler, à se montrer de quelque manière ; et, ce qui était pis que tous les inconvénients, il n'y avait aucun avantage.

CHAPITRE XIII.

LE MEME SUJET.

“J’AVAIS près de vingt ans, mon père voulait me marier ; et c’est ici que toute la fatalité de mon sort va se déployer. Mon père était l’intime ami du vôtre ; et c’est à vous, Oswald, à vous qu’il pensa pour mon époux. Si nous nous étions connus alors, et si vous m’aviez aimée, notre sort à tous les deux eût été sans nuage. J’avais entendu parler de vous avec un tel éloge, que, soit pressentiment, soit orgueil, je fus extrêmement flattée par l’espoir de vous épouser. Vous étiez trop jeune pour moi ; mais votre esprit, votre goût pour l’étude devançaient, dit-on, votre âge ; et je me faisais une idée si douce de la vie passée avec un caractère tel qu’on peignait le vôtre, que cet espoir effaçait entièrement mes préventions contre la manière d’exister des femmes en Angleterre. Je savais d’ailleurs que vous vouliez vous établir à Édimbourg ou à Londres ; et j’étais sûre de trouver, dans chacune de ces deux

viles, la société la plus distinguée. Je me plais à le répéter, Oswald, quoique je ne vous eusse jamais vu, j'attendais avec une véritable anxiété votre père, qui devait venir passer huit jours chez le mien ; et ce sentiment était alors trop peu motivé pour qu'il ne fût pas un avant-coureur de ma destinée. Quand lord Nelvil arriva, je désirai de lui plaire, je le désirai peut-être trop, et je fis, pour y réussir, infiniment plus de frais qu'il n'en fallait ; je lui montrai tous mes talents ; je chantai, je dansai, j'improvisai pour lui : et mon esprit, long-temps contenu, fut peut-être trop vif en brisant ses chaînes. Depuis sept ans, l'expérience m'a calmée ; j'ai moins d'empressement à me montrer ; je suis plus accoutumée à moi ; je sais mieux attendre ; j'ai peut-être moins de confiance dans la bonne disposition des autres, mais aussi moins d'ardeur pour leurs applaudissements ; enfin, il est possible qu'alors il y eût en moi quelque chose d'étrange. On a tant de feu, tant d'imprudence dans la première jeunesse ! on se jette en avant de la vie avec tant de vivacité ! L'esprit, quelque distingué qu'il soit, ne supplée jamais au temps ; et, bien qu'avec cet esprit on sache parler sur les hommes comme si on les connaissait, on n'agit point en conséquence de ses propres aperçus ; on a je ne sais quelle fièvre dans les idées, qui ne nous permet pas de conformer notre conduite à nos propres raisonnements.

“ Je crois, sans le savoir avec certitude, que je parus à lord Nelvil, une personne trop vive ; car, après avoir passé huit jours chez mon père, et s'être montré cependant très-aimable pour moi, il nous quitta, et écrivit à mon père que, toute réflexion faite, il trouvait son fils trop jeune pour conclure le mariage dont il avait été question.

“ J'aurais passé toute ma vie dans la déplorable situation où je me trouvais, si j'avais conservé mon père ; mais un accident subit me l'enleva : je perdis avec lui mon protecteur, mon ami, le seul qui m'entendît encore, dans ce désert peuplé ; et mon désespoir fut tel, que je n'eus plus la force de résister à mes impressions. J'avais vingt ans quand il mourut ; et je me trouvai sans autre appui, sans autre relation que ma belle-mère, une personne avec laquelle, depuis cinq ans que nous vivions ensemble, je n'étais pas plus liée que le premier jour.

“ Chaque jour ma situation devenait plus odieuse ; je me sentais saisie par la maladie du pays, la plus inquiète douleur qui puisse s'emparer de l'ame. J'errais dans la campagne, où j'avais coutume d'entendre, le soir, en Italie, des airs harmonieux chantés avec des voix si justes ; et les cris des corbeaux retentissaient seuls dans les nuages. Le soleil si beau, l'air si suave de mon pays était remplacé par les brouillards ; les fruits mûrissaient à peine, je ne voyais point de vignes ; les fleurs croissaient lan-

guissamment, à long intervalle l'une de l'autre ; les sapins couvraient les montagnes toute l'année, comme un noir vêtement : un édifice antique, un tableau seulement, un beau tableau aurait relevé mon ame ; mais je l'aurais vainement cherché à trente milles à la ronde. Tout était terne, tout était morne autour de moi, et ce qu'il y avait d'habitations et d'habitants, servait seulement à priver la solitude de cette horreur poétique qui cause à l'ame un frissonnement assez doux. Il y avait de l'aisance, un peu de commerce et de la culture autour de nous : enfin, ce qu'il faut pour qu'on vous dise : " Vous devez être contente ; il ne vous manque rien ." Stupide jugement, porté sur l'extérieur de la vie, quand tout le foyer du bonheur et de la souffrance est dans le sanctuaire le plus intime et le plus secret de nous-mêmes !

" A vingt-un ans, je devais naturellement entrer en possession de la fortune de ma mère et de celle que mon père m'avait laissée. Une fois alors, dans mes rêveries solitaires, il me vint dans l'idée, puisque j'étais orpheline et majeure, de retourner en Italie, pour y mener une vie indépendante, tout entière consacrée aux arts. Ce projet, quand il entra dans ma pensée, m'enivra de bonheur ; et d'abord je ne conçus pas la possibilité d'une objection. Cependant, quand ma fièvre d'espérance fut un peu calmée, j'eus peur de cette résolution irréparable ;

et me représentant ce qu'en penseraient tous ceux que je connaissais, le projet que j'avais d'abord trouvé si facile me sembla tout-à-fait impracticable : mais néanmoins l'image de cette vie, au milieu de tous les souvenirs de l'antiquité, de la peinture, de la musique, s'était offerte à moi avec tant de détails et de charmes, que j'avais pris un nouveau dégoût pour mon ennuyeuse existence.

“ Je revenais fréquemment à l'idée qui m'occupait depuis la mort de mon père ; mais j'aimais beaucoup Lucile, qui avait alors neuf ans, et que je soignais depuis six, comme sa seconde mère : un jour je pensai que, si je partais secrètement, je ferais un tel tort à ma réputation, que le nom de ma sœur en souffrirait ; et cette crainte me fit renoncer, pour un temps, à mes projets. Cependant un soir que j'étais plus affectée que jamais des chagrins que j'éprouvais, et dans mes rapports avec ma belle-mère, et dans mes rapports avec la société, je me trouvais seule à souper avec lady Edgermond ; et, après une heure de silence, il me prit tout-à-coup un tel ennui de son imperturbable froideur, que je commençai la conversation en me plaignant de la vie que je menais ; plus, d'abord, pour la forcer à parler, que pour l'amener à aucun résultat qui pût me concerner : mais, en m'animant, je supposai tout-à-coup la possibilité, dans une situation semblable à la mienne, de quitter pour toujours l'Angleterre. Ma belle-

mère n'en fut pas troublée ; et, avec un sang-froid et une sécheresse que je n'oublierai de ma vie, elle me dit :—“ Vous avez vingt-un ans, miss Edgermond, ainsi la fortune de votre mère et celle que votre père vous a laissée sont à vous. Vous êtes donc la maîtresse de vous conduire comme vous le voudrez ; mais, si vous prenez un parti qui vous déshonore dans l'opinion, vous devez à votre famille de changer de nom, et de vous faire passer pour morte.”—Je me levai à ces paroles avec impétuosité, et je sortis sans répondre.

“ Cette dureté dédaigneuse m'inspira la plus vive indignation, et, pour un moment, un désir de vengeance tout-à-fait étranger à mon caractère s'empara de moi. Ces mouvements se calmèrent ; mais la conviction que personne ne s'intéressait à mon bonheur, rompit les liens qui m'attachaient encore à la maison où j'avais vu mon père. Au milieu du ressentiment qu'avait excité dans mon cœur mon entretien avec lady Edgermond, Thérésine vint me dire, avec une émotion extrême, qu'un bâtiment, arrivé de Livourne même, était entré dans le port, dont nous n'étions éloignées que de quelques lieues, et qu'il y avait sur ce bâtiment des négociants qu'elle connaissait, et qui étaient les plus honnêtes gens du monde. “ Il sont tous Italiens, me dit-elle en pleurant, ils ne parlent qu'italien. Dans huit jours ils se embarquent, et vont directement en

Italie ; et si madame était décidée.....Retournons avec eux, ma bonne Thérésine," lui répondis-je.— Dès ce moment, j'étais dans une sorte d'ivresse, je sentais pour l'Italie tout ce que l'amour fait éprouver, désir, enthousiasme, regrets ; je n'étais plus maîtresse de moi-même, toute mon ame était entraînée vers ma patrie : j'avais besoin de la voir, de la respirer, de l'entendre ; chaque battement de mon cœur était un appel à mon beau séjour, à ma riante contrée ! Si la vie était offerte aux morts dans les tombeaux, ils ne soulèveraient pas la pierre qui les couvre avec plus d'impatience que je n'en éprouvais pour écarter de moi tous mes linceuls, et reprendre possession de mon imagination, de mon génie, de la nature !

“ La mesure de mes impressions était comblée ; le vaisseau devait s'éloigner le lendemain. Thérésine, à tout hasard, et sans m'en avertir, avait tout préparé pour mon départ. Lucile était depuis huit jours chez une parente de sa mère. Les cendres de mon père ne reposaient pas dans la maison de campagne que nous habitions ; il avait ordonné que son tombeau fût élevé dans la terre qu'il avait en Écosse. Enfin je partis sans en prévenir ma belle-mère, et lui laissant une lettre qui lui apprenait ma résolution. Je partis dans un de ces moments où l'on se livre à la destinée, où tout paraît meilleur que la servitude, le dégoût et l'insipidité ;

où la jeunesse inconsidérée se fie à l'avenir, et le voit dans les cieux comme une étoile brillante qui lui promet un heureux sort.

“ Des pensées plus inquiètes s'emparèrent de moi, quand je perdis de vue les côtes d'Angleterre ; mais comme je n'y avais pas laissé d'attachement vif, je fus bientôt consolée, en arrivant à Livourne, par tout le charme de l'Italie. Je ne dis à personne mon véritable nom, comme je l'avais promis à ma belle-mère : je pris seulement celui de Corinne, que l'histoire d'une femme grecque, amie de Pindare et poète, m'avait fait aimer.* Ma figure en se développant, avait tellement changé, que j'étais sûre de n'être pas reconnue ; j'avais vécu assez solitaire à Florence, et je devais compter sur ce qui m'est arrivé, c'est que personne à Rome n'a su qui j'étais. Ma belle-mère me manda qu'elle avait répandu le bruit que les médecins m'avaient ordonné le voyage du Midi, pour rétablir ma santé, et que j'étais morte dans la traversée. Sa lettre ne contenait d'ailleurs aucune réflexion : elle me fit passer avec une très-grande exactitude toute ma fortune, qui est assez considérable ; mais elle ne m'a plus écrit. Cinq

* Il ne faut pas confondre le nom de Corinne avec celui de la Corilla, improvisatrice italienne, dont tout le monde a entendu parler. Corinne était une femme grecque, célèbre par la poésie lyrique ; Pindare lui-même avait reçu des leçons d'elle.

ans se sont écoulés depuis ce moment jusqu'à celui où je vous ai vu ; cinq ans pendant lesquels j'ai goûté assez de bonheur : je suis venue m'établir à Rome ; ma réputation s'est accrue ; les beaux-arts et la littérature m'ont encore donné plus de jouissances solitaires qu'ils ne m'ont valu de succès, et je n'ai pas connu, jusques à vous, tout l'empire que le sentiment peut exercer : mon imagination colorait et décolorait quelquefois mes illusions, sans me causer de vives peines ; je n'avais point encore été saisie par une affection qui pût me dominer.——

“ Vous connaissez maintenant l'histoire de ma vie : l'Angleterre abandonnée, mon changement de nom, je n'ai rien dissimulé. Vous connaissez aussi la volonté de votre père.

Adieu.”

C'était avec une émotion profonde qu'Oswald avait lu la lettre de Corinne. Un mélange confus de diverses peines l'agitait : il se disait avec désespoir, que jamais une telle femme ne pourrait être heureuse dans la vie domestique. Il l'aimait vivement ; mais son histoire l'avait blessé dans sa manière de penser et dans ses affections. Il lui semblait voir clairement que son père avait tout prévu, tout jugé d'avance pour lui, et que c'était mépriser ses avertissements que de prendre Corinne pour épouse.

CHAPITRE XIV.

LE COUVENT DES CHARTREUX.

OSWALD passa le jour suivant dans les jardins de quelques couvents d'hommes. Il alla d'abord au couvent des Chartreux, et s'arrêta quelque temps avant d'y entrer, pour considérer deux lions égyptiens, qui sont à peu de distance de la porte. Ces lions ont une expression remarquable de force et de repos : il y a quelque chose dans leur physionomie qui n'appartient ni à l'animal ni à l'homme : ils semblent une puissance de la nature, et l'on conçoit, en les voyant, comment les dieux du paganisme pouvait être représentés sous cet emblème.

Le couvent des Chartreux est bâti sur les débris des Thermes de Dioclétien ; et l'église qui est à côté du couvent est décorée avec les colonnes de granit qu'on y a trouvées debout. Les moines qui habitent ce couvent les montrent avec empressement ; ils ne tiennent plus au monde que par l'intérêt qu'ils prennent aux ruines. La manière de vivre des

Chartreux suppose, dans les hommes qui sont capables de la mener, ou un esprit extrêmement borné, ou la plus noble et la plus continuelle exaltation des sentiments religieux ; cette succession de jours sans variété d'événements rappelle ce vers fameux :

“ Sur les mondes détruits le Temps dort immobile.”

Il semble que la vie ne serve là qu'à contempler la mort. La mobilité des idées, avec une telle uniformité d'existence, serait le plus cruel des supplices. Au milieu du cloître s'élèvent quatre cyprès. Cet arbre noir et silencieux, que le vent même agite difficilement, n'introduit pas le mouvement dans ce séjour. Entre les cyprès, il y a une fontaine d'où sort un peu d'eau que l'on entend à peine, tant le jet en est faible et lent ; on dirait que c'est la clepsydre qui convient à cette solitude, où le temps fait si peu de bruit. Quelquefois la lune y pénètre avec sa pâle lumière, et son absence et son retour sont un événement dans cette vie monotone.

Ces hommes qui existent ainsi, sont pourtant les mêmes à qui la guerre et toute son activité suffirait à peine, s'ils y étaient accoutumés. C'est un sujet inépuisable de réflexion, que les différentes combinaisons de la destinée humaine sur la terre. Il se passe dans l'intérieur de l'ame mille accidents, il se forme mille habitudes qui font de chaque individu un monde et son histoire. Connaître un autre

parfaitement, serait l'étude d'une vie entière : qu'est-ce donc qu'on entend par connaître les hommes ? Les gouverner, cela se peut ; mais les comprendre, Dieu seul le fait.

Oswald, du couvent des Chartreux, se rendit au couvent de Bonaventure, bâti sur les ruines du palais de Néron : là où tant de crimes se sont commis sans remords, de pauvres moines, tourmentés par des scruples de conscience, s'imposent des supplices cruels pour les plus légères fautes. “ Nous espérons seulement, disait un de ces religieux, qu'à l'instant de la mort nos péchés n'auront pas excédé nos pénitences.” Lord Nelvil, en entrant dans ce couvent, heurta contre une trappe, et il en demanda l'usage. “ C'est par là qu'on nous enterre,” dit l'un des plus jeunes religieux, que la maladie du mauvais air avait déjà frappé. Les habitants du Midi craignant beaucoup la mort, l'on s'étonne d'y trouver des institutions qui la rappellent à ce point ; mais il est dans la nature d'aimer à se livrer à l'idée même que l'on redoute. Il y a comme un enivrement de tristesse, qui fait à l'ame le bien de la remplir tout entière.

Un antique sarcophage d'un jeune enfant sert de fontaine à ce couvent. Le beau palmier dont Rome se vante, est le seul arbre du jardin de ces moines ; mais ils ne font point d'attention aux objets extérieurs. Leur discipline est trop rigoureuse pour

laisser à leur esprit aucun genre de liberté. Leurs regards sont abattus, leur démarche est lente ; ils ne font plus en rien usage de leur volonté. Ils ont abdiqué le gouvernement d'eux-mêmes, tant cet empire *fatigue son triste possesseur !* Ce séjour néanmoins n'agit pas fortement sur l'ame d'Oswald ; l'imagination se révolte contre une intention si manifeste de lui présenter le souvenir de la mort sous toutes les formes. Quand ce souvenir se rencontre d'une manière inattendue, quand c'est la nature qui nous en parle, et non pas l'homme, l'impression que nous en recevons est bien plus profonde.

Des sentiments doux et calmes s'emparèrent de l'ame d'Oswald, lorsqu'au coucher du soleil il entra dans le jardin de *San Giovanni e Paolo*. Les moines de ce couvent sont soumis à des pratiques moins sévères ; et leur jardin domine toutes les ruines de l'ancienne Rome. On voit de là le Colisée, le Forum, tous les arcs de triomphe encore debout, les obélisques, les colonnes. Quel beau site pour un tel asile ! Les solitaires se consolent de n'être rien, en considérant les monuments élevés par tous ceux qui ne sont plus. Oswald se promena long-temps sous les ombrages du jardin de ce couvent, si rares en Italie. Ces beaux arbres interrompent un moment la vue de Rome, comme pour redoubler l'émotion qu'on éprouve en la revoyant.—

C'était à l'heure de la soirée où l'on entend toutes les cloches de Rome sonner *l'Ave Maria* :

.....squilla di lontano,
Che paga il giorno pianger che' si muore.

DANTE.

Et le son de l'airain, dans l'éloignement, paraît plaindre le jour qui se meurt. La prière du soir sert à conter les heures. En Italie l'on dit : “ *Je vous verrai une heure avant, une heure après l'Ave Maria ;* ” et les époques du jour ou de la nuit sont ainsi religieusement désignées. Oswald jouit alors de l'admirable spectacle du soleil, qui vers le soir descend lentement au milieu des ruines, et semblent pour un moment se soumettre au déclin comme les ouvrages des hommes. Oswald sentit renaître en lui toutes ses pensées habituelles. Il cherchait l'ombre de son père au milieu des ombres célestes qui l'avaient accueillie. Il lui semblait qu'à force d'amour il animerait de ses regards les nuages qu'il considérerait, et parviendrait à leur faire prendre la forme sublime et touchante de son immortel ami ; il espérait enfin que ses vœux obtiendraient du ciel je ne sais quel souffle pur et bienfaisant, qui ressemblerait à la bénédiction d'un père.

CHAPITRE XV.

LA SEMAINE SAINTE.

LE désir de connaître et d'étudier la religion de l'Italie, décida lord Nelvil à chercher l'occasion d'entendre quelques-uns des prédicateurs qui font retentir les églises de Rome pendant le carême.

C'est le soir, et avec les lumières presque éteintes, que les prédicateurs à Rome se font entendre, pendant la semaine sainte, dans les églises. Toutes les femmes alors sont vêtues de noir, en souvenir de la mort de Jésus-Christ : et il y a quelque chose de bien touchant dans ce deuil anniversaire renouvelé tant de fois depuis tant de siècles. C'est donc avec une émotion véritable que l'on arrive au milieu de ces belles églises, où les tombeaux préparent si bien à la prière ; mais le prédicateur dissipe presque toujours cette émotion en peu d'instants.

Sa chaire est une assez longue tribune, qu'il parcourt d'un bout à l'autre avec autant d'agitation

que de régularité. Il ne manque jamais de partir au commencement d'une phrase, et de revenir à la fin, comme le balancier d'une pendule ; et cependant il fait tant de gestes, il a l'air si passionné, qu'on le croirait capable de tout oublier. Mais c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, une fureur systématique, telle qu'on en voit beaucoup en Italie, où la vivacité des mouvements extérieurs n'indique souvent qu'une émotion superficielle. Un crucifix est suspendu à l'extrémité de la chaire ; le prédicateur le détache, le baise, le presse sur son cœur, et puis le remet à sa place avec un très-grand sang-froid, quand la période pathétique est achevée. Il y a aussi un moyen de faire effet dont les prédicateurs ordinaires se servent assez souvent, c'est le bonnet carré qu'ils portent sur la tête ; ils l'ôtent et le remettent avec une rapidité inconcevable. L'un d'eux s'en prenait à Voltaire, et surtout à Rousseau, de l'irréligion du siècle. Il jetait son bonnet au milieu de la chaire, le chargeait de représenter Jean-Jacques ; et en cette qualité il le haranguait, et lui disait : *Eh bien, philosophe genevois, qu'avez-vous à objecter à mes arguments ?* Il se taisait alors quelques moments, comme pour attendre la réponse ; et le bonnet ne répondant rien, il le remettait sur sa tête, et terminait l'entretien par ces mots : *A présent que vous êtes convaincu, n'en parlons plus.*

Ces scènes bizarres se renouvellent souvent

parmi les prédicateurs, à Rome ; car le véritable talent en ce genre y est très-rare. La religion est respectée en Italie comme une loi toute-puissante ; elle captive l'imagination par les pratiques et les cérémonies : mais on s'y occupe beaucoup moins en chaire de la morale que du dogme ; et l'on n'y pénètre point, par les idées religieuses, dans le fond du cœur humain. L'éloquence de la chaire, ainsi que beaucoup d'autres branches de la littérature, est donc absolument livrée aux idées communes qui ne peignent rien, qui n'expriment rien. Une pensée nouvelle causerait presque une sorte de rumeur dans ces esprits tellement ardents et paresseux tout-à-la-fois, qu'ils ont besoin de l'uniformité pour se calmer, et qu'ils l'aiment parce qu'elle les repose. Il y a dans les sermons une sorte d'étiquette pour les idées et les phrases. Les unes viennent presque toujours à la suite des autres : et cet ordre serait dérangé, si l'orateur, parlant d'après lui-même, cherchait dans son âme ce qu'il faut dire. La philosophie chrétienne, celle qui cherche l'analogie de la religion avec la nature humaine, est aussi peu connue des prédicateurs italiens que toute autre philosophie. Penser sur la religion les scandaliserait presque autant que de penser contre ; tant ils sont accoutumés à la routine dans ce genre.

Le culte de la Vierge est particulièrement cher aux Italiens et à toutes les nations du Midi ; il

semble s'allier de quelque manière à ce qu'il y a de plus pur et de plus sensible dans l'affection pour les femmes. Mais les mêmes formes de rhétorique exagérées se retrouvent encore dans tout ce que les prédicateurs disent à ce sujet : et l'on ne conçoit pas comment leurs gestes et leurs discours ne changent pas constamment en plaisanteries ce qu'il y a de plus sérieux. On ne rencontre presque jamais en Italie, dans l'auguste fonction de la chaire, un accent vrai, ni une parole naturelle.

Oswald, lassé de la monotonie la plus fatigante de toutes, celle d'une véhémence affectée, voulut aller au Colisée, pour entendre le capucin qui devait y prêcher en plein air, au pied de l'un des autels qui désignent, dans l'intérieur de l'enceinte, ce qu'on appelle *La route de la Croix*. Quel plus beau sujet pour l'éloquence que l'aspect de ce monument, que cette arène où les martyrs ont succédé aux gladiateurs ! Mais il ne faut rien espérer à cet égard du pauvre capucin, qui ne connaît de l'histoire des hommes que sa propre vie. Néanmoins, si l'on parvient à ne pas écouter son mauvais sermon, on ne sent ému par les divers objets dont il est entouré. La plupart de ses auditeurs sont de la confrérie des Camaldules ; ils se revêtent, pendant les exercices religieux, d'une espèce de robe grise qui couvre entièrement la tête et tout le corps, et ne laisse que deux petites ouvertures pour les yeux :

c'est ainsi que les ombres pourraient être représentées. Ces hommes, ainsi cachés sous leur vêtements, se prosternent la face contre terre et se frappent la poitrine. Quand le prédicateur se jette à genoux en criant, *Miséricorde et pitié !* le peuple qui l'environne se jette aussi à genoux, et répète ce même cri, qui va se perdre sous les vieux portiques du Colisée. Il est impossible de ne pas éprouver alors une émotion profondément religieuse ; cet appel de la douleur à la bonté, de la terre au ciel, remue l'âme jusque dans son sanctuaire le plus intime. Oswald tressaillit au moment où tous les assistants se mirent à genoux : il resta debout, pour ne pas professer un culte qui n'était pas le sien ; mais il lui en coûtait de ne pas s'associer publiquement aux mortels, quels qu'il fussent, qui se prosternaient devant Dieu. Hélas ! en effet, est-il une invocation à la pitié céleste qui ne convienne pas également à tous les hommes ?

Le peuple avait été frappé de la belle figure de lord Nelvil et de ses manières étrangères, mais ne fut pas scandalisé de ce qu'il ne se mettait pas à genoux ; il n'y a point de peuple plus tolérant que les Romains : ils sont accoutumés à ce qu'on ne vienne chez eux que pour voir et pour observer ; et soit fierté, soit indolence, ils ne cherchent à faire partager leurs opinions à personne. Ce qui est plus extraordinaire encore, c'est que, pendant la semaine sainte

surtout, il en est beaucoup parmi eux qui s'infligent des pénitences corporelles ; et, pendant qu'ils se donnent des coups de discipline, la porte de l'église est ouverte, on peut y entrer, cela leur est égal. C'est un peuple qui ne s'occupe pas des autres ; il ne fait rien pour être regardé, ils ne s'abstiennent de rien parce qu'on le regarde : il marche toujours à son but ou à son plaisir, sans se douter qu'il y ait un sentiment qui s'appelle la vanité, pour lequel il n'y a ni plaisir ni but, excepté le besoin d'être applaudi.

CHAPITRE XVI.

LE MEME SUJET.

ON a souvent parlé des cérémonies de la semaine sainte à Rome. Tous les étrangers viennent exprès pendant le carême, pour jouir de ce spectacle ; et comme la musique de la chapelle Sixtine et l'illumination de Saint-Pierre sont des beautés uniques dans leur genre, il est naturel qu'elles attirent vivement la curiosité ; mais l'attente n'est pas également satisfaite par les cérémonies proprement dites. Le dîner des douze apôtres, servi par le Pape, leurs pieds lavés par lui, enfin les diverses coutumes de ces temps solennels rappellent toutes des idées touchantes ; mais mille circonstances inévitables nuisent souvent à l'intérêt et à la dignité de ce spectacle. Tous ceux qui y contribuent ne sont pas également recueillis, également occupés d'idées pieuses : ces cérémonies, tant de fois répétées, sont devenues une sorte d'exercice machinal pour la plupart de ceux qui s'en mêlent : et les jeunes prêtres dépêchent le

service des grandes fêtes avec une activité et une dextérité peu imposantes. Ce vague, cet inconnu, ce mystérieux qui convient tant à la religion, est tout-à-fait dissipé par l'espèce d'attention qu'on ne peut s'empêcher de donner à la manière dont chacun s'acquitte de ses fonctions. L'avidité des uns pour les mets qui leur sont présentés, et l'indifférence des autres pour les genuflexions qu'ils multiplient, ou les prières qu'ils récitent, rendent souvent la fête peu solennelle.

Les anciens costumes qui servent encore aujourd'hui d'habillement aux ecclésiastiques, s'accordent mal avec la coiffure moderne : l'évêque grec, avec sa longue barbe, est celui dont le vêtement paraît le plus respectable. Les vieux usages aussi, tel que celui de faire la révérence comme les femmes, au lieu de saluer à la manière actuelle des hommes produisent une impression peu sérieuse. L'ensemble enfin n'est pas en harmonie ; et l'antique et le nouveau s'y mêlent sans qu'on prenne aucun soin pour frapper l'imagination, et surtout pour éviter tout ce qui peut la distraire. Un culte éclatant et majestueux dans les formes extérieures, est certainement très-propre à remplir l'âme des sentiments les plus élevés ; mais il faut prendre garde que les cérémonies ne dégénèrent en un spectacle, où l'on joue son rôle l'un vis-à-vis de l'autre, où l'on apprend ce qu'il faut faire, à quel moment il faut le faire,

quand on doit prier, finir de prier, se mettre à genoux, se relever : la régularité des cérémonies d'une cour, introduite dans un temple, gêne le libre élan du cœur, qui donne seul à l'homme l'espérance de se rapprocher de la Divinité.

Ces observations sont assez généralement senties par les étrangers : mais les Romains, pour la plupart, ne se lassent point de ces cérémonies ; et tous les ans ils y trouvent un nouveau plaisir. Un trait singulier du caractère des Italiens, c'est que leur mobilité ne les porte point à l'inconstance, et que leur vivacité ne leur rend point la variété nécessaire. Ils sont, en toute chose, patients et persévérants : leur imagination embellit ce qu'ils possèdent ; elle occupe leur vie, au lieu de la rendre inquiète : ils trouvent tout plus magnifique, plus imposant, plus beau que cela ne l'est réellement ; et tandis qu'ailleurs la vanité consiste à se montrer blasé, celle des Italiens, ou plutôt la chaleur et la vivacité qu'ils ont en eux-mêmes, leur fait trouver du plaisir dans le sentiment de l'admiration.

Lord Nelvil s'attendait, d'après tout ce que les Romains lui avaient dit, à recevoir beaucoup plus d'effet par les cérémonies de la semaine sainte. Il regretta les nobles et simples fêtes du culte anglican. Il revint chez lui avec une impression pénible ; car rien n'est plus triste que de n'être pas ému par ce qui devrait nous émouvoir : on se croit l'âme dessé-

chée ; on craint d'avoir perdu cette puissance d'enthousiasme, sans laquelle la faculté de penser ne servirait plus qu'à dégoûter de la vie. Mais le Vendredi saint rendit bientôt à lord Nelvil toutes les émotions religieuses qu'il regrettait de n'avoir pas éprouvées les jours précédents. Il se rendit à la chapelle Sixtine, pour entendre le fameux *Miserere* vanté dans toute l'Europe. Il arriva de jour encore, et vit ces peintures célèbres de Michel-Ange, qui représentent le Jugement dernier, avec toute la force effrayante de ce sujet, et du talent qui l'a traité. Michel-Ange s'était pénétré de la lecture du Dante ; et le peintre, comme le poète, représente des êtres mythologiques en présence de Jésus-Christ : mais il fait presque toujours du paganisme le mauvais principe ; et c'est sous la forme des démons qu'il caractérise les fables païennes. On aperçoit sur la voûte de la chapelle les Prophètes et les Sibylles, appelés en témoignage par les chrétiens ;* une foule d'anges les entourent, et toute cette voûte ainsi peinte semble rapprocher le ciel de nous : mais ce ciel est sombre et redoutable ; le jour perce à peine à travers les vitraux, qui jettent sur les tableaux plutôt des ombres que des lumières ; l'obscurité agrandit encore les figures déjà si imposantes que Michel-Ange a tracées ; l'encens, dont le parfum a quelque chose de funéraire, remplit l'air dans cette enceinte, et

* Teste David cum Sibylla.

toutes les sensations préparent à la plus profonde de toutes, celle que la musique doit produire.

Le *Miserere*, c'est-à-dire, *ayez pitié de nous*, est un psaume composé de versets qui se chantent alternativement d'une manière très-différente. Tour-à-tour une musique céleste se fait entendre ; et le verset suivant, dit en récitatif, est murmuré d'un ton sourd et presque rauque : on dirait que c'est la réponse des caractères durs aux cœurs sensibles, que c'est le réel de la vie qui vient flétrir et repousser les vœux des âmes généreuses ; et quand ce chœur si doux reprend, on renaît à l'espérance : mais lorsque le verset récité recommence, une sensation de froid saisit de nouveau ; ce n'est pas la terreur qui la cause, mais le découragement de l'enthousiasme. Enfin le dernier morceau, plus noble et plus touchant encore que tous les autres, laisse au fond de l'âme une impression douce et pure.

On éteint les flambeaux, la nuit s'avance, les figures des Prophètes et des Sibylles apparaissent comme des fantômes enveloppés du crépuscule. Le silence est profond ; la parole ferait un mal insupportable dans cet état de l'âme, où tout est intime et intérieur ; et quand le dernier son s'éteint, chacun s'en va lentement et sans bruit ; chacun semble craindre de rentrer dans les intérêts vulgaires de ce monde.

Une procession se rendit dans le temple de

Saint-Pierre, qui n'est alors éclairé que par une croix illuminée ; ce signe de douleur, seul resplendissant dans l'auguste obscurité de cet immense édifice, est la plus belle image du christianisme au milieu des ténèbres de la vie. Une lumière pâle et lointaine se projette sur les statues qui décorent les tombeaux. Les vivants qu'on aperçoit en foule sous ces voûtes, semblent des pygmées en comparaison des images des morts. Il y a autour de la croix un espace éclairé par elle, où se prosternent le pape vêtu de blanc, et tous les cardinaux rangés derrière lui. Ils restent là près d'une demi-heure dans le plus profond silence ; et il est impossible de n'être pas ému par ce spectacle. On ne sait pas ce qu'ils demandent, on n'entend pas leurs secrets gémissements ; mais ils sont vieux ; ils nous devancent dans la route de la tombe : quand nous passerons à notre tour dans cette terrible avant-garde, Dieu nous fera-t-il la grâce d'ennoblir assez la vieillesse, pour que le déclin de la vie soit les premiers jours de l'immortalité !

Quand la prière fut finie, l'église Saint-Pierre devint tout-à-coup comme une grande promenade publique, où chacun se donne rendez-vous pour parler de ses affaires ou de ses plaisirs.

CHAPITRE XVII.

VOYAGE A NAPLES.

LE jour de Pâques s'était passé ; et lord Nelvil partit de Rome pour se rendre à Naples. Il traversa la campagne d'Albano, lieu où l'on montre encore ce qu'on croit être le tombeau des Horaces et des Curiaces. Il passa près du lac de Nemi et des bois sacrés qui l'entourent. On dit qu'Hippolyte fut ressuscité par Diane dans ces lieux ; elle ne permettait pas aux chevaux d'en approcher, et perpétuait, par cette défense, le souvenir du malheur de son jeune favori. C'est ainsi qu'en Italie, presque à chaque pas, la poésie et l'histoire viennent se retracer à l'esprit ; et les sites charmants qui les rappellent, adoucissent tout ce qu'il y a de mélancolique dans le passé, et semblent lui conserver une jeunesse éternelle. Oswald traversa ensuite les marais Pontins, campagne fertile et pestilentielle tout-à-la-fois, où l'on ne voit pas une seule habitation, quoique la nature y semble féconde. Quelques hommes malades

attèlent vos chevaux et vous recommandent de ne pas vous endormir en passant les marais ; car le sommeil est là le véritable avant-coureur de la mort. Des buffles, d'une physionomie tout-à-la-fois basse et féroce, traînent la charrue, que d'imprudents cultivateurs conduisent encore quelquefois sur cette terre fatale ; et le plus brillant soleil éclaire ce triste spectacle. Les lieux marécageux et malsains, dans le Nord, sont annoncés par leur effrayant aspect ; mais, dans les contrées les plus funestes du Midi, la nature conserve une sérénité dont la douceur trompeuse fait illusion aux voyageurs. S'il est vrai qu'il soit très-dangereux de s'endormir, en traversant les marais Pontins, l'invincible penchant au sommeil qu'ils inspirent dans la chaleur, est encore une des impressions perfides que ce lieu fait éprouver.

Oswald, après le passage, inquiétant des marais Pontins, arriva enfin à Terracine, sur le bord de la mer, aux confins du royaume de Naples. C'est là que commence véritablement le Midi : c'est là qu'il accueille les voyageurs avec toute sa magnificence. Cette terre de Naples, *cette campagne heureuse*, est comme séparée du reste de l'Europe, et par la mer qui l'entoure, et par cette contrée dangereuse qu'il faut traverser pour y arriver. On dirait que la nature s'est réservé le secret de ce séjour de délices, et qu'elle a voulu que les abords en fussent périlleux. Rome n'est point encore le Midi : on en pressent les

douceurs ; mais son enchantement ne commence véritablement que sur le territoire de Naples. Non loin de Terracine est le promontoire choisi par les poètes, comme la demeure de Circé ; et derrière Terracine s'élève le mont Anxur, où Théodoric, roi des Goths, avait placé l'un des châteaux forts dont les guerriers du Nord couvrirent la terre. Il y a très-peu de traces de l'invasion des Barbares en Italie ; ou du moins, là où ces traces consistent en destructions, elles se confondent avec l'effet du temps. Les nations septentrionales n'ont point donné à l'Italie cet aspect guerrier que l'Allemagne a conservé. Il semble que la molle terre de l'Ausonie n'ait pu garder les fortifications et les citadelles dont les pays du Nord sont hérissés. Rarement un édifice gothique, un château féodal, s'y rencontre encore ; et les souvenirs des antiques Romains règnent seuls à travers les siècles, malgré les peuples qui les ont vaincus.

Toute la montagne qui domine Terracine est couverte d'orangers et de citronniers qui embaument l'air d'une manière délicieuse. Rien ne ressemble, dans nos climats, au parfum méridional des citronniers en pleine terre : il produit sur l'imagination presque le même effet qu'une musique mélodieuse ; il donne une disposition poétique, excite le talent, et l'énivre de la nature. Les aloès, les cactus à larges feuilles, que vous rencontrez à chaque pas, ont une

physionomie particulière, qui rappelle ce que l'on sait des redoutables productions de l'Afrique. Ces plantes causent une sorte d'effroi : elles ont l'air d'appartenir à une nature violente et dominatrice. Tout l'aspect du pays est étranger : on se sent dans un autre monde, dans un monde qu'on n'a connu que par les descriptions des poètes de l'antiquité, qui ont tout-à-la-fois, dans leurs peintures, tant d'imagination et d'exactitude. Les chariots qui rapportaient la moisson des champs étaient ornés tous les jours avec des guirlandes de roses ; et quelquefois les enfants entouraient leur coupe de fleurs ; car l'imagination du peuple même devient poétique sous un beau ciel. On voyait, on entendait à côté de ces riants tableaux, la mer dont les vagues se brisaient avec fureur. Ce n'était point l'orage qui l'agitait, mais les rochers, obstacle habituel qui s'opposait à ses flots, et dont sa grandeur était irritée. Ce mouvement sans but, cette force sans objet, qui se renouvelle pendant l'éternité, sans que nous puissions connaître ni sa cause ni sa fin, nous attire sur le rivage où ce grand spectacle s'offre à nos regards ; et l'on éprouve comme un besoin, mêlé de terreur de s'approcher des vagues, et d'étourdir sa pensée par leur tumulte.

Vers le soir, tout se calma : et lord Nelvil se promena lentement dans la campagne. Chaque pas, en pressant les fleurs, faisait sortir des parfums de

leur sein. Les rossignols venaient se reposer plus volontiers sur les arbustes qui portaient les roses. Ainsi les chants les plus purs se réunissaient aux odeurs les plus suaves; tous les charmes de la nature s'attiraient mutuellement : mais ce qui est surtout ravissant et inexprimable, c'est la douceur de l'air qu'on respire. Quand on contemple un beau site dans le Nord, le climat, qui se fait sentir, trouble toujours un peu le plaisir qu'on pourrait goûter. C'est comme un son faux dans un concert, que ces petites sensations de froid et d'humidité qui détournent plus ou moins votre attention de ce que vous voyez ; mais en approchant de Naples, vous éprouver un bien-être si parfait, une si grande amitié de la nature pour vous, que rien n'altère les sensations agréables qu'elle vous cause. Tous les rapports de l'homme dans nos climats sont avec la société. La nature, dans les pays chauds, met en relation avec les objets extérieurs; et les sentiments s'y répandent doucement au dehors. Ce n'est pas que le Midi n'ait aussi sa mélancolie : dans quels lieux la destinée de l'homme ne produit-elle pas cette impression ! Mais il n'y a dans cette mélancolie, ni mécontentement, ni anxiété, ni regret. Ailleurs, c'est la vie qui, telle qu'elle est, ne suffit pas aux facultés de l'ame ; ici, ce sont les facultés de l'ame qui ne suffisent pas à la vie, et la surabon-

dance des sensations inspire une rêveuse indolence, dont on se rend à peine compte en l'éprouvant.

Pendant la nuit, des mouches luisantes se montraient dans les airs ; on eût dit que la montagne étincelait, et que la terre brûlante laissait échapper quelques-unes de ses flammes. Ces mouches volaient à travers les arbres, se reposaient quelquefois sur les feuilles, et le vent balançait ces petites étoiles, et variait de mille manières leurs lumières incertaines. Le sable aussi contenait un grand nombre de petites pierres ferrugineuses, qui brillaient de toutes parts : c'était la terre de feu, conservant encore dans son sein les traces du soleil, dont les derniers rayons venaient de l'échauffer. Il y a tout-à-la-fois dans cette nature une vie et un repos qui satisfont en entier les vœux divers de l'existence.

CHAPITRE XVIII.

NAPLES.

OSWALD arriva à Naples, de jour, au milieu de cette immense population, qui est si animée et si oisive tout-à-la-fois ; il traversa d'abord la rue de Tolède, et vit les Lazzaroni couchés sur les pavés, ou retirés dans un panier d'osier, qui leur sert d'habitation jour et nuit. Cet état sauvage qui se voit là, mêlé avec la civilisation, a quelque chose de très-original. Il en est parmi ces hommes, qui ne savent pas même leur propre nom, et vont à confesse avouer des péchés anonymes, ne pouvant dire comment s'appelle celui qui les a commis. Il existe à Naples une grotte sous terre, où des milliers de Lazzaroni passent leur vie, en sortant seulement à midi pour voir le soleil, et dormant le reste du jour, pendant que leurs femmes filent. Dans les climats où le vêtement et la nourriture sont si faciles, il faudrait un gouvernement très-indépendent et très-actif, pour

donner à la nation une émulation suffisante : car il est si aisé pour le peuple de subsister matériellement à Naples, qu'il peut se passer du genre d'industrie nécessaire ailleurs pour gagner sa vie. La paresse et l'ignorance, combinées avec l'air volcanique qu'on respire dans ce séjour, doivent produire la férocité, quand les passions sont excitées ; mais ce peuple n'est pas plus méchant qu'un autre. Il a de l'imagination, ce qui pourrait être le principe d'actions désintéressées ; et avec cette imagination on le conduirait au bien, si ses institutions politiques et religieuses étaient bonnes.

On voit des Calabrois qui se mettent en marche pour aller cultiver les terres, avec un joueur de violon à leur tête, et dansant de temps en temps pour se reposer de marcher. Il y a tous les ans, près de Naples, une fête consacrée à la *Madone* de la grotte dans laquelle les jeunes filles dansent au son du tambourin et des castagnettes ; et il n'est pas rare qu'elles fassent mettre pour condition, dans leur contrat de mariage, que leurs époux les conduiront tous les ans à cette fête. On voit à Naples, sur le théâtre, un acteur âgé de quatre-vingts ans, qui, depuis soixante ans, fait rire les Napolitains, dans leur rôle comique national, le polichinelle. Se représente-t-on ce que sera l'immortalité de l'ame pour un homme qui remplit ainsi sa longue vie ?

Le peuple de Naples n'a d'autre idée du bonheur que le plaisir ; mais l'amour du plaisir vaut encore mieux qu'un égoïsme aride.

Il est vrai que c'est le peuple du monde qui aime le plus l'argent : si vous demandez à un homme du peuple votre chemin dans la rue, il tend la main après avoir fait un signe ; car ils sont plus paresseux pour les paroles que pour les gestes , mais leur goût pour l'argent n'est point méthodique ni réfléchi ; ils le dépensent aussitôt qu'ils le reçoivent. Si l'argent s'introduisait chez les sauvages, les sauvages le demanderaient comme cela. Ce qui manque le plus à cette nation, en général, c'est le sentiment de la dignité. Ils font des actions généreuses et bienveillantes par bon cœur, plutôt que par principes : car leur théorie, en tout genre, ne vaut rien ; et l'opinion en ce pays, n'a point de force. Mais lorsque des hommes ou des femmes échappent à cette anarchie morale, leur conduite est plus remarquable en elle-même, et plus digne d'admiration que partout ailleurs, puisque rien, dans les circonstances extérieures, ne favorise la vertu ; on la prend tout entière dans son âme. Les lois ni les mœurs ne récompensent, ni ne punissent. Celui qui est vertueux est d'autant plus héroïque, qu'il n'en est pour cela ni plus considéré, ni plus recherché.

A quelques honorables exceptions près, les hautes classes ont assez de ressemblance avec les dernières :

l'esprit des unes n'est guère plus cultivé que celui des autres ; et l'usage du monde fait la seule différence à l'extérieur. Mais, au milieu de cette ignorance, il y a un fonds d'esprit naturel et d'aptitude à tout, tel qu'on ne peut prévoir ce que deviendrait une semblable nation, si toute la force du gouvernement était dirigée dans le sens des lumières et de la morale. Comme il y a peu d'instruction à Naples, on y trouve, jusqu'à présent, plus d'originalité dans le caractère que dans l'esprit. Mais les hommes remarquables de ce pays, tel que l'abbé Galiani, Caraccioli, etc., possédaient, dit-on, au plus haut degré, la plaisanterie et la réflexion, rares puissances de la pensée, réunion sans laquelle la pédanterie ou la frivolité vous empêche de connaître la véritable valeur des choses. Le peuple napolitain, à quelques égards, n'est point du tout civilisé ; mais il n'est point vulgaire à la manière des autres peuples. Sa grossièreté même frappe l'imagination. La rive africaine, qui borde la mer de l'autre côté, se fait presque déjà sentir ; et il y a je ne sais quoi de Numide dans les cris sauvages qu'on entend de toutes parts. Ces visages brunis, ces vêtements formés de quelques morceaux d'étoffe rouge ou violette, dont la couleur foncée attire les regards ; ces lambeaux d'habillements, que ce peuple artiste drapait encore avec art, donnent quelque chose de pittoresque à la populace, tandis qu'ailleurs l'on ne peut voir en elle

que les misères de la civilisation. Un certain goût pour la parure et les décorations se trouvent souvent à Naples, à côté du manque absolu des choses nécessaires ou commodes. Les boutiques sont ornées agréablement avec des fleurs et des fruits : quelques-unes ont un air de fête qui ne tient ni à l'abondance, ni à la félicité publique, mais seulement à la vivacité de l'imagination ; on veut réjouir les yeux avant tout. La douceur du climat permet aux ouvriers, en tout genre, de travailler dans la rue. Les tailleurs y font des habits, les traiteurs leurs repas ; et les occupations de la maison, se passant ainsi au dehors, multiplient le mouvement de mille manières. Les chants, les danses, des jeux bruyants, accompagnent assez bien tout ce spectacle ; et il n'y a point de pays où l'on sente plus clairement la différence de l'amusement au bonheur : enfin, l'on sort de l'intérieur de la ville pour arriver sur les quais, d'où l'on voit et la mer et le Vésuve, et l'on oublie alors tout ce que l'on sait des hommes.

Oswald arriva à Naples, pendant que l'éruption du Vésuve durait encore. Ce n'était de jour qu'une fumée noire, qui pouvait se confondre avec les nuages : mais le soir, en s'avançant sur le balcon de sa demeure, il éprouva une émotion tout-à-fait inattendue. Le fleuve de feu descend vers la mer ; et ses vagues de flamme, semblables aux vagues de l'onde, expriment, comme elles, la succes-

sion rapide et continuelle d'un infatigable mouvement. On dirait que la nature, lorsqu'elle se transforme en des éléments divers, conserve néanmoins toujours quelques traces d'une pensée unique et première. Ce phénomène du Vésuve cause un véritable battement de cœur. On est si familiarisé d'ordinaire avec les objets extérieurs, qu'on aperçoit à peine leur existence ; et l'on ne reçoit guère d'émotion nouvelle, en ce genre, au milieu de nos prosaïques contrées : mais tout-à-coup l'étonnement que doit causer l'univers, se renouvelle à l'aspect d'une merveille inconnue de la création ; tout notre être est agité par cette puissance de la nature, dont les combinaisons sociales nous avaient distraits longtemps : nous sentons que les plus grands mystères de ce monde ne consistent pas tous dans l'homme, et qu'une force indépendante de lui le menace ou le protège, selon des lois qu'il ne peut pénétrer. Oswald voulut contempler cette étonnante merveille, et le lendemain il se mit en route.

CHAPITRE XIX.

POMPEIA ET LE VESUVE.

LES ruines de Pompéia sont proches du Vésuve ; et c'est par ces ruines que lord Nelvil commença son voyage. A Rome, l'on ne trouve guère que les débris des monuments publics ; et ces monuments ne retracent que l'histoire politique des siècles écoulés : mais à Pompéia, c'est la vie privée des anciens qui s'offre à vous telle qu'elle était. Le volcan qui a couvert cette ville de cendres l'a préservée des outrages du temps. Jamais des édifices exposés à l'air ne se seraient ainsi maintenus ; et ce souvenir enfoui s'est retrouvé tout entier. Les peintures, les bronzes, étaient encore dans leur beauté première ; et tout ce qui peut servir aux usages domestiques est conservé d'une manière effrayante. Les amphores sont encore préparées pour le festin du jour suivant ; la farine qui allait être pétrie est encore là : les restes d'une femme sont encore ornés des parures qu'elle portait dans le jour de fête que le volcan a troublé ; et ses

bras desséchés, ne remplissent plus le bracelet de pierreries qui les entoure encore. On ne peut voir nulle part une image aussi frappante de l'interruption subite de la vie. Le sillon des roues est visiblement marqué sur les pavés, dans les rues ; et les pierres qui bordent les puits portent la trace des cordes qui les ont creusées peu à peu. On voit encore sur les murs d'un corps-de-garde les caractères mal formés, les figures grossièrement esquissées que les soldats traçaient pour passer le temps, tandis que ce temps avançait pour les engloutir.

Quand on se place au milieu du carrefour des rues, d'où l'on voit de tous les côtés la ville, qui subsiste encore presque en entier, il semble qu'on attende quelqu'un, que le maître soit prêt à venir ; et l'apparence même de vie qu'offre ce séjour, fait sentir plus tristement son éternel silence. C'est avec des morceaux de lave pétrifiée que sont bâties la plupart de ces maisons, qui ont été ensevelies par d'autres laves. Ainsi, ruines sur ruines, et tombeaux sur tombeaux ! Cette histoire du monde, où les époques se comptent de débris en débris, cette vie humaine, dont la trace se suit à la lueur des volcans qui l'ont consumée, remplissent le cœur d'une profonde mélancolie. Qu'il y a long-temps que l'homme existe ! qu'il y a long-temps qu'il vit, qu'il souffre et qu'il périt ! Où peut-on retrouver ses sentiments et ses pensées ? L'air qu'on respire

dans ces ruines en est-il encore empreint, ou sont-elles pour jamais déposées dans le ciel, où règne l'immortalité ? Quelques feuilles brûlées des manuscrits qui ont été trouvés à Herculaneum et à Pompéia, et que l'on essaie de dérouler à Portici, sont tout ce qui nous reste pour interpréter ce que furent les malheureuses victimes que le volcan, la foudre de la terre, a dévorées. Mais en passant près de ces cendres, que l'art parvient à ranimer, on tremble de respirer, de peur qu'un souffle n'enlève cette poussière, où de nobles idées son peut-être encore empreintes.

Les édifices publics, dans cette ville même de Pompéia, qui était une des moins grandes de l'Italie, sont encore assez beaux. Le luxe des anciens avait presque toujours pour but un objet d'intérêt public. Leurs maisons particulières sont très-petites, et l'on n'y voit point la recherche de la magnificence ; mais un goût vif pour les beaux arts s'y fait remarquer. Presque tout l'intérieur était orné de peintures les plus agréables, et de pavés de mosaïque artistement travaillés. Il y a beaucoup de ces pavés sur lesquels on trouve écrit : *Salve* (salut). Ce mot est placé sur le seuil de la porte. Ce n'était pas sûrement une simple politesse que ce salut, mais une invocation à l'hospitalité. Les chambres sont singulièrement étroites, peu éclairées, n'ayant jamais de fenêtres sur la rue, et donnant presque

toutes sur un portique qui est dans l'intérieur de la maison, ainsi que la cour de marbre qu'il entoure. Au milieu de cette cour est une citerne simplement décorée. Il est évident, par ce genre d'habitation, que les anciens vivaient presque toujours en plein air, et que c'était ainsi qu'ils recevaient leurs amis. Rien ne donne une idée plus douce et plus voluptueuse de l'existence, que ce climat qui unit intimement l'homme avec la nature. Il semble que le caractère des entretiens et de la société doit être tout autre, avec de telles habitudes, que dans les pays où la rigueur du froid force à se renfermer dans les maisons. On comprend mieux les dialogues de Platon, en voyant ces portiques sous lesquels les anciens se promenaient la moitié du jour : ils étaient sans cesse animés par le spectacle d'un beau ciel. L'ordre social, tel qu'ils le concevaient, n'était point l'aride combinaison du calcul et de la force, mais un heureux ensemble d'institutions qui excitaient les facultés, développaient l'âme, et donnaient à l'homme pour but le perfectionnement de lui-même et de ses semblables.

L'antiquité inspire une curiosité insatiable. Les érudits qui s'occupent seulement à recueillir une collection de noms qu'ils appellent l'histoire, sont sûrement dépourvus de toute imagination. Mais, pénétrer dans le passé, interroger le cœur humain à travers les siècles, saisir un fait par un mot, et le

caractère et les mœurs d'une nation par un fait, enfin remonter jusqu'aux temps les plus reculés pour tâcher de se figurer comment la terre, dans sa première jeunesse, apparaissait aux regards des hommes, et de quelle manière ils supportaient alors ce don de la vie, que la civilisation a tant compliqué maintenant ; c'est un effort continu de l'imagination, qui devine et découvre les plus beaux secrets que la réflexion et l'étude puissent nous révéler.

En sortant de Pompéia, et repassant à Portici, lord Nelvil fut bientôt entouré par les habitants, qui l'engageaient à grands cris à venir voir *la montagne* : c'est ainsi qu'ils appellent le Vésuve. A-t-il besoin d'être nommé ? Il est pour les Napolitains la gloire et la patrie ; leur pays est signalé par cette merveille.

Au pied du Vésuve, la campagne est la plus fertile et la mieux cultivée que l'on puisse trouver dans le royaume de Naples, c'est-à-dire, dans la contrée de l'Europe la plus favorisée du ciel. La vigne célèbre, dont le vin est appelé *Lacryma Christi*, se trouve dans cet endroit, et tout à côté des terres dévastées par la lave. On dirait que la nature a fait un dernier effort, en ce lieu voisin du volcan, et s'est parée de ses plus beaux dons avant de périr. A mesure que l'on s'élève, on découvre, en se retournant, Naples et l'admirable pays qui l'environne. Les rayons du soleil font scintiller la

mer comme des pierres précieuses ; mais toute la splendeur de la création s'éteint par degrés, jusqu'à la terre de cendre et de fumée, qui annonce l'approche du volcan. Les laves ferrugineuses des années précédentes tracent sur le sol leur large et noir sillon, et tout est aride autour d'elles. A une certaine hauteur, les oiseaux ne volent plus ; à telle autre, les plantes deviennent très-rares ; puis les insectes même ne trouvent plus rien pour subsister dans cette nature consumée. Enfin tout ce qui a vie disparaît : vous entrez dans l'empire de la mort, et la cendre de cette terre pulvérisée roule seule sous vos pieds mal affermis.

Ne greggi nè armenti

Guida bifolco mai, guida pastore.

“ Jamais le berger ni le pasteur ne conduisent en ce lieu ni leurs brebis ni leurs troupeaux.”

Un ermite habite là, sur les confins de la vie et de la mort. Un arbre, le dernier adieu de la végétation, est devant sa porte ; et c'est à l'ombre de son pâle feuillage que les voyageurs ont coutume d'attendre que la nuit vienne pour continuer leur route ; car, pendant le jour, les feux du Vésuve ne s'aperçoivent que comme un nuage de fumée ; et la lave, si ardente de nuit, paraît sombre à la clarté du soleil. Cette métamorphose elle-même est un beau spectacle, qui renouvelle chaque soir l'étonnement que la continuité du même aspect pourrait affaiblir.

CHAPITRE XX.

LA GROTTÉ DE PAUSILIPE.

LA rivière de feu qui tombait du Vésuve, rendue visible enfin par la nuit, frappa vivement l'imagination d'Oswald ; et il se hâta sur le rivage de cendres de la lave enflammée. Le terrain qu'il traversa, avant d'y arriver, fuyait sous ses pas, et semblait le repousser loin d'un séjour ennemi de tout ce qui a vie : la nature n'est plus dans ces lieux en relation avec l'homme ; il ne peut plus s'en croire le dominateur ; elle échappe à son tyran par la mort. Le feu du torrent est d'une couleur funèbre ; néanmoins quand il brûle les vignes ou les arbres, on en voit sortir une flamme claire et brillante : mais la lave même est sombre, tel qu'on se représente un fleuve de l'enfer ; elle roule lentement comme un sable noir de jour, et rouge la nuit. On entend, quand elle approche, un petit bruit d'étincelles qui fait d'autant plus de peur qu'il est léger, et que la ruse semble se joindre à la force : le tigre royal ar-

rive ainsi secrètement, à pas comptés. Cette lave avance sans jamais se hâter, et sans perdre un instant; si elle rencontre un mur élevé, un édifice quelconque qui s'oppose à son passage, elle s'arrête, elle amoncelle devant l'obstacle ses torrents noirs et bitumineux, et l'ensevelit enfin sous ses vagues brûlantes. Sa marche n'est point assez rapide pour que les hommes ne puissent pas fuir devant elle; mais elle atteint, comme le temps, les imprudents et les vieillards qui, la voyant venir lourdement et silencieusement, s'imaginent qu'il est aisé de lui échapper. Son éclat est si ardent, que la terre se réfléchit dans le ciel, et lui donne l'apparence d'un éclair continu : ce ciel, à son tour, se répète dans la mer, et la nature est embrasée par cette triple image du feu.

Le vent se fait entendre et se fait voir par des tourbillons de flamme, dans le gouffre d'où sort la lave. On a peur de ce qui se passe au sein de la terre; et l'on sent que d'étrangers fureurs la font trembler sous nos pas. Les rochers qui entourent la source de la lave sont couverts de soufre, de bitume, dont les couleurs ont quelque chose d'inférieur. Un vert livide, un jaune brun, un rouge sombre, forment comme une dissonance pour les yeux, et tourmentent la vue, comme l'ouïe serait déchirée par ces sons aigus que faisaient entendre les sorcières, quand elles appelaient, de nuit, la lune sur la terre.

Tout ce qui entoure le volcan rappelle l'enfer ; et les descriptions des poètes sont sans doute empruntées de ces lieux. C'est là que l'on conçoit comment les hommes ont cru à l'existence d'un génie malfaisant qui contrariait les desseins de la Providence. On a dû se demander, en contemplant un tel séjour, si la bonté seule présidait aux phénomènes de la création, ou bien si quelque principe caché forçait la nature, comme l'homme, à la férocité. Un silence profond régnait autour d'Oswald, et comme il n'y a près du cratère ni animal, ni insecte, ni plante, on n'y entendait que le sifflement de la flamme agitée. Néanmoins, un bruit de la ville arriva jusque dans ce lieu ; c'était le son des cloches qui se faisait entendre à travers les airs : peut-être célébraient-elles la mort, peut-être annonçaient-elles la naissance ; n'importe, elles causèrent une douce émotion à notre voyageur.

Une pluie abondante tombait pendant que lord Nelvil redescendait vers la plaine. Les flambeaux étaient à chaque instant près de s'éteindre. Les Lazzaroni l'accompagnaient en poussant des cris continuels, qui pourraient inspirer de la terreur à qui ne saurait pas que c'est leur façon d'être habituelle. Mais ces hommes sont quelquefois agités par un superflu dont ils ne savent que faire, parce qu'ils réunissent, au même degré, la paresse et la violence. Leur physionomie, plus marquée que leur

caractère, semble indiquer un genre de vivacité, dans lequel l'esprit et le cœur n'entrent pour rien. Oswald retrouva sa voiture au pied de la montagne; il ne s'arrêta point aux ruines d'Herculanum, qu'on a comme ensevelies de nouveau, pour ne pas renverser la ville de Portici, qui est bâtie sur cette ville ancienne.

Le lendemain Oswald et son guide traversèrent la grotte de Pausilipe aux flambeaux : on la passe ainsi, même à l'heure de midi ; car, c'est une route creusée sous la montagne, pendant près d'un quart de lieue ; et lorsqu'on est au milieu, l'on aperçoit à peine le jour aux deux extrémités. Un retentissement extraordinaire se fait entendre sous cette longue voûte ; les pas des chevaux, les cris de leurs conducteurs, font un bruit étourdissant qui ne laisse dans la tête aucune pensée suivie. Au sortir de la grotte on éprouve une vive sensation de plaisir en retrouvant le jour et la nature : et quelle nature que celle qui s'offre alors aux regards ! Ce qui manque souvent à la campagne d'Italie, ce sont les arbres : l'on en voit dans ce lieu en abondance. La terre d'ailleurs y est couverte de tant de fleurs, que c'est le pays où l'on peut le mieux se passer de ces forêts, qui sont la plus grande beauté de la nature dans toute autre contrée. La chaleur est si grande à Naples, qu'il est impossible de se promener, même à l'ombre, pendant le jour ; mais le soir, ce pays

couvert, entouré par la mer et le ciel, s'offre en entier à la vue, et l'on respire la fraîcheur de toutes parts. La transparence de l'air, la variété des sites, les formes pittoresques des montagnes, caractérisent si bien l'aspect du royaume de Naples, que les peintres en dessinent les paysages de préférence. La nature a dans ce pays une puissance et une originalité que l'on ne peut expliquer par aucun des charmes que l'on recherche ailleurs.

Quand Oswald retourna à son auberge, il reçut une lettre qui le rappelait en Angleterre. Dès qu'il eut mis le pied sur la terre en Angleterre, il fut frappé de l'ordre et de l'aisance, de la richesse et de l'industrie qui s'offraient à ses regards ; les penchants, les habitudes, les goûts nés avec lui se réveillèrent avec plus de force que jamais. Dans ce pays où les hommes ont tant de dignité, et les femmes tant de modestie, où le bonheur domestique est le lien du bonheur public, Oswald pensait à l'Italie pour la plaindre. Il lui semblait que dans sa patrie la raison humaine était partout noblement empreinte, tandis qu'en Italie les institutions et l'état social ne rappelaient, à beaucoup d'égards, que la confusion, la faiblesse, et l'ignorance.

FIN.

